This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 009 756 784

US 2268.3

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

HISTOIRE
DE LA GÉOGRAPHIE
DU NOUVEAU CONTINENT.

I.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n. 37.

SA 877.916

EXAMEN CRITIQUE

DE L'HISTOIRE

DE LA GÉOGRAPHIE

DU NOUVEAU CONTINENT

ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE

AUX QUINZIÈME ET SEIZIÈME SIÈCLES.

PAR

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

TOME PREMIER.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE SAINT-MARC, 23.
1836.

~~1364.25~~
US 2268.3

A

DOMINIQUE-FRANÇOIS ARAGO,

DONT

LA SAGACITÉ A ÉTENDU LE DOMAINE

DE L'ASTRONOMIE PHYSIQUE,

DE L'OPTIQUE

ET DE LA THÉORIE DE L'ÉLECTRO-MAGNÉTISME.

HOMMAGE D'AMITIÉ

ET

DE DÉVOUEMENT INALTÉRABLES.

AL. DE HUMBOLDT.

PRÉFACE.

Les siècles dans lesquels se révèle la vivacité du mouvement intellectuel, offrent le caractère distinctif d'une tendance invariable vers un but déterminé. C'est l'active énergie de cette tendance qui leur imprime de la grandeur et de l'éclat. Une suite non interrompue de découvertes géographiques, effet d'une noble communauté d'inspiration et d'ardeur chez les Portugais et les Castillans, une lutte sanglante prolongée par la réaction de la réforme religieuse, des mouvemens politiques tendant à refondre

les institutions sociales, ont occupé successivement les esprits et donné à certaines périodes une physionomie individuelle.

Le quinzième siècle, dont je m'occupe de préférence dans cet ouvrage, offre un intérêt qu'on pourrait appeler de position dans l'échelle chronométrique des progrès de la raison. Placé entre deux genres de civilisation, il offre comme un monde intermédiaire appartenant à la fois au moyen-âge et aux temps modernes. Le quinzième siècle est celui des grandes découvertes dans l'espace, de nouvelles voies tracées aux communications des peuples, des premiers aperçus d'une géographie physique embrassant tous les climats et toutes les hauteurs. Si, pour les habitans de la vieille Europe, il a « doublé les œuvres de la création, » le con-

tact avec tant de choses nouvelles, en donnant un vaste essor à l'intelligence a aussi modifié insensiblement les opinions, les lois et les mœurs politiques. Jamais une découverte purement matérielle, en étendant l'horizon, n'avait produit un changement moral plus extraordinaire et plus durable; il fut soulevé alors le voile sous lequel, pendant des milliers d'années, demeurait cachée la moitié du globe terrestre, semblable à cette moitié du globe lunaire qui, malgré les petites oscillations causées par la *libration*, restera invisible aux habitans de la terre tant que l'ordre actuel du système planétaire ne sera pas essentiellement troublé. Les temps modernes ont été sans doute féconds aussi en découvertes géographiques, en entreprises hardies et dignes d'admiration dans le

sud-ouest du Grand-Océan et dans les régions polaires ; mais ces entreprises, liées à des intérêts purement scientifiques, n'ont pas été comme celles de la seconde moitié du quinzième et du commencement du seizième siècle, le caractère dominant de l'époque, sa tendance distinctive.

Les recherches historiques que je publie en ce moment, sont l'extrait d'un travail auquel, pendant trente ans, je me suis livré dans tous mes momens de loisir et avec une extrême prédilection. Ayant visité, dans le cours de mes premiers voyages, la partie méridionale de l'île de Cuba, les extrémités orientale et occidentale de la Terre Ferme et ces côtes de Guayaquil et de la Punà, célèbres dans l'histoire des premières découvertes, j'ai trouvé un charme particulier à la lecture

des ouvrages qui renferment les récits des *Conquistadores*. Des investigations faites dans quelques archives en Amérique et dans les bibliothèques de différentes parties de l'Europe, m'ont facilité l'étude d'une branche négligée de la littérature espagnole. Je me flattais de l'espoir qu'un long séjour dans les régions les moins visitées du Nouveau-Monde, la connaissance locale du climat, des sites et des mœurs, l'habitude de déterminer la position astronomique des lieux, de tracer le cours des rivières et des chaînes de montagnes; enfin le soin le plus minutieux de recueillir les différentes dénominations que, dans la merveilleuse variété de leurs idiomes, les indigènes donnent aux mêmes points, me feraient connaître dans les récits des premiers voyageurs certaines combinaisons de faits

qui devaient avoir échappé à la sagacité des géographes et des historiens modernes de l'Amérique. Cet espoir a soutenu mon courage; car, en remontant aux sources, il a fallu étudier des livres dont les uns sont caractérisés par la candeur du vieux langage et une admirable exactitude de description, les autres par une prolixité emphatique et ce goût d'une fausse érudition propre aux écrivains monastiques. Je ne me bornais pas aux recherches sur la géographie de l'Amérique et sur l'histoire primitive des peuples éclairée par l'étude des peintures antiques ou des traditions et des mythes du Pérou, des Andes de Quito et de Cundinamarca; j'étendais mon travail à la cosmographie du quinzième siècle et aux méthodes astronomiques dont les navigateurs essayaient l'emploi depuis que le décret

papal sur *la ligne de démarcation* eut augmenté l'ardeur avec laquelle on cherchait « le secret des longitudes. » Ayant constamment recours à des documens que, dans les temps modernes, on a plus souvent cités qu'examinés d'une manière sérieuse, mes recherches n'ont pas toujours été stériles, et le public, qui a encouragé et soutenu mes longues publications, a accueilli avec quelque intérêt des résultats de ce travail consignés incidemment dans l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, la *Relation historique de mon voyage aux régions équinoxiales*, et les *Monumens des peuples anciens de l'Amérique*.

Avant mon départ pour la côte de Paria, premier point continental du Nouveau-Monde vu par Colomb, j'avais eu l'avantage de jouir à Madrid des conseils

du savant historiographe don Juan Bautista Muñoz, et d'admirer les matériaux précieux qu'il avait recueillis par ordre du roi Charles IV dans les archives de Simancas, de Séville et de Torre do Tombo. Ces pièces justificatives devaient paraître à la fin de l'*Historia del Nuevo-Mundo*, dont malheureusement il n'a été publié que le premier volume, qui ne donne qu'une idée très imparfaite du plan étendu de cette entreprise historique. Ce n'est que depuis l'année 1825, que le monde savant a été amplement dédommagé de cette privation par la publication de trois volumes de la *Colleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV*. Cet ouvrage de don Martin Fernandez de Navarrete, entrepris sur une vaste échelle et rédigé dans toutes ses

parties avec un esprit de critique éclairé, est un des monumens historiques les plus importans des temps modernes. La seule *Collection diplomatique* offre près de quatre cents pièces relatives à la période remarquable de 1487 à 1515, et dont quelques-unes étaient connues par le *Codice Columbo-Americano*, publié en 1823 aux frais des Décurions de Gênes. Comparés entre eux et aux premiers récits des *Conquistadores*, étudiés par des personnes qui possèdent une connaissance locale des sites du Nouveau-Monde, et qui se sont imbues de l'esprit du siècle de Christophe Colomb et de Léon X, ces matériaux historiques pourront progressivement, et pendant longtemps encore, conduire à des résultats précieux sur la suite des découvertes et l'ancien état de l'Amérique. La France

possède une traduction de la majeure partie de l'ouvrage de Navarrete, par M. de Verneuil et M. de la Roquette, et ce même ouvrage a donné lieu à la *Vie de Colomb*, due à un écrivain qui a illustré sa patrie par des compositions dans lesquelles brillent à la fois l'inspiration poétique et le talent de tracer le tableau d'une terre inculte, fécondée par une civilisation naissante. M. Washington Irving a prouvé que dans un esprit supérieur la culture des arts d'imagination n'exclut point la faculté de s'adonner avec fruit aux études sévères de l'historiographe; mais, par le but et la forme littéraire de son travail, l'auteur américain a dû éviter ces discussions minutieuses de géographie et d'astronomie nautique auxquelles l'aridité de mes travaux habituels me condamne depuis long-temps.

En examinant les événemens qui ont conduit à la découverte de l'autre hémisphère, je me suis efforcé surtout de faire voir cette continuité d'idées, cette liaison d'opinions qui rattachent la fin du quinzième siècle, à travers les prétendues ténèbres du moyen-âge, aux temps d'Aristote, d'Eratosthène et de Strabon; j'ai voulu prouver qu'à toutes les époques de la vie des peuples, ce qui tient aux progrès de la raison, a ses racines dans les siècles antérieurs. Le développement de l'intelligence ou son application aux besoins matériels des sociétés ne paroissent nuls que lorsque la lenteur ou l'isolement des progrès rendent leur marche insensible ou plutôt moins apparente. Il n'est pas, je pense, dans la destinée de la race humaine de subir des alternatives de lumières et de ténèbres embrassant la race

entière. Un principe conservateur entretient l'acte vital du développement de la raison chez des individus ou chez des masses entières. C'est parce que les germes étaient préparés par cette série d'hommes éminens qui traverse le moyen-âge, par Roger Bacon, Albert-le-Grand, Duns Scot et Vincent de Beauvais, que le siècle de Colomb est parvenu si rapidement à remplir sa destinée. Lorsque Diego Ribero revint en 1525 du congrès de la Puente de Caya, près d'Yelves, les grands contours du Nouveau-Monde étaient tracés depuis la Terre de Feu jusqu'au Labrador. Sur les côtes occidentales les progrès étaient naturellement plus lents; cependant, en 1543, Rodriguez Cabrillo avança déja jusqu'au nord de Monterey, et lorsque ce grand et intrépide navigateur périt près du canal

Santa-Barbara à la Nouvelle-Californie, son pilote Bartolomé Ferrelo poussa la reconnaisance de la terre jusqu'au 43° de latitude près du cap Orford de Vancouver. Telles étaient alors l'ardeur et la rivalité des peuples commerçans, des Espagnols, des Anglais et des Portugais, que cinquante ans suffirent pour ébaucher la configuration des masses continentales de l'autre hémisphère au sud et au nord de l'équateur. Tant il est vrai, comme l'observe un littérateur judicieux, M. Villemain (*Mélanges historiques*, t. I, p. 452), que « lorsqu'un siècle commence à travailler sur quelque grande espérance, il ne se repose pas qu'elle ne soit accomplie. »

L'ouvrage étendu que je préparais sur l'histoire de la géographie des deux Amériques et la rectification progressive des

positions astronomiques, a été abandonné depuis mon voyage dans l'Asie boréale et à la Mer Caspienne. Une nouvelle série d'idées s'est présentée à mon esprit, et a diminué la prédilection que j'avais conçue pour ce genre de travail dont je m'occupais depuis mon premier retour en Europe. J'ai cru devoir mettre un terme à mes travaux sur l'Amérique; et cette résolution m'a coûté moins de regrets, depuis qu'un voyageur des plus instruits qu'aient vus les temps modernes, M. Boussingault, après douze années de courses pénibles et périlleuses, est heureusement rendu à sa patrie, et pourra continuer à répandre du jour sur les phénomènes magnétiques et météorologiques, sur la géologie, la configuration hypsométrique du sol et la nature chimique des productions du Nouveau-

Monde. J'espère faire paraître bientôt le quatrième et dernier volume de la *Relation historique*, seul ouvrage de cette longue série de publications américaines qui reste à terminer. Des deux Atlas qui accompagnent la *Relation historique*, le premier, l'*Atlas pittoresque*, offre un texte explicatif des planches qui ont paru sous les titres de *Vues des Cordillères* et de *Monumens des peuples indigènes de l'Amérique*. L'ouvrage que je publie en ce moment s'imprime aussi en grand format, pour servir de texte à l'*Atlas géographique et physique* [1]. Pour ne pas perdre entièrement le fruit des recherches dont j'ai parlé plus haut, j'ai concentré dans cet *Examen critique* les

[1] L'édition in-folio contiendra de plus l'*Analyse raisonnée* des matériaux que j'ai employés pour dresser les cartes et les profils hypsométriques.

résultats qui m'ont paru offrir le plus d'intérêt. A coté de quelques faits nouveaux, j'ai placé des faits anciennement connus peut-être, mais offrant des combinaisons et des aperçus nouveaux.

Je fournirai quelques détails sur le personnage mystérieux de Martinus Hylacomilus et sur son *Introduction à la Cosmographie* dans laquelle déja, en 1507, par conséquent un an avant que la carte fragmentaire du Nouveau-Monde fût publiée *sans nom*, dans une édition de Ptolémée, il proposa le nom d'*Amérique*. Nous trouverons ce nom déja employé, non dans une carte, mais dans un livre anonyme (*Globus Mundi*) faussement attribué à Loritus Glareanus et imprimé en 1509, trois ans avant la lettre de Vadianus à Rodolphe Agricola, et treize ans avant la carte de Ptolémée avec le nom

d'Amérique. Aussi une mappemonde d'Appianus, gravée en 1520, et insérée dans le Pomponius Mela de Vadianus, présente ce même nom, et précède par conséquent de deux ans la carte de Ptolémée de 1522. Ce serait manquer aux devoirs d'une affectueuse reconnaissance, si je ne rendais pas, à la fin de cette préface, un hommage public à M. le baron Walckenaer, mon confrère à l'Institut, dont le noble zèle pour la culture des sciences ne se borne pas à les enrichir de ses propres travaux, mais qui aime encore à aider de ses conseils et par le libre usage de sa vaste bibliothèque, tous ceux qui essaient de parcourir la même carrière que lui. C'est au milieu des richesses que renferme cette bibliothèque que j'ai eu le bonheur de reconnaître, avec M. Walckenaer, au printemps de l'année 1832, pendant mon

dernier séjour à Paris, l'auteur et la date d'une mappemonde qui a donné lieu à des observations très instructives. Le Nouveau-Continent y est tracé, en 1500, par Juan de la Cosa, qui avait accompagné Christophe Colomb dans son second voyage, et qui était pilote d'Alonzo Hoyeda dans l'expédition de 1499, où se trouvait Amérigo Vespucci. Pour concevoir l'importance de ce monument géographique, il suffit de rappeler qu'il est de six ans antérieur à la mort de Colomb, et que les plus anciennes cartes de l'Amérique non insérées dans les éditions de Ptolémée, ou dans les cosmographies du seizième siècle que l'on ait connues jusqu'ici, sont celles de 1527 et 1529 de la bibliothèque du grand-duc de Saxe-Weymar. La dernière est la plus connue parce qu'elle

porte le nom célèbre de Diego Ribero.

Je termine cette préface par l'expression d'une profonde douleur. La joie si vive et si péniblement attendue, causée par la délivrance de mon ami et compagnon de voyage M. Bonpland, a été troublée par une perte amère. M. Oltmanns, membre de l'académie de Berlin, qui m'avait donné une marque affectueuse de son attachement par la rédaction de mes observations astronomiques faites dans le Nouveau-Continent, vient de succomber, il y a peu de jours, à une maladie cruelle. Je ne saurais mieux faire son éloge qu'en rappelant le témoignage d'estime qui lui a été accordé par un savant illustre, M. Delambre, dans l'analyse des travaux mathémathiques présentés à l'Institut. « M. Oltmanns, dit M. Delambre, a prouvé par ses tra-

vaux de géographie astronomique qu'à des connaissances distinguées et à la patience nécessaire pour suivre les calculs les plus longs et les plus monotones, il réunit la sagacité qui découvre des méthodes nouvelles ou qui apporte des modifications aux méthodes connues. » L'intéressant *Annuaire du bureau des longitudes* offre, tous les ans, les tables de M. Oltmanns, qui servent à calculer la hauteur des montagnes d'après les observations barométriques, tables qui, par leur précision et leur ingénieuse brièveté, ont tant contribué à la connaissance des inégalités de la surface du globe. Peu de temps avant sa mort, M. Oltmanns avait terminé la discussion de toutes mes observations astronomiques faites en Sibérie, dont je n'avais pu calculer qu'une petite partie pendant le cours d'un voyage ra-

pide et quelquefois pénible. Ce souvenir d'une reconnaissance ineffaçable ne saurait être déplacé dans un ouvrage destiné à des recherches sur l'histoire de la géographie.

Berlin, novembre 1833.

A. DE HUMBOLDT.

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DU NOUVEAU CONTINENT

ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE

DANS LES XVe ET XVIe SIÈCLES.

La découverte du Nouveau Continent et les travaux entrepris pour étendre la connaissance de sa géographie n'ont pas seulement levé le voile qui depuis des siècles a couvert une vaste partie de la surface du globe; cette découverte et ces travaux ont aussi exercé l'influence la plus marquante sur le perfectionnement des cartes et des méthodes graphiques en général, comme sur les moyens astronomiques propres à fixer la position des

lieux. En étudiant les progrès de la civilisation, nous voyons partout la sagacité de l'homme s'accroître avec l'étendue du champ qui s'ouvre à ses recherches. L'astronomie nautique, la géographie physique (en embrassant sous ce nom jusqu'aux notions des variétés de l'espèce humaine et de la distribution des animaux et des plantes), la géologie des volcans, l'histoire naturelle descriptive, toutes les branches des sciences ont changé de face depuis la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième. Une terre nouvelle offrait aux marins un développement de côtes de 120 degrés en latitude; aux naturalistes, de nouvelles familles de végétaux et de quadrupèdes difficiles à classer d'après les types et les méthodes connus; au philosophe, une même race d'hommes diversement modifiée par une longue influence des alimens, de la température et des mœurs, passant (sans franchir l'état intermédiaire de nomades pasteurs) de la vie de chasseur à la vie agricole, divisée par une infinité de langues d'une structure grammaticale bizarre, mais modelée sur un même type. Elle offrait au physicien et au géologue, une chaîne immense de montagnes

soulevée par des feux souterrains, riche en métaux précieux, renfermant sur sa pente rapide et sur ses plateaux en gradins, dans un petit espace, les climats et les productions des zones les plus opposées. Jamais, depuis l'établissement des sociétés, la sphère des idées relatives au monde extérieur n'avait été agrandie d'une manière si prodigieuse ; jamais l'homme n'avait senti un besoin plus pressant d'observer la nature, et de multiplier les moyens de l'interroger avec succès.

On pourrait être tenté d'admettre que ces étonnantes découvertes qui se secondaient pour ainsi dire mutuellement, que ces doubles conquêtes dans le monde physique et dans le monde intellectuel n'eussent été dignement appréciées de nos jours que dans un siècle où l'histoire de la civilisation humaine a été tracée par des philosophes qui pouvaient embrasser d'un seul coup d'œil les progrès de la géographie astronomique et physique, de l'art du navigateur, de la botanique et de la zoologie descriptives. Mais les contemporains de Christophe Colomb nous apprennent combien, de leur temps même, des hommes supérieurs sentaient profondément ce que la

fin du quinzième siècle avait de merveilleux et de grand. « Chaque jour, écrit Pierre Mar-« tyr d'Anghiera, dans ses lettres de 1493 « et 1494 [1], chaque jour il nous arrive de nou-« veaux prodiges de ce *Monde Nouveau*, de « ces *antipodes de l'ouest* qu'un *certain* Gé-

[1] « Præ lætitia prosiliisse te, vixque a lachrymis præ gaudio temperasse, quando literas adspexisti meas, quibus de antipodum orbe latenti hactenus, te certiorem feci, mi suavissime Pomponi, insinuasti. Ex tuis ipsis literis colligo, quid senseris. Sensisti autem, tantique rem fecisti, quanti virum summa doctrina insignitum decuit. Quis namque cibus sublimibus præstari potest ingeniis isto suavior? quod condimentum gratius? A me facio conjecturam. Beari sentio spiritus meos, quando accitos alloquor prudentes aliquos ex his qui ab ea redeant provincia (Hispaniola insula). Implicent animos pecuniarum cumulis augendis miseri avari : nostras nos mentes, postquam Deo pleni aliquandiu fuerimus, contemplando, hujuscemodi rerum notitia demulceamus. » Cette lettre, qui peint si bien les plaisirs de l'intelligence, a été écrite, selon l'opinion commune, à la fin de décembre 1493. (*Opus Epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis, Protonotarii Apostolici, Prioris Archiepiscopatus Gratanensis, atque à consiliis rerum Indicarum Hispanicis*. Amstelodami, 1670; Ep. CLII, p. 84.) Voyez la *note A*, à la fin de la Première Section.

« nois (*Christophorus quidam Colonus, vir* « *Ligur*) vient de découvrir. Notre ami « Pomponius Lætus (c'est le grand propaga- « teur de la littérature classique romaine, « persécuté à Rome à cause de la liberté de « ses opinions religieuses) n'a pu retenir des « larmes de joie lorsque je lui ai donné les « premières nouvelles de cet événement inat- « tendu. » Anghiera ajoute, avec une verve toute poétique : « Qui peut s'étonner au- « jourd'hui parmi nous des découvertes attri- « buées à Saturne, à Cérès et à Triptolême? « Qu'ont fait de plus les Phéniciens, lorsque, « dans des régions lointaines, ils ont réuni « des peuples errans et fondé de nouvelles ci- « tés? Il était réservé à nos temps de voir « accroître ainsi l'étendue de nos conceptions « et paraître inopinément sur l'horizon tant « de choses nouvelles. »

Lorsqu'on se livre à l'étude des premiers historiens de la conquête, et que l'on compare leurs ouvrages, surtout ceux d'Acosta, d'Oviedo et de Garcia, aux recherches des voyageurs modernes, on est surpris de trouver souvent le germe des vérités physiques les plus importantes dans les écrivains espagnols

du seizième siècle. C'est à l'aspect d'un nouveau continent, isolé dans la vaste étendue des mers, que se présentaient à la fois à l'active curiosité des premiers voyageurs, et de ceux qui méditaient leurs récits, la plupart des questions importantes qui nous occupent encore aujourd'hui sur l'unité de l'espèce humaine et ses déviations d'un type primitif; sur les migrations des peuples, la filiation des langues, plus dissemblables souvent dans les racines que dans les flexions ou formes grammaticales; sur la migration des espèces végétales et animales; sur la cause des vents alisés et des courans pélagiques; sur le décroissement de la chaleur à la pente rapide des Cordillères, et dans la profondeur de l'Océan; sur la réaction des volcans les uns sur les autres, et l'influence qu'ils exercent sur les tremblemens de terre. Le perfectionnement de la géographie et de l'astronomie nautique (deux objets qui nous occuperont de préférence dans cet ouvrage) date d'une même époque avec le perfectionnement de l'histoire naturelle descriptive et de la physique du globe en général.

Nous voyons par le *Fenix de las mara-*

villas del Mundo, composé en 1286 par Raimond Lulle[1], de Mayorque, que l'usage de véritables cartes marines remonte jusqu'à la fin du treizième siècle. Toutefois, en comparant les cartes postérieures, celles d'Andrea Bianco, de Benincasa, de Giacomo de Giroldis, de Fra Mauro et de Martin Behaim, à une mappemonde que nous avons reconnue récemment, M. le baron Walckenaer et moi, être de 1500 et de la main de Juan de la Cosa, compagnon de Colomb, on est surpris qu'un demi-siècle ait suffi pour produire un changement si grand, je ne dirai pas seulement dans les idées cosmographiques, mais dans le tracé et l'accord des lignes de gisement. Il ne faut point oublier que Behaim, Colomb, Vespucci, Gama et Magellan étaient contemporains de Regiomontanus, de Paolo Toscanelli, de Roderic Faleiro et d'autres astronomes célèbres, qui communiquaient leurs lumières aux navigateurs et aux géographes de leur temps. Les grandes découvertes de l'hémis-

[1] Sur les travaux scientifiques de cet homme extraordinaire, voyez Capmani, *Memorias historicas del comercio de Barcelona*, Quæst. II, p. 68.

phère occidental ne furent point le résultat d'un heureux hasard. Il serait injuste d'en chercher le premier germe dans ces dispositions instinctives de l'ame auxquelles la postérité attribue souvent ce qui est le résultat d'une longue méditation. Colomb, Cabrillo, Gali, et tant d'autres navigateurs qui, jusqu'à Sébastien Viscayno, ont illustré les annales de la marine espagnole, étaient, pour l'époque à laquelle ils vivaient, des hommes remarquables par leur instruction. Ils ont fait d'importantes découvertes parce qu'ils avaient des idées justes de la figure de la terre et de la longueur des distances à parcourir ; parce qu'ils savaient discuter les travaux de leurs devanciers, observer les vents qui règnent sous différentes zones, mesurer et la variation de l'aiguille aimantée pour corriger leur route, et la longueur du chemin ; appliquer à la pratique les méthodes les moins imparfaites que les géomètres d'alors avaient proposées pour diriger un navire dans la solitude des mers. L'astronomie nautique resta sans doute dans l'enfance aussi long-temps qu'on ne connut ni l'usage des instrumens à réflexion, ni celui des horloges marines. Dans

l'art de la navigation, si intimement lié à la culture des sciences mathématiques et au perfectionnement des instrumens d'optique, les progrès, à cause de cette liaison même, ne peuvent être que lents et souvent interrompus. Les pratiques de pilotage suivies dans les grandes expéditions de Colomb, de Gama et de Magellan, qui nous paraissent si incertaines, auraient fait l'admiration, je ne dirai pas des marins phéniciens, carthaginois ou grecs, mais encore des habiles navigateurs catalans, basques, dieppois et vénitiens des treizième et quatorzième siècles. Nous trouvons, dès cette époque, la trace de diverses méthodes de longitude, presque identiques avec les nôtres, tentées avec une peine extrême, mais impraticables à cause de l'imperfection des instrumens propres à mesurer le temps et les distances angulaires.

Je traiterai successivement, dans cet *Examen critique*, 1° des causes qui ont préparé et amené la découverte du Nouveau Monde; 2° de quelques faits relatifs à Christophe Colomb et à Amerigo Vespucci, comme aux dates des découvertes géographiques; 3° des premières cartes du Nouveau Monde et de l'é-

poque à laquelle on a proposé le nom d'Amérique; 4° des progrès de l'astronomie nautique et du tracé des cartes dans le quinzième et le seizième siècle. Telle est la liaison des matériaux qui ont été employés dans les différentes sections de cet ouvrage, qu'il faut souvent revenir aux mêmes sources pour répandre du jour sur l'histoire d'une découverte qui a influé jusqu'à nos jours sur la destinée des peuples de l'Europe, le perfectionnement des sciences, et la théorie des institutions plus ou moins favorables à la liberté.

SECTION PREMIÈRE.

DES CAUSES QUI ONT PRÉPARÉ ET AMENÉ LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

D'Anville a dit avec esprit que la plus grande des erreurs [1] dans la géographie de Ptolémée a conduit les hommes à la plus grande découverte de terres nouvelles. C'est également ainsi que la tradition fabuleuse, ou

[1] La supposition que l'Asie s'étendait vers l'est, au-delà du 180e degré de longitude. Voyez aussi RENNELL, *Geography of Herodotus*, p. 685.

plutôt le mythe nestorien du prêtre Jean, qui, depuis le onzième jusqu'au quinzième siècle, s'était avancé peu à peu de l'est de l'Asie vers le plateau du Habesch, a prodigieusement contribué aux connaissances géographiques du moyen-âge. Quel que soit le motif, tout ce qui excite au mouvement, soit erreur, soit prévision vague et instinctive, soit argumentation raisonnée, conduit à étendre la sphère des idées, à ouvrir de nouvelles voies au pouvoir de l'intelligence.

Si l'on compare entre eux les documens de différentes époques, on s'aperçoit que Christophe Colomb, avant et après avoir obtenu le succès, à mesure qu'il avançait en âge, a émis des opinions tout-à-fait opposées sur les véritables motifs de sa première et heureuse expédition. Il a été prouvé récemment[1] que c'est en Portugal, à peu près en 1470, donc trois ans avant d'avoir reçu les conseils de Paolo Toscanelli, de Florence, que Colomb conçut la première idée de son entreprise. Les espérances de ce grand homme se fondèrent

[1] NAVARRETE, *Viages de los Españoles*, tom. I, p. LXXIX.

alors, comme on sait, sur ce qu'il appela « des raisons de cosmographie» ; sur le peu de distance qu'il y a des côtes occidentales d'Europe et d'Afrique aux côtes (du Cathay et de Zipangou); sur des opinions d'Aristote et de Sénèque, comme sur quelques indices de terres situées vers l'ouest qu'on avait recueillis à Porto Santo, à Madère et aux îles Açores. Fernando Colomb, dans la *Vie de l'Amiral*, nous a transmis, dans cinq chapitres [1] et d'après les manuscrits authentiques de son père, l'ensemble des raisons sur lesquelles se fondait un projet dont l'exécution fut ajournée pen-

[1] Cap. 5-9. On n'a pu jusqu'ici découvrir l'original espagnol de cette biographie, dont le manuscrit fut remis en 1568, par le petit-fils de Christophe Colomb, Don Luis, duc de Veragua, entre les mains d'un patricien Fornari, à Gênes. Elle a été traduite en 1571, sans doute d'après un texte assez fautif, en italien, par Alfonso de Ulloa, et retraduite en 1749 de l'italien en espagnol, pour être insérée dans la collection des *Historiadores primitivos* de *Andr. Gonzales Barcia* (tom. I, p. 128). Comparez aussi Antonio de Leon, *Epitome de la Bibliotheca oriental y occidental nautica y geografica*, 1629, p. 62; et Spotorno, *Codice diplomatico Colombo-Americano*, 1823, p. LXIII.

dant vingt-deux ans jusqu'à la vieillesse de Colomb. Newton, à l'âge de vingt-quatre ans, avait tout découvert, le calcul des fluxions, l'attraction universelle et ce qu'il appela l'analyse de la lumière, tandis que Colomb avait déja cinquante-six ans lorsque, partant de la barre de Rio de Saltes, le 3 août 1492, il entra dans la carrière des grandes découvertes; il en avait soixante-huit pendant son dernier et dangereux voyage aux côtes de Veragua et des Mosquitos. Avant sa première expédition, en 1492, Colomb pour étayer son système et prouver qu'on peut aller par un chemin très court « à la terre des épiceries, par la route de l'ouest, » donna de l'importance à des circonstances et à de petits événemens dont ses ennemis profitèrent après sa mort, dans le fameux procès entre le fiscal du roi et Don Diego Colomb, pour faire croire que la découverte de l'Amérique, facile et longtemps prévue, n'avait pas été entièrement neuve. Tous ces petits événemens, ces motifs tirés de l'opinion des anciens, de quelques indices de terres, et des connaissances cosmographiques en général, Christophe Colomb les abandonna sur la fin de ses jours. La *let-*

tera rarissima [1], adressée au roi Ferdinand et à la reine Isabelle, de l'île de la Jamaïque, le 7 juillet 1503, et plus encore l'esquisse de l'ouvrage extravagant des *Profecias*, écrit en partie de la main de l'amiral, postérieurement à l'année 1504 (dix-huit mois avant sa mort), prouvent avec quelle force de persuasion une théologie mystique s'était progressivement emparée de sa grande ame [2]. « Dans

[1] C'est celle qui est devenue célèbre par la réimpression italienne qu'en a faite M. Morelli, bibliothécaire de Venise, à Bassano, en 1810. Elle avait déja été imprimée en espagnol dans les premières années du seizième siècle (Antonio de Leon Pinelo, *Bibliotheca occidental*, 1738, tom. II, p. 566) et même en italien, selon Bossi, à Venise, en 1505.

[2] *Documentos diplomaticos*, n. cxl. *Libro de las Profecias que juntò el Almirante Don Christobal Colon, de la recuperacion de la santa ciudad de Hierusalem, y del descubrimiento de las Indias* (Navarrete, tom. II, p. 260, 265, 272). En septembre 1501, Colomb envoya ce manuscrit théologique, qui, malgré la différence des pays et des siècles, rappelle involontairement les graves discussions de l'immortel Newton sur la onzième corne de la quatrième bête de Daniel (Brewster, *Life of Newton*, 1831, p. 279) à un Chartreux, le Père Gaspar Gorricio, pour le perfectionner et l'orner de savantes citations. Je place ce fait dix-huit mois avant

« l'exécution de mon entreprise de l'Inde, » dit Christophe Colomb (fol. IV des *Profecias*), « la raison humaine, les mathématiques et les « mappemondes ne m'ont servi à rien [1] : il « s'est accompli simplement ce que le pro- « phète Isaïe avait prédit. Avant la fin du

la mort de l'amiral, arrivée le 20 mai 1506, parce qu'à la fin du manuscrit des *Profecias* il est question de l'éclipse de lune observée par Colomb, près du cap oriental de l'île d'Haïti, le 14 septembre 1504. Mais une autre partie des *Profecias*, par exemple, celle qui traite du danger de la fin prochaine du monde, est antérieure à 1501. « Saint Augustin nous apprend, dit « Colomb, que cette fin sera dans le septième millier « d'années après la création. Telle est aussi l'opinion « des saints théologiens et du cardinal Pedro de Aliaco « (Pierre d'Ailly, né à Compiègne en 1350). Votre Al- « tesse sait que d'Adam à la naissance du Christ, on « compte 5343 ans et 318 jours, d'après le calcul exact « du roi Alphonse. Or nous avons 1501 ans pas tout- « à-fait accomplis depuis la naissance du Seigneur « *jusqu'aujourd'hui;* le monde a donc déja duré 6845 « ans. Il ne reste par conséquent que 155 ans jusqu'à « ce que le monde soit détruit. »

[1] *Ya dije que para la ejecucion de la impresa de las Indias, no me aprovechó razon, ni matematica, ni mapamundos.* Cependant, peu avant, dans la même lettre à ses souverains, Colomb s'explique de la manière la

« monde, toutes les prophéties doivent avoir « leur accomplissement, l'Évangile doit être « prêché sur toute la terre, et la cité sainte « doit être restituée à l'Église. Notre Seigneur « a voulu faire un grand miracle par mon « voyage de l'Inde. Il faut se hâter de termi- « ner cette œuvre de l'inspiration divine

plus naïve sur sa propre érudition, dont il ne semble guère connaître l'importance. « Dès l'âge le plus ten- « dre, j'allai en mer, et j'ai continué de naviguer jus- « qu'à ce jour. Quiconque se livre à la pratique de « cet art, désire savoir les secrets de la nature d'ici-bas. « Voilà déja plus de quarante ans que je m'en occupe. « Tout ce que l'on a navigué jusqu'ici (sur la surface « des mers), je l'ai navigué aussi. J'ai eu des rapports « constans avec des hommes lettrés, ecclésiastiques et « séculiers, latins et grecs, juifs et maures, et beaucoup « d'autres sectes. Pour accomplir ce désir (d'apprendre « les secrets de ce monde), je trouvai le Seigneur favora- « ble à mes desseins : c'est lui qui m'accorda des dispo- « sitions et de l'intelligence. Le Seigneur me gratifia « abondamment de connaissances dans la marine (*en « la marineria me fizo abondoso*); de la science des « astres, il me donna ce qui pouvait suffire; de même « de géométrie et d'arithmétique. De plus, il m'accorda « l'esprit et la dextérité (*me diò engenio en el anima y « manos*) pour dessiner les sphères et pour y placer en « propres lieux, les villes, les rivières et les montagnes.

« (*lumbre que fù del Espirito Santo*), car, « selon mes calculs, il ne reste encore jusqu'à « la fin du monde (*hasta el fenecer del* « *mundo*) que cent cinquante ans. » C'était donc en 1656, entre la mort de Descartes et celle de Pascal, que, d'après Colomb, le

« Dans ce temps (de ma jeunesse), j'ai étudié toutes sor- « tes d'écrits, l'histoire, les chroniques, la philosophie, « et d'autres arts pour lesquels Notre Seigneur m'ouvrit « l'intelligence. Conduit manifestement par son bras, « je naviguai d'ici aux Indes; car le Seigneur me « donna le vouloir pour l'exécution, et dans cette « ardeur, je vins vers Votre Altesse (*me abrió nuestro* « *Señor el entendimiento con mano palpable, á que era* « *hacedero navegar de aqui á las Indias, y me abrió* « *la voluntad para la ejecucion dello; y con este fuego* « *veni á V. A.*). Tous ceux qui entendirent parler de « mon projet, le nièrent et se moquèrent de moi (*con* « *risolo negaron burlando*); toutes les sciences dont j'ai « parlé tantôt ne me servirent à rien, et si, dans Vos « Altesses seules, la foi et la constance restèrent fermes, « à qui les lumières qui vous ont éclairé comme moi « sont-elles dues, si ce n'est au Saint-Esprit. » Fol. IV des *Profecias*. En traduisant ces lignes, tracées avec une candeur pleine de charmes, on sent la difficulté de rendre dignement l'énergie du vieux langage d'un homme qui, avec trop de modestie, s'appelle lui-même : *lego marinero, non doto en letras y hombre mundanal.*

monde aurait dû finir. Sans poursuivre la trace de ces rêveries, nous examinerons de plus près ce qui a rapport aux premiers et véritables motifs de la grande découverte de l'Amérique. Je n'ignore pas que ce sujet a été souvent traité par d'habiles historiens, quoique assez généralement avec cette absence de critique, de connaissance approfondie des temps antérieurs, et d'études sérieuses des sources et documens originaux, que l'on remarque avec regret même dans quelques parties du célèbre ouvrage de Robertson. La matière est loin d'être épuisée depuis que le gouvernement espagnol a fourni avec munificence tant de nouveaux matériaux à l'investigation des faits, et que l'individualité de caractère du grand navigateur génois nous a été mieux révélée par ses propres écrits.

Colomb séjourna en Portugal vers la fin du règne d'Alphonse V, de 1470 jusqu'à la fin de 1484. En 1485, il fit un court voyage à Gênes, pour offrir ses services à la république. Ces dates sont fondées sur des documens [1] récemment examinés avec soin. Il

[1] Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. II, § 21,

n'est pas encore bien certain si, de Lisbonne, Colomb vint à Gênes après avoir débarqué en Espagne. Visitant tour à tour le couvent de la Rabida (près de Palos), Séville, Cordoue et Salamanque, il y gémit dans de vaines attentes jusqu'en avril 1492. « C'est en Portugal, » dit Fernando Colomb, dans la vie de son père, « que l'amiral commença à conjec-« turer que si les Portugais naviguaient si loin « vers le sud, on pourrait aussi naviguer par « la voie de l'occident et trouver des terres « sur cette route. » Il y a pour le moins de l'impropriété d'expression dans ce récit. Tout ce que nous possédons de la main de l'amiral, la lettre de l'astronome Paolo Toscanelli, et la grande *Chronique inédite* de Bartholomé de Las Casas [1], étudiée par Herrera, Muñoz

NAVARRETE, tom. I, p. LXXIX—LXXXI. Déja, depuis janvier 1486, Colomb était au service de l'Espagne, et c'est à la fin de la même année qu'eurent lieu les disputes cosmographiques de Salamanque, dans le couvent de San Esteban, pendant lesquelles les moines Dominicains se montrèrent plus traitables et plus instruits que les professeurs de l'université (REMESAL, *Hist. de Chiapa*, lib. II, cap. 7).

[1] Las Casas, après avoir étudié le droit à Salamanque,

et Navarrete, prouvent que Christophe Colomb désigna comme but principal, je pourrais presque dire unique, de son entreprise « de chercher l'orient [1] par l'occident (*bus-* « *car el levante por el poniente*); de passer « par la voie de l'ouest à la terre où naissent « les épiceries (*pasar a donde nacen las es-* « *pecerias* [2] *navegando al occidente*). » « J'ai reçu l'amiral dans ma maison, » raconte l'ami intime de Colomb, Bernaldez [3], plus connu

passa en 1502, avec Ovando, à Haïti. Il possédait beaucoup de lettres de l'amiral, et même un écrit de sa main « sur les indices de terres occidentales, recueillis par « des pilotes et des marins portugais et espagnols. » Fernando Colomb n'avait que quatorze ans, quand il accompagna son père dans le dernier et quatrième voyage, et, quoique généralement meilleur critique et historien plus judicieux que Bartholomé de Las Casas, il se montre très réservé et d'un laconisme quelquefois désespérant sur tout ce qui a rapport à l'origine généalogique et aux aventures de l'amiral avant 1492.

[1] Herrera, *Historia de las Indias occidentales*, dec. I, lib. I, cap. 6.

[2] Première et seconde lettre de Paolo Toscanelli à Christophe Colomb (*Colleccion diplom.*, n. 1, dans Navarrete, t. II, p. 1 et 3).

[3] Bernaldez, *Historia de los Reyes catolicos*, cap. VII. Le motif « de visiter les terres du Grand Khan, pour

sous le nom de *Cura Paroco* de la Villa de los Palacios, « lorsqu'il revint en Castille (de « son second voyage) en 1496, portant par « dévotion, et comme c'était son habitude, « le cordon de Saint François et un vêtement « qui, par la coupe et la couleur, était presque « entièrement semblable à l'habit des reli- « gieux de l'Observance [1]. Il conduisit alors

lui enseigner « *d'après son désir,* la foi chrétienne, » se trouve exprimé dans la lettre au roi et à la reine catholiques, placée en tête du journal du premier voyage de Colomb, selon la copie de Las Cas (*Vuestras Altezas ordenaron que no fuese por tierra al oriente* (*á la Indio y los pueblos del Gran Kan*) *por donde se costumbra de andar salvo por el camino de occidente, por donde hasta hoy no sabemos por certia fé que haya pasado nadie.* L'instruction royale donnée à Amergio Vespucci, le 15 septembre 1506, copiée par Muñoz, dans les archives de la *Contratation* de Séville; parle aussi de *l'armada que el señor Don Fernando mandó hacer para ir á descubrir al nacimiento de la especeria* (NAVARRETE, tom. I, p. 2. *Cod. diplomatico,* n. CL, t. II, p. 317).

[1] Aussi Las Cas dit (*Hist. inédit.,* lib. I, cap. 102): « Comme l'amiral était très dévot à saint François, il « aimait de préférence la couleur brun-grisâtre : nous « l'avons vu à Séville, vêtu à peu près comme un « moine franciscain. » Herrera rapporte que le fameux

« avec lui le grand cacique. Il me conta lui-« même comment il avait conçu la première « idée de chercher les terres du Grand Khan « (souverain de l'Asie orientale) en navi-« guant à l'ouest (*buscando las tierras del « Gran Can navegando al occidente*). » Ces expressions relatives au motif du premier voyage de l'amiral furent tellement consacrées par l'usage jusqu'au commencement du seizième siècle, que nous les retrouvons dans le récit des premières aventures de Sébastien Cabot, dû au légat Galéas Butrigarius [1] : « A « Londres, à la cour du roi Henri VII, dit « ce légat, quand les premières nouvelles « nous arrivèrent de la découverte *des côtes « de l'Inde*, faite par le Génois Christophe « Colomb, tout le monde convint que c'était « une chose presque divine de naviguer par « l'ouest vers l'est, où croissent les épiceries « (*a thing more divine than human, to sail by*

navigateur Alonzo de Hojeda, qui accompagna Colomb dans son second voyage, se fit moine de Saint-François. Cette assertion n'est pas fondée (NAVARRETE, tom. III, p. 176).

[1] *Memoir on Sebastian Cabot, illustrated by documents of the rolls, now first published*, 1831, p. 10.

« *the west to the east, where spices grows*). » L'idée de trouver de grandes terres dans le chemin de l'Europe aux côtes orientales de l'Asie ne se présenta à Colomb et à Toscanelli que comme un but très secondaire. Dans le premier voyage, se trouvant à peu près par 28° de latitude et 9° à l'occident du méridien de l'île de Corvo, le 19 septembre 1492, l'amiral se crut dans le voisinage de quelques terres [1], mais sa volonté était (ce sont les expressions du journal de la route) « de continuer sa route pour les Indes, parce qu'il aurait le loisir de tout examiner au retour. »

Toscanelli qui, pour le moins dès l'année 1474, s'occupait théoriquement des mêmes projets que Colomb, ne nomme dans la route à parcourir vers l'occident, que la

[1] NAVARRETE, tom. I, p. 11. Voyez aussi les journées du mercredi et du samedi (p. 16 et 17) où Colomb dit : « S'arrêter en chemin, le but étant de se rendre « aux Indes aurait été une grande folie (*no fuera buen* « *seso*) ; » et plus loin (en distinguant entre le continent de l'Asie et les îles qui l'environnent à l'est), l'amiral ne veut pas « chercher l'île de Cipango, parce « qu'il valait mieux aller d'abord à la terre ferme, et « puis aux îles. »

seule île Antilia, que l'on trouvera à la distance de 225 lieues avant d'arriver à Cipango (au Japon). « La carte que je vous transmets « pour le roi (de Portugal), » dit Toscanelli dans sa lettre à Fernando Martinez, chanoine de Lisbonne, « vous offrira l'espace entier « compris entre le couchant (c'est-à-dire de « l'Irlande à la côte de Guinée) et le com- « mencement des Indes. J'y ai indiqué de ma « main *les îles et les lieux qui sont situés sur* « *la route*, et où l'on pourra s'arrêter s'il arri- « vait qu'à cause des vents contraires ou de « quelque autre accident, il fallût chercher « un asile. Vous ne serez pas surpris que je « nomme ici le couchant, le pays des épice- « ries, appelé généralement parmi nous le le- « vant; car ceux qui continueront de navi- « guer à l'ouest trouveront vers l'occident ces « mêmes lieux, que ceux qui vont par terre « dans la direction de l'est trouvent au le- « vant. » D'après le système géographique de ce temps, fondé presque uniquement, quant à l'Asie, orientale et maritime, sur les récits de Marco Polo, Balducci Pelogetti et Nicolas de Conti, on se figurait d'innombrables îles, riches en épiceries et en or, dans la *Mer*

de Cin, c'est-à-dire dans les mers du Japon, de la Chine et du Grand Archipel des Indes. La mappemonde de Martin Behaim nous montre, depuis le 45° nord jusqu'au 40° sud, une chaîne d'îles opposées à l'extrémité de l'Asie. Cette chaîne renferme le petit Cathay, Zipangou (Niphon), compris presque entièrement dans la zone torride; Argyré, placé à l'extrémité orientale du monde connu par les anciens et les Arabes; Java major (Borneo), Java minor (Sumatra), où Marco Polo séjourna cinq mois et apprit à connaître le sagoutier et l'espèce de rhinocéros à deux cornes et à peau peu plissée, propre à cette île; Candym et Angama. Lorsque Colomb, dans son premier voyage (le 14 novembre 1492) arriva aux côtes septentrionales de Cuba, qu'il crut d'abord être Zipangou, il fut émerveillé, dans le Vieux Canal, près de Puerto del Principe, de la beauté d'un groupe de cayes verdoyantes qui paraissaient à son ardente imagination faire partie « de ces innombrables îles que l'on marque (ce sont ses propres expressions) dans les mappemondes, à l'extrémité du levant[1]. »

[1] Voyez *Journal de l'Amiral*, dans NAVARRETE, tom. I,

On a dit avec assez de justesse que Colomb, en défendant son projet, s'est montré moins téméraire et plus savant qu'on ne l'avait dé-

p. 58. Le journal copié par Las Cas porte : « *Mercredi,* « *le* 14 *novembre* 1492. Dice el almirante que cree que « estas islas son aquellas inumerabiles que en los mapa- « mundos en fin del Oriente se ponen. » Colomb dit aussi qu'il pensait que le groupe de ces îles s'étendrait et s'agrandirait vers le sud, et qu'il s'y trouvait de « *gran-* « *dismas riquezas, y piedras, preciosas, y especer-* « *ria.* » L'Atlas de cartes catalanes de la Bibliothèque royale de Paris, qui date de l'an 1374, et dont nous devons une connaissance approfondie à la sagacité de M. Buchon, porte une légende relative à la mer de l'Inde qui indique l'existence de 7548 îles, « riches en pierres fines et métaux précieux. » Dans la mappemonde de Martin Behaim, terminée en 1492, se trouve une citation de Marco Polo (liv. III, chap. 42), et de 12700 îles « avec « des montagnes d'or, des perles, et douze espèces d'épiceries (*mit vil Edelgestain, Perlein und Golt Peragen,* 12 *lei Spezerey und wunderlichem Volck, davon lang zu schreiben*), dit Behaim, dans son vieux et énergique langage. Gottl. von Murr, *Diplom. Gesch. von Martin Behaim,* 1778, p. 37. La citation de Marco Polo n'est pas exacte. Le voyageur vénitien parle de 12700 îles (livre III, ch. 38), en faisant allusion aux Maldives (éd. de Marsden, p. 717). Behaim transporte ce groupe au nord-est, ce qui a influé sur les opinions des navigateurs à la fin du quinzième siècle.

peint [1]. L'exposition des raisons qu'il alléguait, mieux faite dans les *Décades* d'Herrera [2] que dans la *Vie de l'Amiral* par son fils, Don Fernando, a passé de ce dernier ouvrage dans toutes les histoires modernes de la découverte de l'Amérique. En classant ces raisons d'après la nature des connaissances dans lesquelles elles sont puisées, et en les comparant en partie aux documens originaux que nous pouvons consulter aujourd'hui, nous voyons que l'espoir d'atteindre, en cherchant le *levante por el poniente*, des régions de l'Asie fertiles en épiceries, riches en diamans et en métaux précieux, se fondait chez Christophe Colomb sur l'idée de la sphéricité de la terre; sur le rapport de l'étendue des mers et des continens; sur ce que les côtes de la péninsule ibérienne et de l'Afrique étaient rapprochées des îles voisines de l'Asie tropicale; sur une grave erreur dans la longitude des côtes asiatiques; sur des renseignemens tirés des ouvrages anciens, des écrivains arabes et peut-être de Marco Polo; sur des

[1] Malte-Brun, *Géographie universelle*, 1831, t. I, p. 616.
[2] Dec. I. lib. 1, cap. 1-6.

indices de terres placées à l'ouest des îles du Cap Vert, de Porto Santo et des Azores, qu'à diverses époques on avait cru trouver, soit dans l'observation de quelques phénomènes physiques, soit dans les récits de marins poussés par des tempêtes et des courans. Il faut aussi distinguer avec soin entre les idées qui occupaient le grand homme avant ou pendant le cours de ses découvertes, et les réflexions que ces mêmes découvertes ont fait naître postérieurement en lui. On doit les comparer avec des faits qui ne sont pas tous également avérés ou bien interprétés, tels que le rapport d'un prêtre bouddhiste, Hoeïchin sur le Fousang et Tahan (l'an 500), les découvertes du Groenland, du Vinland, et de l'embouchure du Saint-Laurent, par Erik Rauda (985), Bjoern (1001), et Madoc ap Owen (1170), l'expédition aventureuse des Arabes errans (*Almagrurim* [1]) de Lisbonne (1147), la navigation à l'ouest vers l'Inde par les Génois Guido de Vivaldi (1281) et Theodose Doria (1292) dont on ignora le

[1] *Almagrurim* signifie plutôt, *trompés dans leurs espérances*, et tient à la racine *meghrur*.

sort, enfin les voyages si souvent commentés des frères Zeni, de Venise (1380). J'ai rangé ces faits et ces traditions selon leur ordre chronologique, pour prouver qu'ils remontent jusqu'à mille ans avant Colomb, qui, lui-même dans un siècle d'héroïsme et d'érudition renaissante, se plaisait dans les souvenirs de l'Atlantide de Solon, et de la célèbre prophétie dans un chœur de la *Médée* de Sénèque.

L'état de notre civilisation européenne nous ramène involontairement vers la Grèce comme point de départ, soit que nous remontions à des opinions qui renferment le germe de celles qui dominent aujourd'hui, soit que nous parcourions cette longue série de tentatives hasardeuses faites dans le but d'étendre l'horizon géographique. Aussi longtemps que la terre, d'après les idées des premiers poètes et de l'école ionienne, n'était qu'un disque dont l'Océan occupait les bords, et qui penchait un peu vers le sud à cause du poids dont le surchargeait l'abondante végétation des tropiques [1], c'est vers ces bords

[1] PLUTARCH., *De plac. phil.* III, 12. Περὶ ἐγκλίσεως γῆς; passage répété dans Galien, *de Phil. Historia*, cap. 21,

que l'on plaçait l'Élysée, les îles des Bienheureux, les Hyperboréens et le peuple juste des Éthiopiens. La fertilité du sol, la douceur du climat, la force physique des hommes, l'innocence des mœurs, tous ces biens appartenaient aux extrémités du disque terrestre [1]. De là le désir vague [2] d'y parvenir soit par le Phase [3], soit par les colonnes de Briarée. La configuration particulière du bassin de la Méditerranée, ouvert à l'occident, appela

ed. Kühn, 1830, tom. XIX, p. 294. C'est une des causes indiquées par Démocrite, et qui rappelle ce manque d'équilibre que, selon un mythe javanois, Batara Gourou, l'Être suprême, observait dans la terre inclinée à l'ouest, et auquel il remédia par le déplacement de quelques montagnes.

[1] « Ce qu'il y a de plus beau se trouve aux extrémités de la terre habitée, » dit encore Hérodote, lib. III, cap. 107, qui ne croit d'ailleurs (lib. V, cap. 92) pas plus que Thalès ou Anaximène à la sphéricité de la terre.

[2] Bredow, *Untersuch. über alte Geschichte und Geographie*, 1800, p. 78. Ukert, *Geographie der Griechen und Römer*, vol. II, part. I, p. 234-243.

[3] Dans l'expédition des Argonautes à une époque mythique où l'on soupçonnait encore que la *mer intérieure* communiquait aussi vers le nord-est avec le grand *fleuve Océan*.

l'intérêt des navigateurs phéniciens vers la partie atlantique de l'Océan. L'histoire de la géographie nous déroule cette série d'essais tentés depuis les temps les plus reculés pour avancer progressivement dans la direction occidentale ; essais dus à l'appât du gain, à une curiosité aventureuse, ou au hasard des tempêtes. Elle offre un long enchaînement de découvertes auxquelles a présidé une même pensée, ou qui ont été favorisées par les mêmes accidens. De Colæus de Samos, poussé hors de sa route par les vents d'est dans sa traversée de l'île de Platée aux côtes d'Égypte, elle nous conduit aux entreprises gigantesques de Colomb et de Magellan. L'horizon géographique s'agrandit peu à peu de la Mer Egée au méridien des Syrtes, de là aux Colonnes d'Hercule, et hors du détroit, avec Hannon vers le sud, avec Pytheas vers le nord. Les entreprises hardies des Phéniciens avaient précédé [1] les timides essais des Crétois, des

[1] Strabo, lib. III, p. 224, ed. Alm. Dans le passage du livre I, page 82, la restriction « peu après l'époque du siège de Troie, » n'a rapport qu'à la fondation des colonies.

Samiens et des Phocéens. L'antique connaissance que les Phéniciens avaient du Fleuve Océan, au-delà des colonnes d'Hercule, se manifeste peut-être dans la dénomination [1]

[1] Voss (*Krit. Blätter*, tom. II, p. 178), mécontent de l'étymologie vulgaire de Ὠκεανός, d'ὠκύς (Theon. ad Arat. v. 25, ed. Oxon. 1672, p. 6), penche pour l'opinion de Bochart : « *Og Phœnici sua lingua mare ambitus aut mare « ambiens, unde Oceanus, Ogeni domus, et Og (hug) quod in Scriptura nomen cosmogra-« phicum* » (Opera omnia, 1692, p. 639). La première expédition grecque au-delà des Colonnes d'Hercule, celle de Colæus, est sans doute postérieure au temps d'Homère ; il serait donc possible que la notion de la mer extérieure et le mot qui la désigne eussent été à la fois transmis aux Hellènes par les Phéniciens. Mon frère observe que *ogha* est une racine sanscrite signifiant d'abord *quantité, multitude,* puis *fleuve,* et particulièrement un *fleuve rapide,* torrent; *okh* est *fort,* puissant. Il serait difficile de nier les affinités d'*ogha* (sanscrit) avec ὠκεανός, ὠγενός, et ὠγήν, même avec Ὠγύγης. On ne doit pas être plus surpris de retrouver dans une langue sémitique une racine de l'Inde, que de rencontrer quelques racines sanscrites à la fois dans les langues d'origine slave et germanique. Ces exemples se multiplient à mesure qu'on avance dans la connaissance d'idiomes qui diffèrent totalement dans leur structure grammaticale. Il s'agirait seulement de sa-

même que les Hellènes adoptèrent pour désigner la mer extérieure. Dès les temps homériques, les Hellènes avaient la croyance que des pays riches et fertiles étaient situés vers le couchant; mais leur connaissance précise du bassin méditerranéen ne s'étendait pas alors au-delà du méridien de la Grande Syrte et de la Sicile. Toute la partie occidentale de ce bassin, depuis long-temps parcourue par les Phéniciens, ne fut connue aux Hellènes que depuis le voyage de Colæus de Samos, dont Hérodote [1] a reconnu l'impor-

voir si les Grecs ont reçu le mot *ogha* (og), par leurs rapports avec les navigateurs phéniciens, peut-être même sans en connaître la signification primitive, comme les mots phéniciens *ereb* et *kimr* (Voss, *Krit. Blätt.*, tom. II, p. 307), ou si ὠγήν et ὠκεανός ne dérivent pas directement du sanscrit par la filiation naturelle et reconnue de cette langue avec le grec, le persan, l'allemand et le latin. Je reviendrai plus tard sur un passage de Phavorinus qui confirme l'origine *barbare* (non hellénique) d'ὠκεανός. Voyez Spohn., *de Nic. Blemmydæ Geogr.*, 1818, p. 23.

[1] Lib. IV, cap. 152 (ed. Steph., 1618, p. 273). Voss en se fondant sur l'époque de la colonisation de Cyrène, place l'expédition de Colæus, avant la dix-huitième olympiade, plus de 708 ans avant notre ère

tance, et qui parvint jusqu'à Tartessus et au cap Soloé. Le périple attribué à Scylax [1], et composé probablement du temps de Philippe de Macédoine, désigne déja au-delà de Cerne, une Mer de Sargasso, une abondance de varec, qui annonce la proximité des îles du cap Vert, mais qui ne me semble pas identique avec la Mer de Sargasso dont le Pseudo-Aristote a fait mention dans la compilation connue sous le titre de *Narrations merveilleuses* [2]. Lorsqu'on se plaît à ne pas perdre

(*Krit. Blätter*, tom. II, p. 335 et 344). D'après les recherches récentes de M. Letronne, l'expédition des Samiens tombe dans la première année de la trente-cinquième olympiade.

[1] Sur Scylax et la véritable époque de la rédaction du Périple qui est parvenu jusqu'à nous, voyez Niebuhr (*Kleine Schr.* J. I. 1810, p. 105); Ukert (*Geographie der Griechen und Römer*, 1816, tom. I, Abth. 2, p. 285-297); M. Letronne, *Journal des savans*, Février—Mai 1825.

[2] Scyl., Caryand. *Peripl.* (Hudson, tom. II, p. 53 et 54). Aristot., *De mirabil. auscultat.*, p. 1157 (Aristot., græce, ex recensione Bekkeri, 1831, p. 844, § 136). Dans ce dernier passage, sur lequel j'aurai occasion de revenir plus bas, en examinant la position de la *Mer de Sargasso* des navigateurs portugais, il est question de

de vue les grandes divisions naturelles de la géographie physique, et leur influence constante sur les destinées des peuples, on reconnaît dans les époques mémorables des progrès de la navigation de la Méditerranée, de l'est à l'ouest, les trois bassins partiels dans lesquels se sous-divise la grande dépression de cette mer, et que j'ai eu occasion de signaler dans un autre ouvrage [1]. Le bassin de la Mer Égée est limité au sud par une courbe qui passe par Rhodes, Candie, Cerigo et le cap Malée. Le bassin des Syrtes tend à se fermer entre le cap Bon, l'île Pantellaria, le bas-fond

l'abondance des thons que la mer rejette avec le varec (sargasso), et qui, salés et renfermés dans des vases, sont portés à Carthage. Cette indication me semble confirmer ce que M. de Köhler (*Tarichos*, ou *Recherches sur l'Histoire et les Antiquités des pêcheries de la Russie méridionale*, 1832, p. 22) expose sur le commerce en *tarichos* de la ville de Turdétanie, et les pêcheries hors des Colonnes d'Hercule.

[1] *Relation historique*, tom. III, p. 236. Les divisions auxquelles s'arrête Aristote (*de Mundo*, cap. 3, Bekk, p. 393) n'ont de rapport qu'aux golfes et aux sinuosités de la *mer intérieure*, comparée à un port dans lequel les eaux de l'Océan, en faisant irruption par le détroit, deviennent plus tranquilles.

que M. Smyth a nommé *Adventure Bank*, et le cap Grantola, tendance dont le soulèvement d'une nouvelle île volcanique (île de Graham) vient de constater l'action continue. N'oublions pas que ces mêmes aperçus de géographie physique nous montrent Carthage fondée près du point où le bassin tyrrhénien (de Sardaigne et des îles Baléares) se lie au bassin ionien (de Malte et des Syrtes), et que la Grèce commerçante dominait à la fois par sa position, sur ce dernier bassin et sur celui de la Mer Égée. C'est l'expédition de Colæus de Samos [1] qui ouvrit aux Grecs le

[1] Voyez un mémoire de M. Letronne, rempli de grandes vues sur l'histoire de la géographie ancienne (*Essai sur les idées cosmographiques qui se rattachent au nom d'Atlas*, p. 9 et 10, dans M. de Férussac, *Bulletin universel des Sciences*, Mars 1831, sect. VII). L'auteur prouve que l'expédition de Colæus, succédant à un temps où les Hellènes de Théra ignoraient jusqu'à la position de la Libye, ne précéda que de soixante-dix ans la composition du poème *mythico-politique* de Solon, sur l'Atlantide, et qu'il donna lieu à la transformation du personnage d'Atlas, le Titan, en Atlas-montagne, placé hors du détroit et soutenant le Ciel. C'est sur l'Atlas-montagne que j'ai énoncé quelques conjectures dans mes *Tableaux de la nature*, t. II, p. 150.

troisième bassin, le plus occidental de tous, et terminé par les Colonnes d'Hercule.

Depuis que l'hypothèse du disque de la terre nageant sur l'eau eut fait place à l'idée de la sphéricité de la terre, propre aux Pythagoriciens (Hicétas, Ecphantus et Héraclide du Pont)[1] comme à Parménides d'Elée, exposée et défendue avec une admirable clarté par Aristote[2], il ne fallut pas un grand effort d'esprit pour entrevoir la possibilité d'une navigation de l'extrémité de l'Europe et de l'Afrique aux parties orientales de l'Asie. Nous trouvons en effet cette possibilité clairement énoncée dans le *Traité du Ciel* du Stagirite (dernières lignes du second livre)

[1] Copernic, dans la dédicace du traité *de Revolutionibus orbium cœlestium* au pape Paul III, attribua, peut-être moins par manque d'érudition que pour cacher son audace, son propre système de la révolution des planètes autour du soleil, aux Pythagoriciens, tantôt à Hicétas et à Héraclide du Pont, tantôt à Philolaüs et à Ecphantus. Il n'y a qu'Aristarque de Samos, et Seleucus d'Erythtrée qui dans l'antiquité soient de vrais Coperniciens, n'employant ni *Hestia*, ni *Antichthon*.

[2] *De Cœlo*, lib. II, cap. XIV, p. 297 et 298 (ed. Bekk.)

et dans deux passages célèbres de Strabon [1]. Il suffit, pour le moment, de faire observer ici que l'un et l'autre de ces auteurs parlent *d'une seule mer qui baigne des côtes opposées*. Aristote ne regarde pas la distance comme très grande, et tire ingénieusement de la géographie des animaux un argument en faveur de son opinion. Il rappelle les éléphans, propres aux régions extrêmes et opposées, et il confirme par là (soit dit incidemment) l'antique existence de ces grands pachydermes au nord-ouest du désert de Sahara [2]. Il regarde comme très probable que,

[1] Strabo, lib. I, p. 103, et lib. II, p. 162. Alm.

[2] Dans le Périple d'Hannon, il est question d'éléphans à une demi-journée de navigation au sud du cap Spartel (Voyez Bredow, *Untersuch. über alte Geschichte und Geographie*, St. I, p. 33, et ma *Relation historique*, tom. I, p. 172). A moins qu'on n'étende bien loin vers le sud la connaissance que les anciens avaient de la côte occidentale de l'Afrique, et qu'on ne prenne le grand fleuve Chremetes (*Meteor.*, lib. I. c. 13, p. 350) pour le Sénégal, on ne saurait admettre l'idée qu'Aristote connaissait l'ouest de l'Afrique jusqu'à ce parallèle d'Agisymba, au nord duquel Ptolémée, peut-être sans avoir vu le journal d'Hannon, n'admet ni éléphans, ni rhinocéros, ni nègres

outre la grande île que forme l'Europe, l'Asie et l'Afrique, il en existe d'autres plus ou moins grandes dans l'hémisphère opposé [1]. Strabon ne trouve d'autre obstacle à passer de l'Ibérie aux Indes que dans la largeur démesurée de l'Océan Atlantique.

Les idées que nous venons de signaler ici se sont conservées et propagées chez un

à cheveux crépus (Voyez Ptolémée, *Geogr.*, lib. I, cap. 9, et les discussions de M. Letronne, sur la traduction d'Halma, dans le *Journal des Savans*, avril 1831, p. 274). J'ai seulement en vue dans cette note les éléphans au nord du Sahara, sur les côtes océaniques occidentales de l'Afrique, ou dans le royaume de Fez (Strabon, lib. XVII, p. 1183 Alm., p. 827 Cas., nomme aussi des crocodiles entièrement semblables aux crocodiles du Nil) et non l'ancienne existence des éléphans dans l'Atlas méditerranéen oriental, reconnue par Elien (VII, 2), et sur laquelle M. Cuvier (*Ossemens fossiles*, éd. 2, tom. I, p. 74) a présenté d'intéressantes observations. Toutes ces considérations appartiennent à l'*Histoire des animaux*, c'est-à-dire aux changemens qu'a éprouvés par la suite des siècles la distribution géographique des animaux sur le globe, histoire bien différente de la partie *descriptive*, vulgairement appelée *Histoire naturelle des animaux*.

[1] Aristot., *de Mundo*, cap. 3, p. 392 Bekker; et *Meteor.*, lib. II, cap. 5, p. 362.

grand nombre d'hommes supérieurs, à travers le moyen âge, jusqu'au temps de Colomb. Il est vrai que les scrupules théologiques de Lactance, de Saint Chrysostôme et de quelques autres Pères de l'Église, contribuèrent à pousser l'esprit humain dans un mouvement rétrograde. On répétait les objections et les plaisanteries qui avaient servi aux Épicuriens à combattre le dogme pythagoricien de la sphéricité de la terre. Heureusement ces rêveries ne trouvèrent pas un assentiment très général. La *Topographie chrétienne*[1] attribuée vaguement à un marchand d'Alexandrie qui se fit moine sous

[1] Cosmas, *Christianorum opinio de Mundo*, dans Montfaucon, *Collectio nova Patr. et Script. græc.*, 1706, tom. II, p. 113-345 (la carte, p. 189). William Vincent, *Commerce and navigation of the ancients*, tom. II, p. 533, 537, 567. Bredow, St. 2, p. 786 et 797. Mannert, *Einleit. in die Geographie der Alten*, 1829, p. 188-192. On attribuait au même Cosmas un ouvrage moins théorique (*Cosmographia universalis*) dans lequel il devait avoir spécialement traité de la terre située au-delà de l'Océan. Je reviendrai dans un autre endroit sur les analogies qu'offre cette circonvallation des montagnes que les pères de l'Eglise supposaient au-delà de l'Océan homérique, avec les mythes de l'Inde,

l'empereur Justinien, et auquel on donne le nom de Cosmas Indicopleustès, nous fait connaître sous une forme systématique les opinions bizarres des Pères de l'Église. La terre devient de nouveau une surface plane, non comme du temps de Thalès, un disque, mais un parallélogramme entouré des eaux de l'Océan, parallélogramme découpé symétriquement en quatre golfes (la Mer Caspienne, les golfes d'Arabie et de Perse, et le *Romanorum sinus*, c'est-à-dire notre Méditerranée) d'après l'énumération que Strabon[1] avait rendue classique. « Au-delà de « l'Océan, des quatre côtés du continent « intérieur, qui représente l'*area* du taber- « nacle de Moïse, est placée une autre terre, « renfermant le paradis, et que les hommes « ont habitée jusqu'à l'époque du déluge. » C'est à tort qu'on a voulu comparer à l'Amérique cette terre antédiluvienne opposée, non à l'Europe occidentale, mais à toute l'île de forme carrée du vieux continent. On a sup-

le monde Kaf des Arabes et quelques opinions héllé-niques très anciennes.

[1] Strabo, lib. II, p. 182 Alm., p. 121 Cas.

posé que Christophe Colomb, arrivé aux bouches de l'Orénoque, avait reconnu dans cette région le paradis terrestre, d'après les dogmes de la *Topographie chrétienne*. L'amiral, ni dans la lettre qu'il adressa en 1498 au Roi et à la Reine Catholiques, lettre remplie de traits d'érudition prétentieuse, et datée de l'île d'Haïti, ni dans le livre des *Prophéties*, n'a fait mention de Cosmas. En plaçant le paradis dans l'Amérique du sud, Colomb n'eut d'autres motifs que l'abondance des eaux douces qui en découlent, la beauté d'un climat qui, sur mer, lui parut singulièrement tempéré, et l'hypothèse bizarre [1] d'un renflement irrégulier de la terre vers l'occident, où « la côte de Paria est plus « voisine de la voûte céleste que l'Espagne. » Il serait peut-être plus juste de conjecturer que dans la cosmologie du Dante (mélange d'idées chrétiennes et arabes), cette terre qui n'a été habitée que par la *prima gente* et

[1] Gomara, *Hist. general.*, cap. 8, p. 110. Voyez, sur les fondemens de cette hypotèse et sur le blâme auquel elle exposa l'amiral, même pendant sa vie, ma *Relation historique*, tom. I, p. 506.

à laquelle on parvient, en sortant du détroit, en naviguant entre Sibilia et Setta (Séville et Ceuta), d'abord de l'est à l'ouest, *dietro al sole*, et puis au sud-ouest, a de l'analogie avec la Cosmologie de quelques Pères de l'Église, telle que Cosmas (si toutefois il y a eu un moine de ce nom) l'a réduite en système. Mais le Dante, plein d'érudition et de philosophie, admettait la sphéricité de la terre, et le paradis qui couronnait la cime de la montagne du *purgatorio* est situé, selon lui, au milieu des mers de l'hémisphère austral, aux antipodes de Jérusalem [1]. La mappemonde de l'Indicopleustès frappe par sa naïve et barbare simplicité. Produit du sixième siècle, elle nous offre à peine l'image des premiers essais géographiques des Grecs, et l'on a peut-être lieu de croire que plus de trois cents ans après Claude Ptolémée, elle est bien inférieure à ce Pinax d'Hécatée que le tyran Aristagore [2] avait porté à

[1] Dante, *Purgatorio*, canto I, v. 22; canto IV, v. 139; *Inferno*, canto XXVI, v. 100, 127. (*Divina Comedia, col comento di G. Biagioli*, 1818, tom. I, p. 484-487.)

[2] Hérodot., lib. v., cap. 49.

Sparte. L'auteur de la *Topographie chrétienne*, auquel on doit l'intéressante inscription du monument d'Adulis, a eu cependant le mérite de savoir que les côtes du pays des Tzines[1] (ἡ Τζιηΐστα), d'où vient la soie, sont opposées au levant et baignées par une mer orientale. C'était un premier pas de fait pour rectifier les idées sur la position de l'Inde et de la Chine (pays des Tzines) et sur la direction des côtes de l'Asie vers lesquelles voguait l'expédition de Colomb[2].

[1] MONTFAUCON, l. c., p. 337 (*Tzinistam oceanus ad orientem ambit.* COSM., lib. XI). Chez Ptolémée, le *Sinarum Sinus* (partie de la *mer de Sin* d'Edrisi) était l'embouchure du *Sinus magnus*, et Thinæ (nom qui, par la prononciation du *thèta*, prouvée par la dialecte éolo-dorien, représente *Sinæ* et le *Tzin* de Cosmas) était placé sur la côte *occidentale* de cette extrémité du continent de l'Asie qui rejoignant à l'ouest le Prasum Promontorium de l'Afrique, formait la côte méridionale de la mer intérieure de l'Inde. D'après le système plus ancien d'Eratosthène, au contraire, Thinæ était situé sous le parallèle de Rhodes, sur la côte *orientale* de l'Asie; et l'embouchure du Gange se trouvait sur cette même côte, qu'on figurait inclinant du nord-est au sud-ouest.

[2] C'est aussi dans COSMAS que Montfaucon croit re-

Inspiré par les Arabes, par les cosmographes italiens et allemands, par les récits de Marco Polo que lui transmit Toscanelli, et surtout par les ouvrages du cardinal Pierre

connaître la première indication du Malabar, « région très commerçante, où croît le poivre, et où il y a des Chrétiens comme à Sielediva (Ceylan). C'est *la Malé* de l'Indicopleustès (lib. III, p. 178, lib. XI, p. 337). *Mala*, en sanscrit, signifie *montagne;* aussi nous trouvons dans le sud de Ceylan le mont *Malea* de Ptolémée, vraisemblablement le Pic d'Adam; dans Pline (II, 73, et VI, 19), dans la partie occidentale de la péninsule de l'Inde, le mont *Maleus*, peut-être une partie de la chaîne des Gates; enfin, au sud-est du golfe de Κάνθι, un cap montagneux, *promontorium Maleum*. On ignore la signification de la terminaison *Malabar* : en sanscrit *bhara* veut dire *supportant, conservant; vár, eau; vára, une porte*; cependant Abulféda et les voyageurs arabes de Renaudot prétendent « que dans *Malabar* et *Zanguebar*, la terminaison est indienne et signifie *côte*. » Du temps de Cosmas, Ceylan était le centre du commerce de l'Inde. Il dit : « Cette île, que les Grecs appellent *Taprobane* ou *Trapobane* (les deux leçons existent) et les Indiens *Sielediva*, est riche en pierres gemmes (lib. II, p. 137). » Le plus ancien nom indien est cependant *Sinhalam*. Par une permutation très commune des consonnes, de *Sielediva* (cod. *Selediba*) de Cosmas, on a fait *Senerdiv*, déja dans Ammien

d'Ailly, le grand navigateur puisait à des sources qui lui fournissaient abondamment des motifs pour l'exécution de son projet, et l'encourageaient à chercher le levant et

Marcellin (XXII. 7), dans Abuzeïd, voyageur du neuvième siècle que Renaudot nous a fait connaître, dans Edrisi et Abulféda. Il ne peut rester aucun doute sur ce passage du géographe nubien (pars VIII, clim. I). Les pierres gemmes, le pic d'Adam (mons Rahon), et la proximité de la côte de l'Indostan, caractérisent la Taprobane, dont le nom, indiqué pour la première fois dans le Pseudo-Aristote (*de Mundo*, cap. 3) a déja disparu dans Edrisi. Hartmann, dans son excellent ouvrage (EDRISI, *Africa*, p. 115) a déja relevé les erreurs de d'Herbelot sur l'identité de *Serandah* et de *Serendiv* (Ceylan). On ne peut savoir avec certitude si quelques navigateurs arabes n'ont pas nommé l'île de Madagascar, ou San Lorenzo, *Sérandib* (je trouve ce dernier nom encore sur un calque que je possède de la célèbre carte de Diego Ribero, de 1529). Le texte de Marco Polo porte dans les différens manuscrits, *Selan*, *Seylan* et *Silan*. La première de ces trois leçons est identique avec *Selediba* ou *Selediva* de Cosmas Indicopleustès; car *div* et *diva* sont des altérations du mot sanscrit *dvípa* (île), dont, suivant M. Bopp, on a retranché le *v*, comme le sanscrit *dvis* (deux fois) est devenu en grec δις; par conséquent *Seledvipa* est devenu *Seledipa* ou *Selediva* de Cosmas, en changeant le *p* en *v*.

ses précieuses épiceries par la voie de l'ouest. Choisissons, parmi les Arabes, le géographe de Nubie. « La mer qui baigne les côtes occi-« dentales de l'Afrique, dit le schérif Edrisi, « se jette dans la Méditerranée (*Mare Da-« mascenum*) par le canal que Dhoulcarnaïn, « personnage héroïque *bicorne*, confondu

Je sais que l'étymologie est bien puissante lorsqu'on n'a pas la faiblessse de tenir trop aux voyelles et aux consonnes; mais les procédés dont nous donnons ici des résultats qui ne sont pas sans importance pour la nomenclature géographique et l'identité des lieux, ne méritent pas le reproche d'une permutation arbitraire : ils ont des fondemens philologiques solides et s'appliquent aux idiomes d'une même famille. Dans un temps où le sanscrit était entièrement inconnu en Europe, Garcia de Horta (Renaudot, p. 126 et 128); Bochart et Montfaucon (tom. II, p. 137) ont affirmé que *diva*, *diba*, signifiaient *île*, ne se fondant probablement que sur les terminaisons des îles *Maldives* et *Laquedives*, deux groupes qui restèrent inconnus aux anciens à cause de la direction de leur navigation avant qu'Hippalus eût découvert la mousson du sud-ouest (Letronne, *Histoire du christianisme en Nubie*, 1832, p. 117). Dans les composés *Devipatnam*, *Devidan*, *Devikotta*, etc., l'antéposition de *deva* (dieu) ou *devi* (déesse, surtout de *Durga*, épouse de Siva) caractérise une classe de dénominations géographiques très

« avec le fils de Philippe de Macédoine, fit « creuser du temps d'Abraham. Ce *bicorne* « ordonna un nivellement de la surface des « eaux. Une réunion de géomètres trouva la « Mer Ténébreuse (l'Océan) un peu plus « élevée [1] que la Méditerranée » (trait d'un

différente (I. c., p. 127). D'ailleurs la terminaison *diva*, signifiant *île*, est très nettement indiquée par Ptolémée (éd. Merc., 1605, p. 178), qui nous transmet deux mots sanscrits avec leur interprétation : « *Iaba-* « *diu*, ce qui signifie *île d'orge* » (Bohlen, *Das alte Indien*, II, 139). L'orge est *iava* en sanscrit, d'après Wilson, et *jov* (prononcez *djov*, *djev*,) en persan. Encore aujourd'hui, dans le Guzarate, le peuple appelle *djav* le *hordeum distichon*, d'après Ainslie (*Mat. medica of Hindostan*, Madras, 1813, p. 217). Sur les anciens noms de *Selediva* (Ceylan), *Palai* (*polou?* île), *Simoundou* et *Salice* (pays des Σάλαι, ou Selanais) dans Ptolémée, Pline et Marcien d'Héraclée, comme sur l'hypothèse géographique de deux Taprobanes de Dodwell, qui se moque encore des serpens de mer du Périple de la Mer Erythrée, ne connaissant pas le genre *hydrophis*, voyez Hudson, *Geogr. min.*, tom. I, de ætate Peripl. Eryth., p. 99; Mannert, *Geographie von Indien*, tom. I, p. 210; Heeren, *in Comm. Gott.*, vol. x, p. 146; Tzschucke, *ad Melam*, vol. III, p. 3, p. 275.

[1] Edrisi, *Geogr. Nub.* Paris, 1619, p. 148. Il est

mythe géographique; il fait allusion à la direction du courant qui, selon Rennell, vient du cap Finistère, longe les côtes du Por-

probable que dans ce roman du canal creusé par *Dhoulcarnaïn* (qui a deux cornes) et de *Kheder*, ou plutôt *Chidr* (le personnage vert) qui, selon Djevhari, fut un des compagnons de Moïse, se trouvent confondues, comme dans d'autres antiques traditions populaires de l'Arabie, à la fois des idées sémitiques (phéniciennes) et des idées grecques, et que ce roman est le résultat d'observations nautiques et géologiques sur la direction constante du courant océanique de l'ouest à l'est, et la continuité d'une chaîne calcaire. Gabriel Sionita, le traducteur latin d'Edrisi, dit : « Is enim ad « populos Andalusiæ cùm pervenisset et continuas « eorum quas cum incolis *Sus* (terræ Barbarorum me- « tropolis, Hartmann) habebant pugnas audivisset, « operariis atque geometris ad se convocatis, suum de « arida illa terra fodienda et canali aperiendo animum « explicuit, præcepitque illis, ut terræ solum cum « utriusque maris æquore metirentur; quod ubi præs- « titere, deprehenderunt *a mari magno* (tenebroso) « *parum superari altitudine Damascenum.* » Puis vient la description des digues artificielles construites par Dhoulcarnaïn, « dont Edrisi a vu les restes du temps « des basses eaux. » Sur le personnage principal de ce mythe, voyez Herbelot, *Bibl. orient.* (art. *Escander Dhoulcarnaïn* et *Kheder* ou *Khedber*); et Edrisi, *Africa*, ed. de J. M. Hartmann, 1796, p. 313.

tugal, et se jette dans le détroit de Gibraltar). « La Mer Ténébreuse est appelée ainsi « (Edrisi[1] même en donne la raison en ces « termes, selon la version latine) : *Quoniam « scilicet ultra illud quid sit ignoratur. Nul- « lus enim hominum habere potuit quidquam « certi de ipso ob difficilem ejus navigatio- « nem, lucis obscuritatem*» (singulière propriété d'une mer dans laquelle Edrisi place les îles Fortunées, *el dschasajir el chalidath*, dérivant de *chuld*, paradis, îles qui jouissent du plus beau ciel) « *et frequentiam procella- « rum. Nemo nautarum auserit illud sulcare « aut in altum navigare*. Si l'on en a jamais

[1] Pag. 6, 39, 147 (Hartmann, p. 7). M. Kurtzmann, dans un mémoire couronné par la faculté philosophique de Gottingue (*Comment. de Africa geograph. Nub.*, 1791, p. 8) explique le nom de *Mare Tenebrosum* par la tradition d'un nuage vu à l'ouest de Porto-Santo, reposant sur la surface de la mer, *vision* analogue à celle de l'île fabuleuse de Saint-Borondon ou Brendan que les habitans de Madère et de la Gomera voyaient tous les ans à l'ouest, et qui fixa singulièrement l'attention de Colomb, lorsque, avant 1492, il cherchait partout des argumens pour étayer son système.

« examiné quelques parties ce n'est qu'à peu « de distance des côtes; cependant on sait « que la Mer Ténébreuse (l'Atlantique) ren- « ferme beaucoup d'îles, les unes habitées, « les autres désertes » (non *obrutæ*, dévastées, comme dit la version latine). « La mer « de Sin (de la Chine), qui baigne les terres « de Gog et de Magog (l'extrémité orientale « de l'Asie), communique avec la Mer Té- « nébreuse. Du côté de l'Asie, les dernières « terres sont les îles Vac-vac, *ultra quas quid* « *sit ignoratur* [1]. » Voilà donc encore rappelée par les Arabes, comme dans le pas-

[1] Edrisi, p. 36, 37. C'est le passage remarquable (pars x, clim. 1) où l'on trouve mentionnée la grande île *Malai* (Malacca?) très étendue de l'est à l'ouest, et *Soborma* ou Sumatra, qui est le *Java minor* de Marco Polo (*Iaba diu*, ou *île à orge* de Ptolémée). Edrisi termina son ouvrage l'an 1153, environ cent soixante-dix ans avant Abulféda. Ainsi les îles *Vac-vac*, proprement *Ouac-ouac*, étaient au douzième siècle la dernière terre connue à l'est, et par conséquent enveloppée de traditions fabuleuses, comme l'étaient à l'ouest, du temps d'Homère et d'Hésiode, l'Elysée, les Hespérides et les Gorgones. Il ne faut pas confondre les îles Ouac-ouac de la Mer de Sin avec une île de ce nom près de Sofala, sur les côtes orientales d'Afri-

sage d'Aristote (*de Cœlo*, II, 14), si souvent cité par Colomb, la liaison des Mers de la Chine et de l'Atlantique ténébreuse. Mais Edrisi, loin de supposer, comme les écrivains de l'antiquité, plusieurs *grandes îles terrestres*, c'est-à-dire d'autres masses continentales séparées de celles auxquelles appartiennent l'Europe, l'Asie et l'Afrique, croit l'hémisphère opposé au nôtre entièrement aquatique. « *Oceanus ambit mediam partem terræ* « *quasi zona, adeo ut media tantum pars* « *terræ appareat ac si esset ovum immersum* « *in aquam cratere contentam*[1]; *nam eodem*

que (Hartmann, p. 104-109). Les premières, selon Bakui et Ebn Tophaïli, commenté par Eichhorn, sont « si riches en or que les singes portent des colliers de ce « métal; et l'arbre qui crie *ouak-ouak* à ceux qui dé- « barquent (sans doute lorsque quelques gros Psitta- « cées y sont nichés), porte à l'extrémité de ses bran- « ches d'abord d'abondantes fleurs, et puis, au lieu de « fruits, ces belles demoiselles qui deviennent un objet « d'exportation, et que Masoudi Khothbeddin appelle « *puellas vasvakienses*. »

[1] La fin de ce passage (Edrisi, p. 3) rappelle presque l'image cosmogonique dont se servait l'école de Thalès; cependant Edrisi construisit pour le roi Roger II, de Sicile, un *globe* terrestre en argent, suivant

« *modo dimidia pars terræ est obruta mari.* »

Chacun sait que les cosmographes du moyen-âge, comme ceux de l'antiquité, depuis Parménide d'Elée jusqu'aux Alexandrins, étaient partagés d'opinion sur l'étendue des zones habitables. Edrisi, que nous venons de nommer, et dont l'influence a été si puissante pendant des siècles, plaçait toute la terre habitée (ἡ οἰκουμένη) dans la zone tempérée septentrionale[1], tandis que, cent ans après lui, Albert le grand (Albert de Boll-

d'Herbelot et Pococke, d'un poids de 800 marcs (WILLIAM VINCENT, *Commerce and navigation*, tom. II, p. 568), et dans les premières pages de ses *Relaxationes animi curiosi*, il admet : *Terram esse rotundam globi instar, ac non habere perfectam rotunditatem quia sunt in illa declivitates, et aqua fluit ab acclivi ad declive.* La circonférence de la terre est indiquée dans Edrisi d'après le *calcul des Indiens*, expression qui ajoute à tant d'autres témoignages que MM. Colebrooke, Guillaume de Schlegel, et récemment Frédéric Rosen (dans la traduction et le commentaire de l'algèbre de Mohammed Ben Musa) ont donné des emprunts faits par les Arabes à la plus ancienne littérature des Hindous.

[1] *Creaturæ omnes sunt in septentrionali terræ parte*, etc.. (EDRISI, p. 2).

stadt) ne doutait aucunement que la surface du globe ne fut habitée jusqu'au 50e degré de latitude australe [1]. Propagateur zélé des ouvrages d'Aristote, qui commençaient à se répandre par les Arabes d'Espagne et les rabbins arabisans, Albert fut pour l'Europe chrétienne ce qu'Avicenne avait été pour l'Orient. Ses divers traités sont plus que des paraphrases d'Aristote : le *Liber cosmographicus de natura locorum* est un abrégé de géographie physique dans lequel l'auteur développe, non sans quelque sagacité, comment la différence de latitude et de l'état de la surface terrestre produisent simultanément la différence locale des climats [1]. « Toute la « zone torride est habitable, et c'est une

[1] ALBERTI MAGNI GERMANI, *Philosoph. principis, Liber cosmographicus de natura locorum*, Argentor., 1515, fol. 14 b. et 23 a.

[2] Les raisonnemens d'Albert le Grand sur la chaleur plus ou moins grande produite par l'angle d'incidence des rayons solaires, variable avec les latitudes et les saisons, comme sur les effets frigorifiques et calorifiques des montagnes (*loc. cit.* lib. III, fol. 23 b.), sont pleins de justesse et ne semblent pas appartenir à l'époque où vivait cet homme d'une vaste érudition.

« ineptie du peuple (*vulgaris imperitia*) de « croire que ceux dont les pieds sont dirigés « vers nous doivent nécessairement tomber. « Les mêmes climats se répètent dans l'hé- « misphère inférieur, de l'autre côté de l'é- « quateur, et il existe deux races d'Ethio- « piens (nègres à cheveux laineux), ceux du « tropique boréal et les noirs du tropique « austral » (je n'ai pas besoin de rappeler que ces idées avaient déja été clairement énoncées par Aristote, Cicéron, Strabon et Pomponius Mela). « L'hémisphère inférieur, « antipode au nôtre, n'est pas tout-à-fait « aquatique; il est en grande partie habité, « et si les hommes de ces régions éloignées « ne parviennent pas jusqu'à nous, c'est à « cause des vastes mers interposées; peut- « être aussi » (l'amour du merveilleux, et du merveilleux le plus bizarre, se mêle toujours, dans le treizième siècle, à de judicieuses observations) « peut-être aussi quelque *pou-* « *voir magnétique* y retient les *carnes hu-* « *manas* comme l'aimant retient le fer. « D'ailleurs les peuples de la zone torride, « loin de souffrir dans leur intelligence par « la chaleur du climat, sont très instruits,

« comme le prouvent *les livres de philoso-*
« *phie et d'astronomie qui nous sont venus*
« *de l'Inde* [1]. » Dans l'édition de Strasbourg, dont je me sers, et qui a paru trois ans après la mort d'Amérigo Vespucci [2], l'éditeur, George Tanstetter, est si émerveillé des conjectures d'Albert le Grand sur les terres de l'hémisphère austral, habité jusqu'au 50e degré de latitude, qu'il y reconnaît

[1] *Loc. cit.* fol. 14 b, 15 a, 17 b. Cette foi dans l'érudition astronomique des Indiens chez un provincial des Dominicains qui ignorait jusqu'au nom du sanscrit, est bien remarquable.

[2] Sa mort, comme Muñoz l'a reconnu par des documens certains, eut lieu à Séville le 22 février 1512, et non comme le prétend le biographe de Vespucci, Bandini, en 1516, à Terceira. S'il est vrai que Vespucci ait vu, comme il l'assure, dans ce qu'il appelle son troisième voyage (de mai 1501 à septembre 1502) la constellation de la Grande Ourse à l'horizon, il est parvenu, sur les côtes orientales de l'Amérique, jusqu'au 26e degré de latitude australe, et non jusqu'au 32e degré, comme il l'affirme lui-même. Il est plus certain que Juan Diaz de Solis a navigué en 1508 jusqu'au 40e degré sud sans voir cependant l'embouchure du Rio de la Plata; il ne la découvrit que dans un second voyage, en partant du port de Lepe, en octobre 1515.

une prophétie accomplie par la navigation d'Amerigo Vespucci.

Ces mêmes aperçus sur la possibilité de se rendre directement aux Indes par la voie de l'ouest, sur les parties de la terre qui sont habitables, et le rapport entre les surfaces des continens et des mers (l'étendue des dernières étant faussement considérée alors comme plus petite que l'étendue des surfaces continentales) se retrouvent chez Roger Bacon, homme prodigieux par la variété de ses connaissances, la liberté de son esprit et la tendance de ses travaux vers la réforme des études physiques. Poursuivant la route que les Arabes avaient frayée pour perfectionner les instrumens et les méthodes d'observation, il ne fut pas seulement le fondateur [1] de la *science expérimentale*, il

[1] Fratris Rogeri Bacon, Ord. Minorum, *Opus majus*, Londini, 1733, p. 445, 447. En parlant du plus grand homme du treizième siècle, je n'ai pas besoin de rappeler que la liberté d'esprit de Roger Bacon ne l'affranchissait pas entièrement des rêveries de la chimie des transformations et du goût pour l'astrologie. Il espérait cependant rendre cette dernière « moins trompeuse, par le perfectionnement des tables astro-

embrassait simultanément dans sa vaste érudition tout ce qu'il pouvait puiser dans les œuvres d'Aristote, récemment devenues plus accessibles par les versions de Michel Scott, et dans les récits de deux voyageurs, ses contemporains, Rubruquis et Plano Carpini. Ce n'est pas diminuer le mérite de Colomb que de rappeler cette continuité d'opinions et de conjectures, que l'on reconnaît (en traversant la prétendue universalité des ténèbres du moyen-âge) depuis les cosmographes de l'antiquité jusqu'à la fin du quinzième siècle. Ces ténèbres s'étendaient sans doute sur les masses; mais, dans les couvens et les colléges, quelques individus conservaient les traditions de l'antiquité. Bacon même, tout en reconnaissant ce qu'il appelle *la puissance de l'érudition et de la connaissance des langues*, signale « une ardeur d'étude qu'il remarque, « surtout depuis quarante ans, dans les « bourgs et les monastères, à côté de l'i- « gnorance générale des peuples. » Lorsqu'il est question d'une continuité d'idées, d'une

nomiques. » Voyez *la note B*, à la fin de la Première Section.

liaison d'opinions, il faut bien compter pour quelque chose cette partie du moyen-âge où l'on trouve groupés, autour de Roger Bacon, Albert le Grand, Scott, Vincent de Beauvais, et des voyageurs de mérite de Plano Carpini, d'Ascelin, de Rubruquis et de Marco Polo. A toutes les époques de la vie des peuples, ce qui tient au progrès de la raison, au perfectionnement de l'intelligence, a ses racines dans des siècles antérieurs; et cette division des âges, consacrée par les historiens modernes, tend à séparer ce qui est lié par un enchaînement mutuel. Souvent, au milieu d'une inertie apparente, de grandes idées ont germé dans quelques esprits supérieurs; et, dans le cours d'un développement intellectuel non interrompu, mais limité pour ainsi dire dans un petit espace, de mémorables découvertes ont été dues à des impulsions lointaines et presque inaperçues.

Parmi les auteurs que consultait Colomb, et que nous examinerons plus tard, aucun n'est cité par lui avec plus de prédilection que le cardinal Pierre d'Ailly [1], ou, comme il

[1] Évêque de Cambrai depuis 1396, et cité souvent,

est appelé en latin, Petrus de Alliaco. Il est probable que l'amiral a puisé dans le traité *de Imagine Mundi* tout ce qu'il savait des opinions d'Aristote, de Strabon et de Sénèque sur la facilité d'aller dans l'Inde par la route de l'occident. Un fait assez étrange semble prouver surtout l'impression profonde que lui avait laissée la lecture du huitième chapitre de ce traité d'Alliacus, portant pour titre les mots : *De quantitate terræ habitabilis*. On doit être surpris de trouver un long extrait et presque la traduction de ce chapitre inséré dans une lettre de Colomb, écrite de l'île d'Haïti (Hispaniola) aux monarques catholiques peu de semaines après son retour de la côte de Paria[1]. Les œuvres d'Alliacus renferment douze petits traités, dont quatre de cosmographie ; elles ont été

du temps de Colomb, sous la simple domination de *Cardinalis Cameracensis*. L'amiral le nomme *Pedro de Ailiaco*; le fils, Don Fernando, dans la vie de son père, *Pedro de Heliaco*.

[1] Colomb, après son troisième voyage, arriva à Haïti le 30 août 1498. Les vaisseaux qui ont porté la lettre dont je parle ici étaient partis le 18 octobre de la même année (Muñoz, lib. VI, § 43).

réunies en un seul volume de 350 pages environ [1], auquel sont ajoutés quelques morceaux du chancelier de l'université de Paris, Jean Charlier de Gerson. Il est probable que ce volume n'a été imprimé qu'en 1490. Comme aussi dans les *Profecias*, Colomb [2] copie des pages entières des œuvres d'Alliacus, et qu'il y cite en même temps Gerson, on pourrait croire qu'il possédait le recueil que je viens de signaler, à moins qu'il n'eût

[1] Ce volume in-folio, que j'ai étudié avec soin et comparé aux grandes éditions d'Albert le Grand et de Roger Bacon, n'a ni pagination, ni indication du lieu où il a paru; mais on sait avec assez de certitude que le traité *de Imagine Mundi* a été rédigé en 1410, et imprimé pour la première fois en 1490 (Joannis Launoii Constantiensis, *Regii Navarræ Gymnasii Parisiensis Historia*, 1677, tom. II, p. 478). Il existe aussi de Pierre d'Ailly, *Quæstiones in sphæram mundi Joannis de Sacrobosco*, et *Tractatus super librum Meteororum* (imprimé à Strasbourg en 1504 et à Vienne en 1509). Les cinq mémoires: *de Concordantia astronomicæ veritatis cum theologia*, rappellent quelques essais très modernes de *Géologie hébraïsante*, publiés quatre cents ans après le cardinal.

[2] Navarrete, *Documentos diplom.*, tom. II, p. 262, 269.

avec lui, à bord du vaisseau, dans son troisième voyage, une copie manuscrite [1] de l'*Imago Mundi* seul, et que la mention simultanée des noms d'Alliacus et de Gerson ne soit purement accidentelle. J'ai d'ailleurs remarqué, en comparant différens textes, que le passage dont l'amiral a inséré la traduction dans sa lettre aux monarques, a été emprunté

[1] Toscanelli, dans sa lettre au chanoine Martinez (écrite en 1474) ne cite pas le nom de Marco Polo, pas plus qu'on ne le trouve dans les écrits de Christophe et de Fernando Colomb. Il me reste même quelque doute sur les notions que, d'après Ximenes, Muñoz et Navarrete, il doit avoir tirées des chapitres 68 et 77 du second livre de Marco Polo, par rapport à Quinsay et à Zaitoun. Nous examinerons plus bas ce qui peut appartenir à ce voyageur ou à Nicolas de Conti, dont le Pogge nous a laissé des fragmens malheureusement très imcomplets. Je suis éloigné cependant de nier que l'usage des copies manuscrites fut assez commun pendant le temps que Colomb s'occupait de ses projets de découvertes, c'est-à-dire entre 1471 et 1492. La plus ancienne impression de Marco Polo est celle de la traduction allemande. Elle ne parut à Vienne qu'en 1477, trois ans après la lettre de Toscanelli, et elle sera sans doute restée inconnue et inintelligible au savant de Florence. Il est tout aussi peu probable que

par Alliacus presque littéralement à l'*Opus Majus* de Roger Bacon. Il est vrai que le cardinal dit à la fin de l'*Imago Mundi : scriptura ex pluribus auctoribus recollecta anno* MCCCCX ; mais, au milieu de tant de noms d'auteurs classiques et de cosmogra-

Colomb ait pu tirer parti de cette version allemande ; et s'il n'a pas vu la version latine de Marco Polo, sans indication de date et de lieu d'impression, conservée au Musée Britannique (version que l'on suppose être de 1484 ou de 1490), on doit croire qu'avant son premier voyage il n'a pu se servir que de copies *manuscrites* de Marco Polo, vraisemblablement de la version latine du moine Pepino ou Pepuri de Bologne, faite en 1320, qui circulait conjointement avec de très anciennes versions manuscrites italiennes. Les plus anciennes impressions du voyageur vénitien sont, en allemand, de 1477 ; en latin, de 1490 (*Marco Polo translated by Marsden*, p. LVII, LXII, LXX, LXXIV, LXXV). Quant à Aristote et à Strabon, que Colomb cite si souvent, il aurait pu voir les éditions latines du livre *de Cœlo* (Padoue, 1473), et de la *Géographie de Strabon* (Venise, 1472) ; mais il est bien plus vraisemblable, comme je l'ai déja rappelé, que l'amiral n'ait cité les auteurs anciens que d'après les extraits qu'il en trouvait dans Alliacus et d'autres cosmographes italiens, espagnols ou arabes, qu'il avait l'habitude de consulter.

phes arabes, il ne cite jamais le nom célèbre de Roger Bacon. Voici la collation des trois passages; celui qui est extrait de la lettre de Colomb offre une transposition de quelques phrases d'Alliacus.

ROGER BACON, 1267.

(*Opus majus*, p. 183.)

Habitatio vero dupliciter consideratur, uno modo respectu cœli, scilicet quantum propter solem potest habitari et quantum non. Et de hoc dictum est prius in universali, et tangetur posterius. Alio modo consideratur quantitas habitabilis respectu aquæ, scilicet quantum aqua impediat. Et hoc est modo considerandum; Ptolomæus vero, in libro de Dispositione Sphæræ, vult quod fere sexta pars terræ est habitabilis..... Et ideo, in Almagesti secundo libro ponit quod..... Dicit Aristoteles quod mare parvum est inter finem Hispaniæ a parte occidentis et inter principium Indiæ a parte orientis, et vult quod plus habitetur quam quarta pars, et Averroes hoc confirmat. Et Seneca, libro quinto Naturalium, dicit, quod mare hoc est navigabile in paucissimis diebus, si ventus sit conveniens. Et Plinius docet, in Naturalibus, quod na-

vigatum est a Sinu Arabico usque ad Gades; qui sinus distat spatium navigationis annualis a mare Indico : ex quo patet principium Indiæ in oriente non multum a nobis distare..... a fine Hispaniæ sub terra tam parvum mare est quod non potest cooperire tres quartas terræ. Et hoc per auctoritatem Esdræ probatur qui dicit, libro quarto, quod sex partes terræ sunt habitatæ et septima est cooperta aquis. Et ne aliquis impediat hanc auctoritatem, dicens, quod liber ille est apocryphus; dicendum est quod sancti habuerunt illum in usu et eo in officio divino utuntur. Et propter dico quod licet habitatio nota Ptolomæo sit coartata infra quartam unam, plus tamen est habitabile. Et Aristoteles plus potuit nosse quia auctoritate Alexandri misit 2000 hominum ad investigandum res hujus mundi. Ideo potuit plus certificare quam Ptolomæus. Et Seneca similiter quia Nero Imperator misit ut exploraret dubia hujus mundi. Secundum hæc quantitas habitabilis magna est, et quod aqua cooperitur modicum debet esse.....

LE CARDINAL D'AILLY, 1410.

(*Imago Mundi*, cap. 8, fol. 13, b.)

Ad investigandam quantitatem habitationis terræ intelligendum est quod habitatio dupliciter consi-

deratur : uno modo respectu cœli, scilicet quantum propter solem potest habitari et quantum non, et de hoc superius generaliter satis est dictum. Alio modo consideratur respectu aquæ, scilicet quantum aqua impediat. De quo variæ sunt opiniones sapientum. Nam Ptolomæus, libro de Dispositione Sphæræ, vult quod fere sexta pars terræ est habitabilis..... Et ideo, in Almagesti libro secundo, ponit quod..... Summus Aristoteles dicit quod mare parvum est inter finem Hispaniæ a parte occidentis et inter principium Indiæ a parte orientis, et vult quod plus habitetur quam quarta pars, et Averroes hoc confirmat. Insuper Seneca, libro quinto Naturalium, dicit quod mare est navigabile in paucis diebus si ventus sit conveniens. Et Plinius docet in Naturalibus, libro secundo, quod navigatum est a Sinu Arabico usque ad Gades Herculis non multum magno tempore, unde concludunt aliqui, quod mare non est tantum, quod possit cooperire tres quartas terræ. Accedit ad hoc auctoritas Esdræ libro suo quarto, dicentis quod sex partes terræ sunt habitatæ et septima est cooperta aquis, cujus libri auctoritatem sancti habuerunt in reverentia..... Et Aristoteles circa hoc plus potuit nosse auxilio Alexandri et Seneca auxilio Neronis qui ad investigandum dubia hujus mundi fuerunt solliciti, sicut de Alexandro testantur Pli-

nius et Solinus, et de Nerone narrat Seneca. Unde illis magis videtur credendum quam Ptolomæo vel etiam quam Albategni qui adhuc minus ponit esse habitabile, videlicet solum duodecimam partem, sed deficit in probatione sicut posset ostendi.....

CHRISTOPHE COLOMB, 1498.

(*Lettre aux Monarques Espagnols, datée d'Haïti.*)

Plinio escribe que la mar é la tierra hace todo una esfera, y pone questa mar Oceana sea la mayor cantidad del agua. El Maestro de la Historia escolastica sobre el Genesis dice (al contrario) que las aguas son muy pocas, que bien que quando fueron criadas que cobijasen toda la tierra que entonces eran vaporables en manera de niebla, y que despues que fueron solidas é juntadas que occuparon muy poco lugar, y en esto concierta Nicolas de Lira. El Aristotel dice que este mundo es pequeño y es el agua muy poca, y que facilmente se puede pasar de España a las Indias, y esto confirma el Avenryz y le alega el cardenal Pedro de Aliaco, autorizando este decir y aquel de Seneca, el qual conforma con estos, diciendo que Aristoteles pudo saber muchos secretos del mundo a causa de Ale-

jandro Magno, y Seneca a causa de Cesar Nero, y Plinio por respecto de los Romanos, los cuales todos gastaron dineros é gente, y pusieron mucha diligencia en saber los secretos del mundo y darlos a entender a los pueblos; el cual cardenal da a estos grande autoridad, mas que a Tolomeo ni a otros Griegos ni Arabes y a confirmacion de decir quel agua sea poca y quel cubierto del mundo della sea poco, al respecto de lo que se decia por autoridad de Tolomeo y de sus secuaces : a esto trae una autoridad de Esdras del tercero libro suyo, adonde dice que de siete partes del mundo las seis son descubiertas y la una es cubierta de agua, la cual autoridad es aprobada por Santos, los cuales dan autoridad al tercero é quarto libro de Esdras, ansi como es S. Augustin é S. Ambrosio en su Exameron..... y dicen que Esdras fu Profeta, y asimismo Zacarias, padre de S. Juan, y el (braso?) Simon ; las cuales autoridades tambien alega Francisco de Mairones : en cuanto en esto del enjuto de la tierra mucho se ha experimentado ques mucho mas de lo quel vulgo crea; y no es maravilla, porque andando mas, mas se sabe.

On peut croire que Colomb avait aussi en vue la fin de ce même passage d'Alliacus lorsque, dans le commencement de la lettre

de 1498, il excite les monarques [1] à continuer de grandes entreprises, à l'exemple « d'Alexandre, qui envoya examiner le gou« vernement (*regimiento*) de l'île *Trapo*« *bana*; de Néron César, qui voulut con« naître la cause des crues du Nil, et de Sa« lomon, qui fit visiter le mont [2] Sopora. » Quant à l'ouvrage de Roger Bacon, de cent quarante ans plus ancien que les traités cosmographiques de Pierre d'Ailly, l'amiral ne l'a vraisemblablement pas connu : cependant l'*Opus majus* était bien plus riche en notions sur l'intérieur de l'Asie et l'extrémité orientale de ce continent que l'*Imago Mundi*. De même que Vincent de Beauvais, dans le

[1] Navarrete, tom. I, p. 244.

[2] Cette expression de *montagne* de Sopora vers laquelle Salomon envoya ses explorateurs « en fin del « Oriente » est assez singulière; cependant Colomb n'a voulu parler que d'Ophir, nom que les Septante écrivent *Sophira, Sophir, Sophara*. Cette dernière forme a donné lieu à de savans rapprochemens avec le Sofala d'Edrisi (p. 30), célèbre par l'abondance de son or. Je ne m'étendrai pas sur les analogies avec Σαπφάρα μητρόπολις de Ptolémée. Voyez Michaëlis, *Spicil. Geog. Hebr.*, tom. I, p. 199.

Speculum Majus, sorte de *Djihan-numa* (miroir du monde), composé par ordre de saint Louis et de la reine Marguerite de Provence, nous a conservé d'après les récits de Simon de Saint-Quentin, les voyages d'Ascelin, Roger Bacon offre des extraits précieux des relations officielles de Giovanni de Plano Carpini, et surtout de Ruisbroek ou Rubruquis, qu'il appelle généralement *frater Willielmus, quem dominus rex Franciæ misit ad Tartaros*. Le moine brabançon précéda Marco Polo de dix-huit ans dans l'est de l'Asie, et confirma la justesse des premiers aperçus d'Hérodote, d'Aristote, de Diodore et de Ptolémée sur l'existence de la Mer Caspienne comme mer intérieure [1]; il fit connaître le premier l'analogie de l'allemand avec un idiome indo-germanique qu'avaient conservé en Crimée quelques restes des tribus de Goths ou d'Alains. Il traversa la Grande Hunnie ou Hongrie (Yougrie) en passant du Volga (Ethel) vers l'extrémité de l'Oural Baschkir (terra *Pascatyr*, mot corrompu de *Bachghird*) et, d'après ce que je crois pou-

[1] Voyez la *Note C*, à la fin de la Première Section.

voir conclure de ma connaissance de ces lieux, il parcourut peut-être les plateaux de Gouberlinsk et d'Orskaja. Le premier de tous les géographes chrétiens il donna une idée précise de la position de la Chine, qu'il désigne par le nom mongol de Khathaï (*Cathaia*), de ses fabriques de soie, et de son papier-monnaie sur lequel sont *imprimés quelques traits*. « Ultra Thebeth qui solent co-
« medere parentes suos causa pietatis, ut non
« facerent eis alia sepulchra nisi viscera sua,
« est Magna Cathaia [1] quæ Seres dicitur apud
« philosophos; et est in extremitate orien-
« tis a parte aquilonari respectu Indiæ, di-
« visa ab ea per sinum maris et montes. Hic
« fiunt panni sericei, et istorum Cathaïorum
« moneta vulgaris est carta de gambasio in
« qua imprimunt [2] quasdam lineas. »

[1] Ce sont les mots de Roger Bacon dans l'*Opus majus*, p. 190, 231, 233.

[2] D'après les recherches de Klaproth (*Journal Asiatique*, 1822, tom. I, p. 264), les premiers assignats des Tartares orientaux, gravés sur bois, et les premiers comptoirs d'escompte pour le papier-monnaie, datent de l'année 1155 (un siècle avant la mission de Rubruquis en Asie). Déja le papier-monnaie existait en

Les expéditions courageuses que de simples moines, Plano Carpini, Simon de Saint-Quentin, Rubruquis, Bartholomée de Cré-

Chine depuis la fin du dixième siècle; les premières cartes à jouer, gravées sur bois, remontent à l'an 1120. L'imprimerie chinoise (à caractères non mobiles) a offert le premier livre tiré d'une planche gravée sur bois en 952. Cette *editio princeps* a précédé de quatre cent quatre-vingt-quatre ans la découverte de l'artifice ingénieux de Guttenberg, auquel le retour de Marco Polo aurait pu donner lieu dès la fin du treizième siècle si ce voyageur, dans le *Millione*, avait appelé sérieusement l'attention du lecteur sur l'imprimerie chinoise. Il ne mentionnait pas ce qui lui était devenu trop familier: c'était le cas de l'imprimerie et de l'usage du thé. D'ailleurs, Marco Polo, en nommant le papier-monnaie de la Chine, a indiqué indirectement le procédé de l'impression en caractères non mobiles. Josaphat Barbaro, qui parcourut la Perse en 1436, l'année même que l'on croit être celle de la découverte de notre imprimerie, et qui apprit à connaître cette monnaie introduite en Chine par les Mongols, dit expressément: « In quel luogo si spende moneta di « carta laquale ogn' anno si muta con nuova stampa; e « la moneta vecchia, in capo del anno, si porta alla « zecca dove gli è data altra tanta di nova e bella, pa- « gando tutta via due per centi di moneta d' argento « buona. »

mone et Ascelin, firent dans les parties les plus éloignées de l'Asie, mirent en circulation, du temps de Bacon, une masse d'idées nouvelles. Le funeste débordement des Mongols à travers la Pologne jusqu'au-delà de l'Oder, où la bataille de Wahlstadt (9 avril 1241) les arrêta, en affaiblissant leurs forces, donna lieu à ces courses extraordinaires dans lesquelles la diplomatie monacale se cachait sous le voile du prosélytisme et de la piété. C'était l'époque mémorable entre la mort de Tchinghiz et de Koublaï khan, où le grand empire mongol, récemment divisé entre les descendans du fondateur, conservait encore une certaine unité par la suprématie de la dinastie des Yuan, qui résidait à l'extrémité orientale du monde connu.

Cette unité de volonté et d'institutions rendait accessible à un degré, qui n'a jamais été atteint depuis, une vaste région de l'Asie centrale au sud de l'Altaï et au nord de la chaîne du Kuen-lun, ou Koulkoun, qui borde le Tibet septentrional, depuis la dépression de la Mer Caspienne, depuis le Djihoun (Oxus) et le Sihoun (Jaxartes) jusqu'à l'embouchure du Houang-ho et aux côtés de Quinsaï et de

Zaitoun. Les ouvrages cosmographiques qui ont été écrits à cette époque annoncent cet accroissement d'idées qui accompagne toujours un agrandissement physique de l'horizon. Les longues courses des Poli (de Maffio ou Matteo, Niccolo et Marco, de 1250 à 1295) ont été favorisées par l'état de l'Asie centrale où, par les rapports et les communications rapides de peuples pasteurs, à demi-sauvages, avec des peuples anciennement lettrés, les élémens de barbarie et de civilisation se trouvaient étrangement rapprochés. Roger Bacon termina sa longue et glorieuse carrière un an avant le retour de Marco Polo; il ne pouvait par conséquent avoir aucune connaissance de ce voyage extraordinaire. La seconde moitié du treizième siècle, fécondée par tant de germes de conceptions nouvelles, mettant par le commerce des Pisans, des Génois et des Vénitiens, l'Occident en contact avec des régions de l'Orient si remarquables par les productions de leur sol, les progrès des arts industriels et la variété des institutions sociales, a donné une forte impulsion à ce mouvement d'idées, à cette ardeur d'entreprises hardies qui ont illustré

l'ère de l'infant Don Henri, de Colomb et de Gama.

Le Cardinal d'Ailly, dont Colomb chérissait les ouvrages, était malheureusement plus occupé d'érudition classique que de relations des voyageurs les plus rapprochés de son temps. Quoiqu'il écrivît cent quarante ans après Roger Bacon, il ne cite jamais les travaux de Marco Polo, consignés dès 1320 dans un manuscrit latin de Francesco Pipino de Bologne : il ignore les vastes projets de Sanuto Torsello, qui tendaient à changer la direction du commerce de l'Inde, l'existence des îles Antilia et du Brasil (Bracir) révélée par Picigano, et les courses des Zeni dans les régions septentrionales de l'Atlantique. Ce n'est donc pas dans les traités cosmographiques du cardinal que Colomb a puisé les notions de ces terres occidentales que Toscanelli suppose offrir un abri sur le chemin de l'Inde par l'ouest. Pierre d'Ailly ne connaît pas même le nom du Cathaï; et sa géographie, à l'exception de quelques citations arabes, rappelle moins le siècle de Ptolémée que celui d'Isidore de Séville. Il insiste seulement, à chaque occasion (et c'est là sans

doute ce qui attachait Colomb à des compilations si médiocres), sur la grande extension de l'Asie vers l'est comme sur la proximité de l'Inde et de l'Espagne. Au passage remarquable (*Imago Mundi*, cap. 8) emprunté littéralement à Roger Bacon, et cité plus haut, on peut ajouter les passages suivans. « Multo major est longitudo terræ ver-
« sus Orientem quam ponat Ptholomeus, et
« secundum philosophos Oceanus qui exten-
« ditur inter finem Hyspaniæ ulterioris, id
« est Africæ, a parte Occidentis, et inter
« principium Indiæ a parte Orientis, non
« est magnæ latitudinis. Nam expertum est
« quod hoc mare navigabile est paucissimis
« diebus si ventus sit conveniens, et ideo
« illud principium Indiæ in Oriente non po-
« test multum distare a fine Africæ [1]. —
« Frontem Indiæ meridianum alluit maris

[1] Petrus Alliacus, *Compendium cosmograph.*, cap. 19. Le même passage a fixé l'attention de Schoner dans un traité très rare, dédié (*ex urbe Norica*) en 1533, à l'électeur Jean Frédéric de Saxe. Voyez Joann. Schonerus, Carolostadius, *Opusculum geographicum*, in-4° (40 pages non paginées), lib. II, cap. 1.

« brachium descendens a mari Oceano quod « est inter Indiam et Hyspaniam inferiorem, « seu Africam [1]. — A polo in polum decur- « rit aqua in corpus maris et extenditur inter « finem Hyspaniæ et inter principium Indiæ « non magnæ latitudinis, ut principium In- « diæ possit esse ultra medietatem æquinoc- « tialis circuli sub terra valde accedens ad « finem Hyspaniæ. Et Aristoteles et ejus « commentator, libro Cœli et Mundi, ad- « huc inducunt rationem quod elephantes « sunt in illis duobus locis et quod elephan- « tes esse non possent : ideo concludit hæc « loca esse propinqua et mare intermedium « esse parvum [2]. » On conçoit qu'une même idée, tant de fois répétée, devait charmer ceux qui, comme Toscanelli et Colomb, rêvaient sans cesse le passage d'Espagne aux côtes orientales de l'Asie (*ad illam partem sub pedibus nostris sitam*) par la voie de l'occident.

C'est aussi dans le *Tableau du monde*

[1] Petrus Alliacus, *Imago Mundi*, cap. 15.

[2] *L. c.*, cap. 49. Le cardinal paraît avoir eu en vue le passage de Strabon, II, p. 161 Alm.

connu [1] par Pierre d'Ailly, que Colomb pouvait avoir appris que, d'après Alfragan, la valeur absolue des degrés exprimés en lieues, est moindre qu'on ne l'admet généralement. Alfragan, ou plutôt Al Fergani, ainsi nommé du lieu de sa naissance (car le véritable nom de l'astronome arabe est Ahmed Mouhammed Ebn Kothair, ou Kethir de Fergana, en Sogdiane), ne donne au fond que le résultat de la célèbre mesure de quelques degrés terrestres que le calife Almamoun fit exécuter dans la plaine de Sindjar. Au lieu de *coudées noires*, il exprime ce résultat en

[1] *L. c. Mapa Mundi,* sect. VIII, *de quantitate terræ.* La preuve que Colomb mesurait la distance parcourue en milles italiens se trouve dans le journal du premier voyage, vendredi 3 août 1492, où il est dit : « *sesenta* « *millas que son quince leguas.* » Les lieues marines espagnoles ne sont que de trois milles. Aussi Tommaso Parcacchi (*Isole più famose del Mundo,* dont la seconde édition est de 1576) rappelle que 17 ½ *leghe* ou 70 *miglia* d'Italie forment un degré. Ce n'était donc plus dans le quinzième et le seizième siècle l'ancien mille romain dont 75 font un degré équatorial. Sur Alfragan, voyez *Note D,* à la fin de cette première Section.

milles; mais l'amiral, sans réfléchir sur l'ignorance parfaite dans laquelle, même Ebn Iouni, le plus ingénieux des astronomes de ce temps, nous laisse relativement à la valeur du module employé, a pris les milles d'Alfragan pour les milles italiens dont il avait l'habitude de se servir dans ses voyages. Don Fernando Colomb, en nous conservant l'extrait du traité [1] de son père « sur la possibilité d'habiter toutes les zones, » comme d'un autre manuscrit [2] renfermant les causes

[1] « Memoria o anotacion que hizó el Almirante, mostrando ser habitables todas las cinco zonas con la experiencia de la navegacion. » Barcia, *Hist. primit.*, tom. I, p. 4, 6.

[2] « Et l'amiral ne doutait pas que, de même que « les Portugais naviguent si loin au midi, on pouvait « aussi naviguer à l'ouest et trouver des terres dans « cette direction. Ces considérations l'engagèrent à lire « de nouveau les auteurs de cosmographie qu'il avait « déja consultés, à peser les raisons que fournissait l'as- « tronomie, et à noter tous les indices que pouvaient « lui donner des pilotes où des marins pour corrobo- « rer ses idées. Il m'importe de faire voir ici sur quels « faibles fondemens a été fabriquée une si grande ma- « chine (*de quan debiles argumentos llegó á fabricarse « una maquina tan grande*). J'exposerai ici ce que j'ai

sur lesquelles ce grand homme fondait l'espérance de réussir dans son expédition, nous apprend quelle importance on attachait alors à l'opinion d'Alfragan, sur la véritable grandeur de la terre. « Ce qui fit croire surtout à « mon père, dit Fernando Colomb, que l'es- « pace à parcourir entre l'Espagne et l'Asie « était fort petit, c'était l'opinion d'Alfragan « et de ses sectateurs, qui admettent que « la circonférence du globe est beaucoup « moindre que ne le supposent les cosmo- « graphes, chaque degré n'ayant que $56\frac{2}{5}$ de « mille. Comme, d'après cette évaluation, la « sphère entière était plus petite, on pouvait « se flatter que l'espace que Marin de Tyr « considérait comme inconnu, pourrait être « parcouru en peu de temps. Il faut ajouter

« trouvé dans les papiers (*escritos*) de mon père rela- « tivement au motif de sa découverte. » *L. c.*, p. 5 a. J'ai substitué quelquefois, en citant des passages de l'ouvrage du fils, au mot *amiral*, ceux de *mon père*, dont le biographe, par modestie et respect, ne se sert qu'une seule fois dans le second chapitre. J'ai cru, par ce léger changement, signaler mieux ce qui a été dit par Don Fernando Colomb comme témoin oculaire et gardien des archives de l'amiral.

« à cela que l'extrémité orientale de l'Inde « n'avait point encore été atteinte, de sorte « que l'amiral pensait que cette extrémité de- « vait être voisine de notre occident (de la « partie la plus occidentale de l'Europe et de « l'Afrique). Mais il y a plus encore : dans « un autre endroit (dans le *Traité des zones* « *habitables*), mon père dit tout exprès : que « naviguant plusieurs fois de Lisbonne aux « côtes de Guinée, il a trouvé, en calculant « avec beaucoup de soin [1], que chaque degré

[1] Par quels moyens? sans doute en comparant les latitudes obtenues aux résultats de l'estime, et en ayant égard aux rumbs dans lesquels on cinglait. Il est inutile de rappeler ici de combien d'élémens incertains dépendait ce calcul, surtout en ajoutant à ces incertitudes l'imperfection de la mesure du sillage par le loch (*coredera* ou *cadena de la popa*), et l'effet de l'influence des courans et de la déclinaison variable de la boussole. Dans sa lettre aux Monarques Catholiques, qui offre la relation du troisième voyage des découvertes, nous voyons l'amiral faire usage de l'évaluation de la valeur d'un degré *équinoxial*, selon Alfragan. Il applique cette évaluation, mais d'une manière un peu confuse, à la *longitude* du Golfe des Perles (Golfe de Paria) et la distance de ce golfe aux îles Canaries (NAVARRETE, tom. I, p. 258).

« avait précisément la valeur de 56 $\frac{2}{5}$ milles « marins. » Si ces notions ne sont pas puisées dans les ouvrages du cardinal d'Ailly, l'amiral les aura obtenues par une voie moins indirecte, par une de ces traductions arabes-latines auxquelles il paraît avoir eu souvent recours pendant ses études cosmographiques en Portugal et en Espagne. Après de longues discussions sur Ptolémée et Marin de Tyr, sur Catigara et l'Ethiopie, sur le Gange et la position du Paradis terrestre, Colomb ajoute[1], dans une lettre adressée au roi Ferdinand et à la reine Isabelle (lettre datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503) : « Je vous le « répète, le monde n'est pas si grand que le « vulgaire l'imagine. Un degré de distance de « l'équateur est de 56 milles et deux tiers. « C'est là une chose qu'on pourra rendre évi- « dente à tous (*esto se tocara con el dedo*). » On voit quelle importance l'amiral attachait à cette idée de la petitesse du globe, et de la brièveté du chemin par lequel on arrive « à la terre « aurifère de Veragua, dont Leurs Altesses sont « maîtresses comme de Xerez et de Tolède. »

[1] *L. c.*, tom. I, p. 300 et 308.

« à cela que l'extrémité orientale de l'Inde « n'avait point encore été atteinte, de sorte « que l'amiral pensait que cette extrémité de- « vait être voisine de notre occident (de la « partie la plus occidentale de l'Europe et de « l'Afrique). Mais il y a plus encore : dans « un autre endroit (dans le *Traité des zones* « *habitables*), mon père dit tout exprès : que « naviguant plusieurs fois de Lisbonne aux « côtes de Guinée, il a trouvé, en calculant « avec beaucoup de soin [1], que chaque degré

[1] Par quels moyens? sans doute en comparant les latitudes obtenues aux résultats de l'estime, et en ayant égard aux rumbs dans lesquels on cinglait. Il est inutile de rappeler ici de combien d'élémens incertains dépendait ce calcul, surtout en ajoutant à ces incertitudes l'imperfection de la mesure du sillage par le loch (*coredera* ou *cadena de la popa*), et l'effet de l'influence des courans et de la déclinaison variable de la boussole. Dans sa lettre aux Monarques Catholiques, qui offre la relation du troisième voyage des découvertes, nous voyons l'amiral faire usage de l'évaluation de la valeur d'un degré *équinoxial*, selon Alfragan. Il applique cette évaluation, mais d'une manière un peu confuse, à la *longitude* du Golfe des Perles (Golfe de Paria) et la distance de ce golfe aux îles Canaries (NAVARRETE, tom. I, p. 258).

« avait précisément la valeur de 56 $\frac{2}{5}$ milles « marins. » Si ces notions ne sont pas puisées dans les ouvrages du cardinal d'Ailly, l'amiral les aura obtenues par une voie moins indirecte, par une de ces traductions arabes-latines auxquelles il paraît avoir eu souvent recours pendant ses études cosmographiques en Portugal et en Espagne. Après de longues discussions sur Ptolémée et Marin de Tyr, sur Catigara et l'Ethiopie, sur le Gange et la position du Paradis terrestre, Colomb ajoute[1], dans une lettre adressée au roi Ferdinand et à la reine Isabelle (lettre datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503) : « Je vous le « répète, le monde n'est pas si grand que le « vulgaire l'imagine. Un degré de distance de « l'équateur est de 56 milles et deux tiers. « C'est là une chose qu'on pourra rendre évi- « dente à tous (*esto se tocara con el dedo*). » On voit quelle importance l'amiral attachait à cette idée de la petitesse du globe, et de la brièveté du chemin par lequel on arrive « à la terre « aurifère de Veragua, dont Leurs Altesses sont « maîtresses comme de Xerez et de Tolède. »

[1] *L. c.*, tom. I, p. 300 et 308.

Giustiniani, qui était évêque de Nebbio, en Corse, et moine de l'ordre de Saint-Dominique, profita de cette occasion [1] pour donner une biographie de Christophe Colomb et une notice de ses découvertes. Le fils [2] de celui-ci a prouvé, par les manuscrits de son père, que c'est ce dernier qui a enseigné à Bartholomé, « homme peu lettré » l'art nautique et le dessin des cartes marines. Il relève [3], avec cette urbanité qui de tout

[1] Vers 5. Ce sont les paroles suivantes : *Et in omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum*, qui ont donné lieu à l'épisode bizarre qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un psautier.

[2] *Vida de Don Christobal Colon*, cap. x. A la fin du chapitre, il est question de la mappemonde que Bartholomé Colomb dessina à Londres en 1488, pour le roi Henri VII, et des vers hexamètres que le dessinateur est censé avoir composés lui-même :

Pingitur hic etiam nuper sulcata carinis
Hispanis, zona illa, prius incognita genti,
Torrida, quæ tandem nunc est notissima multis.

Dans ces vers, l'exactitude historique semblerait exiger l'éloge des Portugais, qui visitaient alors, bien plus que les Espagnols, les côtes tropicales de l'Afrique.

[3] *L. c.*, cap. II. Quoique Don Fernando professe généralement des sentimens très élevés et qu'il déclare « que le fils de Christophe Colomb n'a pas besoin

temps a caractérisé les disputes littéraires, « les treize mensonges de Giustiniani. » La magistrature de Gênes avait trouvé un genre de réfutation plus direct : elle confisqua l'ouvrage sous les peines les plus sévères. Nous voyons d'ailleurs par les documens trouvés dans les archives, que Christophe Colomb conservait, même pendant ses voyages, l'habitude de tracer la configuration des côtes. Une carte marine de l'Ile de la Trinité et du Golfe de Paria, dessinée pendant le cours du troisième voyage (probablement en août 1498), est devenue célèbre dans le procès entre le fiscal du roi et les héritiers de l'amiral. Ce dernier en fait mention à la fin de la lettre qu'il adressa au roi et à la reine lors de son retour à Saint-Domingue [1]. C'est la *pintura*, ou comme dit le témoin Alonzo de Hojeda, *la figura de lo que el*

« d'autre gloire héréditaire que celle que peut léguer « un grand homme, » sa colère contre l'évêque Giustiniani paraît pourtant avoir été excitée par un motif peu philosophique. L'évêque avait dit dans le psautier que « la famille de l'amiral exerçait pauvrement un « art manuel. »

[1] NAVARRETE, tom. I, p. 264.

almirante habia descubierto [1], carte qui a guidé les navigateurs auxquels le fiscal aurait voulu attribuer le mérite de la découverte du continent américain.

On reconnaît dans le peu qui nous a été

[1] *L. c.*, tom. III, *Collect. diplom.*, p. 539, 583, 586 et 587. « L'amiral demanda aux pilotes, à son arrivée « sur les côtes de Paria, quel était leur *point d'estime* « (*el punto que llevaban*). Les uns se crurent encore « dans les mers d'Espagne, les autres dans celles d'E- « cosse (sans doute a cause de la mer haute et clapoteuse « que l'on rencontre aux attérages de l'île de la Tri- « nité). L'amiral (c'est le témoin Bernardo de Ibarra « qui parle) envoya en Espagne (*en una carta de ma- « rear*) *los rumbos y vientos por donde habia llegado á* « *Paria*. D'après cette carte, on en fit plusieurs autres, « et ces copies ont guidé Alonzo Niño et Hojeda. » C'était plus que « la *peinture* de la terre ferme, » c'était une carte routière. De même, une lettre de la reine Isabelle que Colomb reçut en septembre 1493, au port de Sainte-Marie, me fait croire que la *carta de marear* que le navigateur avait promise à la reine, et dont l'envoi est exigé avec tant d'instance, n'était autre chose que le tracé des découvertes du premier voyage (*l. c.*, tom. II, p. 107, n. LXX). Il serait intéressant de retrouver ces esquisses de la main de Colomb même, celles qui correspondraient aux terrres vues le vendredi 12 octobre 1492.

conservé des écrits[1] de Colomb, soit par son fils, soit dans sa correspondance avec les souverains ou des personnes de la cour d'Isabelle, soit enfin dans l'esquisse de l'ouvrage des *Profecias*, que ce qui tourmentait le plus l'imagination de ce grand homme, et ce qu'il recherchait avec le plus d'ardeur dans les anciens et les cosmographes les plus rapprochés de son siècle, c'étaient la proximité entre l'Inde et les côtes de l'Espagne, la connaissance de la grande extension de l'Asie vers l'est, le nombre d'îles riches et fertiles qui bordaient les côtes orientales du continent asiatique, la petitesse absolue de notre planète et le rapport qu'offrait en général l'*area* des terres et des mers à la surface du globe. Cette variété de considérations, qui toutes devaient conduire à un même but, annonce une étendue de vues peu commune ; mais dans un siècle où l'on manquait d'une connaissance précise des faits, la découverte de Colomb même ayant premièrement jeté les bases d'une géographie physique, cette éten-

[1] Voyez, sur les écrits de Colomb, la *Note E*, à la fin de la Première Section.

due de vues, dis-je, n'était pas appuyée de la justesse des observations. Heureusement que les erreurs favorisaient l'exécution du projet, et inspiraient un courage que des idées plus exactes des dimensions du globe, de la longitude de Catigara, du Cathaï et de Zipangu, de la grandeur des mers, et de la petitesse des continens, auraient pu ébranler. Colomb blâme Ptolémée d'avoir raccourci l'étendue des terres vers l'est, fixée par Marin de Tyr; il rejette toutes les opinions des anciens [1] sur les rapports de surface des continens et des mers, et il affirme, comme nous l'avons vu plus haut, « que le monde est peu « de chose; que six parties de la surface du « globe sont à sec, et que seulement la sep- « tième est couverte d'eau. [2] » C'est là un

[1] Plin., II, 68. C'est le passage éloquent sur l'extrême petitesse des continens, qui se termine par ces mots : « Hæc est materia gloriæ nostræ, hæc sedes; hic tu- « multuatur humanum genus, hic instauramus bella « civilia mutuisque cædibus laxiorem facimus ter- « ram. »

[2] Colomb, dans la lettre du 7 juillet 1503 (Navarrete, tom. I, p. 300; Barcia, tom. I, p. 6). « La lec- « ture de certains livres de philosophes avait appris à

de ces résultats de géographie physique emprunté par Colomb au quatrième livre d'Esdras, appelé très anciennement dans l'Eglise grecque l'Apocalypse d'Esdras, forgé vraisemblablement par un Juif qui vivait hors de la Palestine, dans le premier siècle de notre ère. Cette apocalypse forme le premier livre d'Esdras de la version éthiopienne qui a été publiée récemment à Oxford.

Colomb avait interrompu ses études académiques à Pavie dans sa quatorzième année. Sans convenir entièrement, avec Antonio Gallo, de l'extrême faiblesse de ces études (*parvulæ literulæ*), on conçoit que la cause de ce déréglement d'érudition et de théologie un peu mystique que l'on reconnaît plus tard dans plusieurs de ces écrits, ne peut dater que de l'époque de son séjour à Lisbonne. A une jeunesse aventureuse [1], à des courses dans le

« l'amiral, dit aussi son fils, que la majeure partie de « notre globe était à sec. »

[1] Il est très difficile de classer, d'après leurs époques, les différens événemens de la vie de Colomb avant son arrivée en Espagne. Je suis, à peu d'exceptions près, le résultat des recherches de Muñoz et de Navarrete. Fernando, dans la Vie de son père, chap. 13, place le

Levant et au Nord (aux îles Fœroer ou en Islande), succéda quelque repos favorable aux travaux littéraires. Il est probable que c'est pendant son long séjour en Portugal, de 1470 à 1484, âgé de 34 à 48 ans, qu'il refit pour ainsi dire ses études. « Voulant se

voyage à Thulé en février 1477, et cite une *anotacion* de la main de l'amiral, comme M. Spotorno place une expédition à Tunis en 1473 (*Codice diplomatico Columbo-Americano*, 1823, p. XIII). Si ces dates ne sont pas douteuses, car M. Spotorno veut aussi que la naissance de Christophe Colomb soit en 1447 au lieu de 1436, les courses à Thulé et à Tunis auraient eu lieu, avec les voyages à la côte de Guinée, depuis l'arrivée de l'amiral à Lisbonne. Nous discuterons dans un autre endroit la question de savoir si l'île que Colomb nomme Thyle (Tile), dont les côtes méridionales se trouvent par 73° de latitude et où « tant de négocians de Bristol portent leurs marchandises, » peut être l'Islande. Je ne cite pas, parmi les aventures de Christophe Colomb, la plus extraordinaire de toutes, celle qui est répétée d'après l'autorité de Fernando Colomb (Barcia, p. 4), par tant de biographes modernes qui semblent ignorer les observations critiques de l'abbé Ximenès et de l'historiographe Juan Baptista Muñoz. On prétend que Christophe, après avoir navigué longtemps avec son parent, le fameux corsaire génois appelé *Colomb-le-Jeune* (pour le distinguer de son aïeul, l'a-

« raffermir dans ses idées sur la possibilité « de la route de l'ouest pour arriver à la « terre du Khakhan des Mongols (*Gran* « *Cam*), l'amiral, dit Fernando Colomb, « commença à lire *de nouveau* ce qu'il put « trouver dans les cosmographes et les as-

miral qui avait vaincu les Musulmans) s'était jeté à la mer lors de l'incendie de deux navires accrochés par des grapins d'abordage dans un combat contre des galères vénitiennes, livré entre Lisbonne et le Cap Saint-Vincent. Fernando Colomb dit que cet événement fut la cause de l'établissement de son père en Portugal, et qu'il se trouve raconté dans la dixième décade « du Tite-Live de son temps, Marc-Antoine Sabellico, bibliothécaire de Saint-Marc ; » mais Christophe Colomb arriva à Lisbonne en 1470, et Sabellico (*Rhapsod. hist. en.*, dec. x, lib. 8 ; et *Hist. rer. Venet.*, dec. iv, lib. 3) place l'événement en 1485 (Leon Ximenès, *del Gnomone Fiorentino*, 1756, p. xcvii ; Muñoz, *Intr.*, p. vi). Or, en 1485, Christophe Colomb se trouvait depuis plus d'un an en Espagne, gagnant sa vie à dessiner des cartes marines ou à vendre des *livres à estampes* ; il habitait vraisemblablement au Puerto de Santa-Maria, dans la maison de son protecteur, le duc de Medina-Celi. Cette dernière circonstance me semble résulter d'une lettre du duc de Medina-Celi (en date du 19 mars 1493), lettre dans laquelle ce seigneur réclame de la cour quelque privilége de commerce « pour avoir

« tronomes. » Dans des recherches historiques, il faut bien en venir des généralités au détail des faits ; et comme le but principal de mon travail est d'obtenir par l'examen critique des documens qui nous restent de la main de Christophe Colomb, une connaissance

le premier fait connaître au gouvernement espagnol ce *Colomo* » (le duc transforme le nom de Colomb presqu'en celui d'un homme d'état très influent de ce temps, Juan de Coloma, *Codice diplamatico Colombo-Americano,* p.55) « qui vient de trouver une si grande chose (*que ha hallado tan grande cosa*). » Déja, le 20 janvier 1486, nous voyons l'amiral au service des Monarques Catholiques (Navarrete, tom. I, p. xcii ; tom. II, *Documentos dipl.*, n. 14, p. 20). Quant aux études, il paraît que Colomb les suivit avec zèle pendant son séjour en Espagne, dans l'intimité de quelques religieux très lettrés. Nous nommerons ici le Franciscain Juan Perez, gardien du couvent de la Rabida, près de Palos, couvent dans lequel Colomb demanda un peu de pain pour son enfant (*ninico*), à cette triste époque où, exposant ses projets, on lui répondit « que tout n'était que du vent (*que todo era un poco de aire*). » Il consulta aussi le Père Dominicain Diego Deza, professeur de théologie à l'université de Salamanque, chargé de l'éducation de l'infant Don Juan (Petrus Mart., epist. clxxxii), et puis archevêque de Séville ; enfin le Chartreux Fray Gaspar Gorricio, qui travailla

plus intime des idées qui conduisirent à la découverte de l'Amérique, j'ai tâché de me former une notion exacte des livres dont Colomb se servait [1] habituellement; j'ai cherché à deviner quels étaient les auteurs anciens qui avaient agi le plus sur son imagination, sans

avec l'amiral au livre des *Profecias* (*Manipulus de auctoritaribus, dictis ac sententiis et prophetiis circa materiam recuperandæ Sanctæ Civitatis et montis Dei Sion; ad Ferd. et Helisab. reges nostros.*) Ce sont ces religieux qui aidèrent Colomb à appliquer les passages des prophètes à son entreprise de la découverte du Nouveau-Monde. Colomb dit dans le commencement de la relation de son troisième voyage, « quand j'étais la risée de tous, deux moines seuls restèrent constans dans leur affection pour moi ». Las Casas, dans son Histoire manuscrite, pense que l'amiral fait allusion à Diego Deza et Fray Antonio de Marchena, qui est peut-être une même personne avec Juan Perez, le gardien du couvent de la Rabida. L'amiral aurait dû aussi nommer le médecin Garcia Hernandez (de Palos), qui assista aux premières conférences à la Rabida, et qui, comme témoin dans le procès avec le *fiscal* du roi, a rendu tant de services à Don Diego Colomb et à ses héritiers (NAVARRETE, tom III; *Col. dipl.*, p. 561 et 596-604).

[1] Voyez la *Note F*, à la fin de la Section première.

cesse occupée de vastes projets. Je vais réunir les passages dont l'amiral fait mention dans les écrits qui nous ont été conservés de sa main, et ceux que son fils, Don Fernando, donne comme « motifs de l'entreprise » (*autoridad de los escritores para mover al almirante a descubrir las Indias*), d'après les mémoires de son père. Les auteurs de ce temps indiquent rarement, et s'ils l'indiquent, c'est avec bien peu de précision, le livre et le chapitre dans lequel ils ont puisé : car avant l'année de la découverte de l'Amérique, les livres imprimés étaient encore si rares qu'il n'existait aucune édition du texte d'Hérodote, de Strabon, ou des livres de physique d'Aristote. Il m'a été assez généralement facile, lorsqu'il y a eu allégation et développement spécial des opinions des anciens, de deviner sur quels passages l'amiral avait fondé ses preuves d'autorités classiques. On peut croire que pendant son séjour à Lisbonne et à Séville, de 1470 à 1492, il se fit aider par les savans du lieu. Nous voyons du moins que plus tard, en 1501, il eut le bon esprit de consulter le Père Gaspar Gorricio, et de l'engager à lui fournir, pour le *livre des Profe-*

cies, des passages (*autoridades*) *que hacian al caso de Jerusalem*, c'est-à-dire qui avaient rapport à la conquête du Saint-Sépulcre, dernier but de la conquête des trésors de l'Inde occidentale. Cependant, en général, on doit croire que l'amiral dut ses inspirations plutôt aux ouvrages d'Isidore de Séville, d'Averroës et de Pierre d'Ailly, qu'aux rares traductions latines et espagnoles [1] des classiques, qu'il pouvait consulter lors de son arrivée en Portugal. Ce que j'ai rapporté plus haut de la lettre de Colomb, de 1498, comparée à *l'Opus majus* de Roger Bacon et à l'Encyclopédie (*Imago Mundi*) du cardinal d'Ailly,

[1] Des versions latines des livres d'Aristote *de Cœlo*, *de Meteorologicis*, et *de Animalibus*, faites sur celles d'Averroës, avaient paru en 1473, 1474 et 1476. D'ailleurs il circulait, dans le moyen-âge, beaucoup de traductions manuscrites des livres de physique d'Aristote, parmi lesquelles on remarque la version de Michel Scot. Strabon n'a paru en grec que dix ans après la mort de Colomb; mais celui-ci aurait pu se servir des traductions latines de Rome (1467) et de Venise (1472). Ce sont les classiques romains qui étaient les plus répandus, surtout Sénèque, si encourageant pour le passage de l'Espagne dans l'Inde, et imprimé dès 1475; Solin, imprimé dès 1473; Mela, dès 1471; Pline, dès 1469.

semble confirmer cette assertion. J'entre dans le détail des faits.

Don Fernando Colomb cite, d'après les manuscrits de son père (*Vida*, cap. VII, VIII, IX, éd. de Barcia, tom. I, p. 5 à 9) comme motifs qui engagèrent celui-ci à entreprendre l'expédition des découvertes :

1° Aristote, dans le second livre du *Ciel et du Monde*, avec le commentaire d'Averroës, où il est dit que, dans peu de jours (*en pocos dias*), on peut passer de l'Inde à l'extrémité occidentale de l'Afrique et à Cadiz. C'est le passage *de Cœlo*, II, 14 ; mais les *pocos dias* sont de Sénèque et nullement d'Aristote. Aussi Pierre Martyr d'Anghiera, dans une lettre écrite en 1495 (Ep. CLXIV, ed. Elzevir, 1670, p. 93) au cardinal Bernardino, ajoute, après avoir parlé des merveilles du second voyage de Colomb, dans lequel celui-ci croit n'avoir été éloigné que de deux heures (en longitude, exprimée par une mesure de temps) de la Chersonèse d'Or de Ptolémée : « Hanc ergo terram Almirantus iste se humano « generi præbuisse, quia latentem invenerit sua « industria suoque labore, gloriatur. Indiæ Gan- « getidis continentem, eam esse plagam conten- « dit : nec Aristoteles, qui in libro de Cœlo et « Mundo *non longo intervallo distare a littori-*

« *bus Hispaniæ Indiam* ait, Senecaque ac non-« nulli alii ut admirer patiuntur. » Les mêmes souvenirs classiques s'étaient déja présentés à l'esprit d'Anghiera, après le premier voyage de Colomb, dans une lettre adressée à l'archevêque de Braga, datée du mois d'octobre 1493 (Ep. CXXXV, p. 74.)

2° Sénèque, dans les *Naturales Quæstiones*, livre I, pour la même assertion « de la proximité « de l'Espagne et de l'Inde, et de la facilité de « faire le trajet si les vents sont favorables. » C'est le passage de Sénèque, *Naturales Quæst.*, Præf., § 11, que le cardinal d'Ailly, trompé [1] par l'*Opus majus* de Bacon, p. 183, cite dans

[1] Un grand nombre de fausses citations des auteurs classiques appliquées « à l'Amérique, qui n'est qu'une partie de *l'Inde supérieure*, » se trouve dans JOANNIS SCHONERI CAROLOSTAD., *Opusculum geographicum*, 1533, pars II, cap. 1. « Cette *Inde supérieure*, » expression du moyen-age, désignait les terres au nord-est de l'Inde *extra Gangem*; et, comme très anciennement, et jusqu'au temps de Cosmas, par la confusion homérique de l'Etiopie et de l'Inde, l'Inde extérieure embrassait à l'ouest l'Arabie et la Troglodytique (LETRONNE, *Christ. de Nub.*, 1832, p. 33 et 130), de même plus tard, le nom de l'Inde fut appliqué aux terres les plus orientales. C'est cette extension du même nom qui influa sur les dénominations données à l'Amérique. Des trois Indes de MARCO POLO (II, 77, III, 39 et 43; *Africa*,

l'*Imago Mundi* cap. VIII, comme appartenant au cinquième livre de Sénèque. Je n'ai rien trouvé dans ce dernier qui ait rapport aux idées qui occupaient l'imagination de Colomb, si ce n'est *Quæst. Natur.*, V, 18, 9, où il est dit : « An Alexander ulterior Bactris et Indis velit quærere quid sit ultra Magnum Mare? » Lorsque Christophe Colomb, dans son troisième voyage écrit aux monarques espagnols, de l'île d'Haïti, en 1498, une lettre extrêmement remarquable, et les engage à imiter les courageux exemples de « *Nero Cesar que envió á ver las fuentes del Nilo* » (NAVARRETE, tom. I, p. 244), il avait en vue, à n'en pas douter, le texte de Sénèque, dans lequel le philosophe courtisan signale Néron comme le noble appréciateur de toutes les vertus, à une époque où celui-ci dédaignait « flagitiorum et scelerum velamenta. » « Ego quidem », dit Sénèque (*Natur. Quæst.*, VI, 8, 3) « centuriones duos quos Nero Cæsar, ut aliarum

EDRISI, p. 81 Hartm.) la seconde ou *moyenne* (l'Abyssinie) était l'Inde *intérieure* de Philostorge et de plusieurs écrivains ecclésiastiques, mais non de Cosmas, dont *l'autre Inde*, ou *l'Inde intérieure* est le *pays de la soie*, c'est-à-dire *l'India supérior* des géographes du quinzième et du seizième siècle. La connaissance de ces différences est indispensable pour l'étude des écrits géographiques et historiques du moyen-âge.

« virtutum ita veritatis amantissimus, ad investi-
« gandum caput Nili miserat [1], audivi narrantes... »

3° Le poète tragique Sénèque, que quelques-uns croient identique avec le philosophe (ce doute est aussi exprimé par Don Fernando Colomb), pour le chœur de la *Médée* : « Venient annis sæcula seris; prophétie que l'amiral vient d'accomplir. » Ce passage avait tellement fixé l'attention de l'amiral qu'on le trouve copié deux fois [2] en entier *de sa main* dans l'ébauche de son fameux livre *de las Profecias*, commencé en 1501. Il y a ajouté une traduction espagnole qui, aussi inexacte que celle que donne son fils, est bien moins poétique que ne l'est souvent la prose de l'amiral, par exemple dans sa fameuse relation adressée aux monarques [3] en date de la Jamaïque, le 7 juillet 1503, relation qui est animée comme un drame. L'une de ces copies des six vers de la *Médée* se trouve intercallée dans une lettre à la reine Isabelle, remplie de citations bibliques; l'autre est rejetée parmi des observations d'éclipses lunaires faites à Haïti et à Janahica (Ja-

[1] Sur les résultats de cette mission au-delà de Méroë, voyez PLINE, VI, 29.

[2] NAVARRETE, tom. II, p. 264 et 272. L'amiral ajoute : « Seneca in VII tragetide Medeæ in Choro audax nimium. » C'est la fin du second acte.

[3] *L. c.*, tom I, p. 303, 309 et 312.

maïque) en 1494 et 1504. L'historiographe Herrera[1] accuse Sénèque, sans ajouter la citation du texte, d'une grande erreur, « parce que le philo-« sophe romain s'était imaginé que l'Amérique se-« rait découverte un jour du côté du nord et non « vers l'ouest. » Ces mots d'Herrera renferment une allusion au chœur de la *Médée* dont nous venons de parler. Ce n'est pas Sénèque, prophète sans s'en douter, mais Herrera qui s'est trompé par une fausse interprétation du vers : *Nec sit terris ultima Thule.* Le poète dit simplement que la nouvelle terre sera plus éloignée encore que l'île que de son temps on croyait placée à l'extrémité du monde connu. Il ne dit pas qu'elle paraîtra dans la direction de Thulé, que Colomb, dans ses *Profecias* païennes et bibliques, appelle non *Thyle*[2] mais « *ultima Tille* », et que dans son manuscrit sur les *cinco zonas habitables*, il prétend[3] avoir visitée, ce qui chronologiquement est peu probable, en fé-

[1] *Historia de las Indias occidentales*, Dec. I, lib. 1, cap. 1, p. 2.

[2] C'est la leçon *Tile* et *Tyle* qu'on retrouve dans plusieurs manuscrits de Mela, III, 3, 9 (Tzschucke, Vol. II, P. III, p. 202), d'Avienus, *Ora. mar.*, v. 760, et de Dicuil, VII, p. 28 Walcken.

[3] *Vida del Amirante*, cap. IV (p. 4 Barc.). Je reviendrai plus tard sur cet événement.

vrier 1477. Avant de quitter Sénèque, plus accessible qu'Aristote, et pour cela même d'une autorité puissante et universellement reconnue dans le moyen-âge, je dois encore signaler une erreur des professeurs (*cathedraticos*) de Salamanque dans leurs disputes cosmographiques avec Christophe Colomb. On sait que les monarques avaient chargé, probablement vers la fin de 1487, le Prieur del Prado [1], religieux de Saint-Jérôme et confesseur de

[1] Fray Hernando de Talavera, plus tard premier *archevêque de Grenade*, qu'il ne faut pas confondre avec l'*archevêque de Séville* (d'abord évêque de Palencia), Don Diego de Deza, Dominicain, sans lequel (*lettre de l'amiral à son fils Don Diego, en date du* 21 *décembre.*) « Leurs Altesses n'auraient pas acquis les Indes. » HERRERA, Dec. I, lib. 1, cap. 7, p. 10; MUÑOZ, lib, II, § 25; NAVARRETE, tom. I. p. XCII, 334 et 346; tom. II, p. 4. et tom. III, p. 598. En effet, après le Franciscain Fr. Juan de Perez de Marchena, gardien du couvent de la Rabida, Deza fut l'ami le plus sûr et le plus intime de Colomb. On suppose avec raison que *la disputa de Salamanca* eut lieu pendant l'hiver de 1487; car le siége de Malaga fut terminé le 18 août 1487, et l'époque de la *disputa* est signalée par le séjour que, pendant l'hiver après le siége, les monarques voulurent faire à Salamanque, d'après le témoignage de l'historiographe Muñoz, Colomb, favorisé par les Dominicains, était logé à Salamanque dans le couvent

la reine, de faire plaider cette grande cause des découvertes occidentales devant des professeurs « trop ignorans, » dit Don Fernando Colomb, dans la *Vie*

même de San Esteban, chez le professeur de théologie Fray Diego de Deza, que nous venons de nommer. Nous voyons aussi que les premières rémunérations accordées à Colomb sont de 1487 et 1488, *por cedula del obispo de Palencia;* cependant la faveur bien singulière, mais très commode pour un voyageur, celle d'être logé gratis, lui et les siens, dans tous les domaines de l'Espagne, ne date que du décret de Cordoue, 12 mai 1489. En parlant de ces temps antérieurs au départ pour le premier voyage, je dois rappeler un fait piquant que Navarrete a dévoilé avec beaucoup de sagacité par le rapprochement des dates; savoir, que ce fut moins la persuasion et la bonne amitié de l'évêque de Palencia, Don Diego de Deza, qui empêchèrent Christophe Colomb de retourner à Lisbonne et d'accepter les nouvelles offres du roi de Portugal, contenues dans une lettre du 20 mars 1488, que les amours et la grossesse avancée d'une belle dame de Cordoue, Dona Beatriz Enriquez, mère de Don Fernando Colomb, fils naturel de l'amiral, né le 15 août 1488. (NAVARRETE, tom. I, p. CXXXXIII, tom III, p. 598). Cette dame survécut à l'amiral qui mit une clause en sa faveur dans son testament, en ajoutant naïvement que « le legs a une cause qu'il n'est pas bon de mentionner par écrit. » Les biographes du grand homme, comme de coutume, n'ont pas montré une discrétion si vertueuse.

de son père, « pour comprendre ce qu'on ne leur « exposa qu'*en partie*, l'amiral craignant, comme « de raison, qu'avec plus de franchise, il ne lui « arrivât encore ce qu'il avait éprouvé en Portugal « où on lui avait dérobé son secret pour en profi- « ter sans son concours, d'après le conseil déloyal « (*la treta*) du docteur Calçadillo, ou plutôt (car « c'est le véritable nom de ce prélat) de Don Diego « Ortiz, évêque de Ceuta, natif de Calçadilla, près « de Salamanque. » Muñoz observe avec raison combien il est à regretter qu'aucun document de cette controverse scientifique ne nous soit parvenu, puisqu'elle nous fournirait une connaissance précise de l'état des mathématiques et de l'astronomie dans les universités espagnoles du quinzième siècle. Nous savons seulement que Christophe Colomb avait couché d'avance par écrit les argumens qu'il devait développer, en faveur de son entreprise, pendant le cours des conférences tenues au couvent des Dominicains de San Esteban. Il est probable que ces documens renfermant les principaux motifs de la découverte, et restés entre les mains du fils de Colomb, de Bernaldez, Cura la Villa de los Palacios, et de Bartholomé de Las Casas, étaient rédigés d'après les notes communiquées aux professeurs de Salamanque. Fernando Colomb (cap. II, p. 11, Barc.) rapporte que les professeurs objectèrent à l'amiral l'autorité de Sénèque qui (*por via de ques-*

tion) avait discuté *l'infinité* d'étendue de l'Océan, de sorte que, « même en trois années, on ne parviendrait pas jusqu'à la fin du Levant. » Il n'y a rien, absolument rien dans les *Naturales Quæstiones* de Sénèque qui puisse justifier une telle assertion. Elle se trouve même réfutée par le passage de Sénèque (Præf., § 11), qui n'était pas inconnu à Don Fernando (cap. VII, p. 5, Barc.).

4° Aristote « en el libro de las Cosas Naturales » pour l'île découverte par les Carthaginois hors du détroit, et « prise par les Portugais, soit pour l'île « Antilia, soit pour une des îles que l'on voyait « tous les ans (à la faveur de certaines circons- « tances météorologiques) à l'ouest des Açores, de « Madère et de la Gomera. » C'est le passage des *Mirabiles Auscultationes* du Pseudo-Aristote (cap. 84 Bekker., cap. 85 Beckm.) livre que M. Niebuhr [1] croit composé vers la 130e olympiade, c'est-à-dire six olympiades après la mort de Théophraste. Fernando Colomb (cap. 9, p. 8) se donne beaucoup de peine pour prouver contre Oviedo, que cette île des Carthaginois n'était ni Haïti, ni Cuba, ni aucune des îles découvertes par son père, et dont celui-ci, à l'époque la plus malheureuse de sa vie (en 1500), dans un fragment de lettre autographe (NAVARR., *Codic. diplom.*,

[1] *Geschichte der Römer*, 2te Aufl. tom. I, p. 126.

tom. II, p. 254) exagère le nombre jusqu'à dix-sept cents. Dans cette controverse, Fernando se plaint, il est vrai, que son adversaire ignorant le grec n'aura pu lire le passage d'Aristote que dans les œuvres de Fray Theophilo de Ferraris; mais lui-même, à cette occasion, n'a pas fait preuve d'une érudition très solide. Il confond l'île *Atalanta*, au nord de l'Euripe, dans le canal entre la Locride et l'Eubée, séparée du continent par un tremblement de terre (THUCYD., III, 89; PLIN., II, 88), avec *l'Atlantide* de Solon et de Platon[1]; il fait deux personnes distinctes de Statius Sebosus[2], qui séjourna à Gades pour recueillir des notions sur les îles de la *mer extérieure;* il prend les îles

[1] « En fin, esta isla Atlantica, podria ser la isla de « que Seneca hace mencion en el sexto libro de *las* « *Cosas Naturales* (c'est le passage *Quæstiones Nat.*, VI, « 24) : dice segun el pensiamiento de Tucidides, que « *pendiente la guerra de Morea*, fué sumergida entera- « mente ó en parte una isla llamada Atlantica, *de que* « habla *Platon* en el Timeo. »

[2] « Estacio y Seboso que dicen..... » Quant aux Iles Hespérides de Séboso « el almirante tuvo por cierto, « que fuesen las de las Indias. » J'ignore ce que c'est qu'un *Traité cosmographique des lieux habitables* de (l'historien?) Jules Capitolin cité par Fernando Colomb, cap. VII, p. 5, b.

Açores, dont personne n'a vanté les mines, pour les Cassitérides [1].

5° Strabon « en el libro primo y secundo de su Cosmografia, » pour l'étendue démesurée de l'Atlantique, qui seule pourrait s'opposer au passage d'Espagne dans l'Inde (c'est le texte lib. I, p. 113 Alm., p. 64 et 65 Cas., et l'opinion de Posidonius sur la navigation de l'Atlantique, lorsqu'elle est favorisée par les vents du sud-est, lib. II, p. 161 Alm., p. 102 Cas.)

6° Strabon, dans le cinquième livre, pour l'immense prolongation de l'Inde vers l'est, d'après Ctésias, Onesicritus et Néarque. La citation du cinquième livre est fausse: ce livre ne parle que de l'Italie; mais le témoignage invoqué, celui de trois voyageurs de l'Inde, fait reconnaître facilement que Colomb a voulu alléguer le texte de Strabon, lib. XV, p. 1011 Alm., p. 690 Cas.

Il est presque superflu de répéter ici qu'une partie de ces passages (ceux d'Aristote, de Sénèque et de Ptolémée) se trouvent aussi men-

[1] Cette erreur se trouve, au seizième siècle, chez des hommes très instruits. Anghiera dit aussi (epist. 769): « In Cassiteridibus insulis quas Portugalensis, earum « possessor, Azorum insulas nuncupat, quæ acciderunt, « audito ».

tionnés dans la lettre de l'amiral [1] de l'année 1498, et dans son *Libro de las Profecias* [2]. Ce dernier, si l'on excepte le chœur de la *Médée* de Sénèque, ne renferme que des citations des Prophètes, des Pères de l'Église, et de quelques Rabbins convertis, mélange de théologie mystique et d'érudition cosmographique qui semble caractériser la vieillesse de Christophe Colomb. En effet, tout ce qui ne paraît tenir qu'au cercle étroit des intérêts matériels de la vie, s'élève dans l'ame ardente de cet homme extraordinaire à une sphère plus noble, à un spiritualisme mystérieux. Selon lui la conquête de l'Inde, nouvellement découverte, ne doit avoir de l'importance qu'autant qu'elle accomplit d'anciennes prophéties et qu'elle conduit par les trésors qu'elle donne, à la conquête du tombeau du Christ « (*a la restitucion de la Casa Santa*). » Toutes les lettres de l'amiral expriment son anxiété pour amasser de l'or. Quoiqu'il doute jusqu'à l'époque de sa mort, que l'Amérique soit séparée de l'Asie orientale, il écrit [3] déja, en 1498, à la

[1] NAVARRETE, tom. I, p. 261.
[2] Tom. II, p. 262-273.
[3] Tom. I, p. 263.

reine, que la Castille possède aujourd'hui un *autre monde* (*otro mundo*); qu'elle recevra bientôt des navires chargés d'or qui serviront à étendre la foi dans l'univers; « car, l'or, dit « l'amiral dans une autre lettre[1] (en date de la « Jamaïque, 1503), est chose excellente; qui- « conque le possède est le maître de tout; c'est « avec de l'or qu'on fait même arriver des « ames en paradis. » Étrange combinaison d'idées et de sentimens dans un homme supérieur, doué d'une haute intelligence et d'un courage invincible dans l'adversité, nourri de théologie scolastique, et cependant très apte au maniement des affaires, d'une imagination ardente et parfois déréglée, s'élevant inopinément du langage simple et naïf du marin à d'heureuses inspirations poétiques, reflétant pour ainsi dire en lui tout ce que le moyen-âge a produit de sublime et de bizarre à la fois.

Les pages suivantes présenteront les textes

[1] Tom I, p. 309. « El oro es excelentissimo : del oro « se hace tesoro, y con el, quien lo tiene, *hace quanto* « *quiere en el mundo*, y llega a que echa las animas al « Paraiso. »

que nous venons de voir cités dans les écrits de Colomb, et qui, de son propre aveu, ont influé sur son entreprise. J'ai pensé que leur réunion offrait encore un autre genre d'intérêt, celui de répandre du jour sur l'histoire de la géographie en général. Il est curieux de rapprocher et de comparer les opinions que les anciens se formaient de la possibilité des communications entre les extrémités opposées de la terre habitée, comme de l'existence de quelques autres masses continentales qui en sont séparées. Ces opinions ont été transmises dans une série non interrompue, à travers le moyen-âge. Depuis les *Origines* d'Isidore de Séville jusqu'à la *Margarita philosophica* de George Reisch, Prieur du Couvent des Chartreux de Fribourg, livre qui a exercé une si grande influence sur l'état des connaissances du seizième siècle[1] et dont le nom est presque

[1] Cette influence se manifeste par la rapidité avec laquelle se sont succédé les éditions de l'Encyclopédie de Reisch dans les premiers vingt ans. Je me suis servi de l'édition de 1503 (*chalcographata Friburgi per* JOANNEM SCHOTTUM) que Panzer et Ebert regardent comme la plus ancienne; mais je prouverai plus bas que l'ouvrage a été composé même avant 1496.

entièrement ignoré aujourd'hui, les hommes les plus célèbres, Vincent de Beauvais (Vincentius Bellovacensis, auteur du *Speculum majus*), Jean Salisbury (Joannes parvus Sarisberiensis), Roger Bacon et Pierre d'Ailly, ont puisé dans Aristote, dans Pline, qui fut malheureusement plus connu que Strabon, et dans Sénèque, tout ce qui a rapport à la cosmographie et à la physique du globe. C'est par cette filiation continue que les mêmes idées se sont conservées et ont dominé les esprits lorsque l'ardeur des entreprises maritimes succéda à l'ardeur des longues pérégrinations dans l'intérieur des terres. En soulevant des questions qui offriraient déja de l'importance dans l'intérêt des études philologiques, je n'ai pu gagner sur moi de passer entièrement sous silence ce qui appartient moins à la description du monde réel qu'au cycle de la *géographie mythique*. Il en est de l'espace comme du temps : on ne saurait traiter l'histoire sous un point de vue philosophique, en ensevelissant dans un oubli absolu les temps héroïques. Les mythes des peuples, mêlés à l'histoire et à la géographie, ne sont pas en entier du domaine du monde idéal. Si

le vague est un de leurs traits distinctifs, si le symbole y couvre la réalité d'un voile plus ou mois épais, les mythes, intimement liés entre eux, n'en révèlent pas moins la souche antique des premiers aperçus de cosmographie et de physique. Les faits de l'histoire et de la géographie primitives ne sont pas seulement d'ingénieuses fictions : les opinions qu'on s'est formées sur le monde réel s'y reflètent. Le grand continent au-delà de la Mer Cronienne, et cette Atlantide de Solon, qui occupait l'imagination des contemporains de Christophe Colomb, n'ont eu sans doute jamais la réalité locale qu'on leur assigne. Mais faut-il pour cela les traiter de *sentina fabularum*, les envelopper dans un même dédain avec les Cabires, les mystères samothraces, et tout ce qui tient aux premières formes des croyances sur les cultes, la configuration du globe, la filiation des peuples et des langues, croyances qui sont le produit instinctif de l'intelligence humaine?

L'idée de l'existence probable de quelque autre masse de terre, séparée de celle que nous habitons par une vaste étendue de mers, devait se présenter dès les temps les plus re-

culés. Il paraît si naturel à l'homme de franchir dans l'imagination les limites de l'espace, de rêver quelque chose au-delà de l'horizon océanique, que, même à l'époque où la terre était encore considérée comme un disque à surface plane ou légèrement concave, on pouvait croire qu'au-delà de la ceinture de l'Océan homérique, il y avait quelque habitation des hommes, une autre οἰκουμένη, le *Lôkâlôkâ* des mythes indiens, anneau de montagnes, placé au-delà de la septième mer. Cette conception devait prendre plus de développement à mesure que la navigation s'étendait à l'ouest des Colonnes de Briarée ou d'Ægæon, que les *contes des voyageurs phéniciens* se multipliaient, et qu'on eut quelque idée des contours ou plutôt de la forme limitée de notre masse continentale. La *grande terre*, située vers le nord-ouest, indiquée comme Méropis dans les fragmens de Théopompe, et comme *Continent Cronien* dans deux passages de Plutarque que nous examinerons plus tard, tient à un cercle de mythes, qui, malgré les sarcasmes peu spirituels des Pères de l'Eglise[1]

[1] TERTULL., *de Pallio*, cap. 2 (Opp. ed. Par. 1664,

remonte à une haute antiquité dans la sphère des opinions helléniques, comme tout ce qui a rapport soit à Silène [1], devin et personnage cosmogonique, soit à cet empire des Titans et de Saturne, refoulé progressivement vers l'ouest et le nord-ouest [2]. Le mythe de l'Atlantide, ou d'un grand continent occidental, lors même qu'on ne le croirait pas importé d'Egypte et purement dû au génie poétique de Solon, date pour le moins du sixième siècle avant notre ère. Lorsque l'hypothèse de la sphéricité de la terre, sortie de l'école des Pythagoriciens, parvint à se répandre et à pénétrer dans les esprits, les discussions sur les zones habitables et la probabilité de l'exis-

p. 112). « Viderit Anaximander si plures (mundos) « putat : viderit si quis uspiam alius ad Meropas, ut « Silenus penes aures Midæ blattit, aptas sane grandiori- « bus fabulis, etc. » Comparez aussi Tertull., *Adversus Hermog.*, cap. 25 (Opp. p. 242) sur « Silenum illum *de alio orbe* abseverantem. »

[1] Creuzer, *Symb.*, tom. II, p. 213, 215, 225.

[2] Voss, *Krit. Blätter*, tom II, p. 364, 366. Selon Théopompe, Saturne même est, chez les occidentaux, une incarnation de l'hiver. Plut., *De Iside*, cap. 69 (tom. III, p. 177, ed. Hutt.)

tence d'autres terres dont le climat était égal au nôtre sous des parallèles hétéronymes et dans des saisons opposées, devinrent la matière d'un chapitre qui ne pouvait manquer dans aucun traité de la sphère ou de cosmographie. Ceux qui n'avaient pas entrevu, comme Polybe et Eratosthène, que l'élévation des terres, le ralentissement de la marche apparente du soleil en approchant des tropiques, et l'éloignement des deux passages du soleil par le zénith du lieu, rendaient, dans la zone équatoriale, l'équateur même moins chaud[1] que les régions plus voisines des tropiques, submergeaient, par l'effet d'un courant équatorial, cette partie de la surface du globe qui, brûlée par le soleil, ne leur paraissait aucunement propre à être habitée. C'était l'opinion répandue surtout par Cléanthe le Stoï-

[1] Strabo, II, p. 154, 155 Alm. 97-98 Cas. Cleomed., I, 6, ed. Schmidt, 1832, p. 25. Gemin., *Element. Astron.*, cap. 13 (Petau, *Uran.*, p. 54). Comparez, pour prononcer sur la justesse de ces idées, les résultats de températures moyennes sous l'équateur, sous les tropiques et dans la zone sous-tropicale, consignés dans ma *Relation historique*, tom. III, p. 498-501.

cien et par le grammairien Cratès[1]. Elle fut réfutée par Geminus, mais reparut dans toute sa force, au commencement du cinquième siècle, dans la théorie des impulsions océaniques, que Macrobe émit comme une théorie du flux et du reflux de la mer[2]. Au-delà de ce bras de l'Océan équatorial qui traverse la zone torride, au-delà de notre masse de terres continentales, qui sont étendues en forme de *chlamyde*[3] et isolées dans une partie de l'hémisphère boréal, on supposait d'autres masses de terres dans lesquelles se répètent les mêmes phénomènes climatériques que nous observons chez nous. Il ne paraissait guère probable que la grande portion de la surface du globe non occupée par notre οἰκουμένη, fût uniquement couverte d'eau. Des idées d'équilibre et de symétrie, dont la fausse application a conduit jusque dans les temps modernes à de nombreux rêves géographiques, semblaient même s'y opposer.

[1] Strabo, I. p. 55 Alm., p. 31 Cas. Macrob., *Sat.* cap. 23.

[2] Macrob., *in Somn. Scip.*, II, 9.

[3] Strabo, II, p. 173 et 179. (Alm. p. 112 et Cas. 118.) : Ἡ δ' οἰκουμένη χλαμυδοειδὴς ἐν τούτῳ νῆσος....

C'est sous l'empire de ces idées que prirent naissance les groupes isolés de continens dans l'hémisphère opposé, indiqués par Aristote et son école (*Meteorologica*, II, 5; *de Mundo*, cap. 3); les doubles Éthiopiens de Cratès, dont les uns habitaient au sud du bras de mer équatorial (STRABO, I, p. 55 Alm., p. 31 Cas.); l'*autre monde*, ἄλλη οἰκουμένη, de Strabon (II, p. 179 Alm., p. 118 Cas.); le *alter orbis* de Mela (I, 9, 4), une véritable terre australe [1];

[1] « Quod si est *alter orbis* suntque oppositi nobis « a meridie Antichthones; ne illud quidem à vero ni- « mium abscesserit, in illis terris ortum amnem (Nilum), « ubi subter maria cœco alveo penetraverit, in nostris « rursus emergere et hac re solstitio accrescere, quod « tunc hiems sit unde oritur. » (TZSCHUCKE, *ad Mel.*, vol. II, P. I, p. 226 et 334.) C'est, quant à l'opposition de la saison des pluies sous le tropique du cancer et celui du capricorne, la théorie des prêtres égyptiens, exposée par Eudoxe (PLUT., *De plac. phil.*, IV, 1). L'hypothèse de l'Océan remplissant la région équatoriale, rendait nécessaire le subterfuge du passage sous-marin du Nil. Cette idée, adoptée par PHILOSTORGE (III, 10), au cinquième siècle, pour la lier à des rêveries théologiques (LETRONNE, *Christ. de Nub.*, 1832, p. 33), ne répugnait pas à la physique des anciens, qui supposaient hardiment des communications fluviales

les deux zones (*cinguli*) habitables[1] de Cicéron (*Somn. Scip.*, cap. 6), dont l'une est celle de nos antipodes insulaires; enfin la *terra quadrifida*, ou les *quatuor habitationes vel insulæ* (quatre masses de terre séparées les unes des autres) de Macrobe (*Comm. in Somn. Scip.*, II, 9). Dans le système pythagoricien de Philolaus, d'après lequel le soleil n'était qu'un immense *réflecteur* recevant la lumière d'un corps central (Hestia), la terre et l'Antichthon d'Hicétas de Syracuse (Nicetas selon quelques manuscrits de Cicéron, *Academ. Quæst.*, VI, 39; OEcetes selon Plutarque, *de Plac.*, *Phil.* III, 9) se mouvaient parallèlement dans leur orbite commun; mais cet Antichthon.

entre le Péloponnèse et la Sicile; et Cosmas indicopleustès fait encore naître les quatre fleuves du Paradis dans son continent *trans-océanique*, et arriver par des canaux souterrains à notre terre habitée.

[1] « Duo (cinguli) sunt habitabiles; quorum australis ille, in quo qui insistunt, adversa nobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus. Hic autem alter subjectus Aquiloni, quem incolitis — parva quædam est insula, circumfusa illo mari quod Oceanum appellatis. » (Cicer., Opp. edit. Schütz., tom. XVI, P. II, p, 98).

n'était que l'hémisphère opposé[1] au nôtre, hémisphère que les géographes peuplaient à leur gré[2]. J'ai cru devoir donner cet aperçu général des idées que les hommes se sont constamment formées, dès les temps les plus reculés, sur l'existence d'un *autre monde* ou de continens *trans-océaniques*. Les Pères de l'Église, dont le moine Cosmas s'était fait l'interprète, ont travesti ces conceptions primitives de la manière la plus bizarre, en supposant une *terra ultra Oceanum*[3] qui encadre le parallélogramme de leur mappemonde. Le moyen-âge ne vivant que de souvenirs qu'il supposait classiques, et n'ayant foi dans ses

[1] Boeckh, *Disp. de Plat. Syst. cœl. glob.*, 1810, p. 19. Id. *Philolaos*, 1819, p. 115, 117. Voss, *Krit. Blätter*, 1828, tom. II, p. 150.

[2] « Antichthones alteram (terræ partem), nos alteram incolimus. » Mela, I, 1, 2. Nous venons de voir plus haut que ces Antichthones de Mela, habitans de l'hémisphère austral, sont séparés de notre masse continentale par l'Océan, qui remplit le milieu de la zone torride.

[3] Cosmas Indicopleustès, *Topograph. Christ.*, dans Montfaucon, *Collectio nova Patr.*, 1706, tom. II, p. 189, fig. 5, 6.

propres découvertes qu'autant qu'il croyait en trouver des indices chez les anciens, a été agité, jusqu'au temps de Colomb, par tous les rêves cosmographiques des siècles antérieurs.

A côté de cette tendance si naturelle, et pour cela même si générale, de supposer plusieurs terres habitées séparées par des mers, se retrouve une autre non moins ancienne, celle de regarder des îles ou des pointes de terres nouvellement découvertes comme contiguës et faisant partie d'un grand continent. C'est sous cette dernière forme que se présentèrent d'abord les Iles Britannniques (Dio Cassius, XXXIX, 50; Flor., III, 10) et Ceylan (Taprobane ou Sielediv) « quæ Hipparcho[1] prima pars *Orbis alterius* dicitur. »

[1] La citation d'Hipparque peut laisser quelque doute (Tzschucke, *ad Mel.*, vol. II, pars III, p. 251), lorsqu'on se rappelle que plus de cent cinquante ans avant Hipparque, dans l'expédition macédonienne, Onésicrite et Mégasthènes avaient reconnu Taprobane comme île (Strabo, XV, p. 1011 Alm., p. 689 Cas.), opinion qui se trouve même énoncée dans le Pseudo-Aristote (*de Mundo*, cap. 3), où Taprobane, comme île, est comparée à Albion et à Jerne. Le texte de Mela

(Mela III, 7, 7). Cette expression si caractéristique d'un *autre monde* se trouve jointe, chez Pline, à celle de *terre des Antichthones*. « Tapobranen alterum orbem esse diu existi-« matum est, Antichthonum appellatione. » (Plin., VI, 22 s. 24.) L'histoire des découvertes géographiques modernes nous montre ce même penchant à transformer par des prolongemens de contours fantastiques et des liaisons supposées, les caps de plusieurs îles et de vastes continens. Il y a plus encore : la prédilection pour des liaisons dans le tracé des cartes, que nous venons de signaler, conduit à un autre procédé qui se trouve également dans Ptolémée et chez les géographes de notre siècle. Lorsque les extrémités des terres qu'on a jointes et alignées en continens se rapprochent de notre οἰκουμένη, on abandonne l'hypothèse de continens séparés et on les rattache à des points anciennement connus. C'est de cette manière que Marin de Tyr et Ptolémée [1] ont transformé la Mer de

(III, 7, 7) est probablement corrompu, comme le prouvent les mots qui suivent : *sed quia habitatur*....

[1] Qu'est-ce que le Βατραχία θάλασσα du même pas-

l'Inde en un bassin fermé ou méditerranéen. On imaginait que la péninsule trans-gangétique, sur laquelle est placé Catigara (Caitogora, Edrisi, p. 67) au-delà du Sinus Magnus, à l'extrémité orientale de l'Asie, se réunissait vers l'ouest par une *terra incognita* (ἀγνώτῳ γῇ, Ptol., VII, 3), au promontoire Prasum (cap Delgado) et à la côte africaine d'Azania (Ayan, le *Zingium* de Cosmas Indicopleustès, Montfaucon, II, 132). Il est heureux que cette hypothèse d'une mer close, inconnue d'ailleurs à Srabon (I, p. 57 Alm., p. 32 Cas.), qui rejette tous les isthmes depuis le détroit d'Hercule jusqu'à la Mer Rouge, n'ait pas entravé et arrêté les découvertes des intrépides navigateurs du quinzième siècle, d'ailleurs plus influencés par les préjugés d'une fausse érudition qu'on ne le croit généralement. C'est par un procédé semblable que, dans la célèbre carte de l'Amérique que Jean Ruysch a ajoutée à l'édition de la Géo-

sage de Ptolémée, dans le septième livre (c. 3)? dénomination qu'en retranchant la première syllabe, on a traduit par *mare asperum*. C'était peut-être un golfe de peu de profondeur, rempli d'algues.

graphie de Ptolémée, publiée à Rome en 1508, on trouve d'après l'observation de M. Walckenaer, non seulement le Gruenlant (Groenland), mais aussi Terre-Neuve et les *Baccalauræ* entièrement séparés de l'Amérique insulaire, c'est-à-dire du *Mundus Novus* de la Terra Sanctæ Crucis, et réunis au continent septentrional de l'Asie (la terre de Gog, les côtes du Plisacus Sinus, et du pays d'Ergigaï). Des séparations semblables, mais bien plus hardies encore [1] parce qu'elles lient tout le Canada et la Floride à l'Asie boréale, et

[1] Joannis Schoneri, Carolostadii, *Opusculum geographicum* (40 pages in-4°), Noricæ, anno xxxiii (sic), lib. II, cap. 20. Quant au *Plisæus* (Plisacus) *Sinus* de Jean Ruysch, dans lequel se jette le *Policacus fluvius*, on croit au premier abord y reconnaître quelque trace de la géographie ancienne; mais ces noms sont tout simplement des altérations vicieuses de *Pouli Sangam* de Marco Polo, pont de la rivière de Sangan (Sangkanho des Chinois) près de la ville de Khanbalou ou Tatou (Klaproth, *Tableaux historiques*, n° 22). En latinisant, on aura fait *Pulisica* de *Pulisangam*, ce qui conduit à *Polisacus*. Je reviendrai plus tard sur les noms des villes commerçantes de la Chine, tels que Colomb les altère.

les détachent de *Brasilia* (l'Amérique du sud) « étendue vers Melacha (Malacca) et Zanzibar (côte et île Zanguebar, peut-être l'île Akgia des Arabes), » reparaissent, en 1533, dans la Cosmographie de Jean Schoner. Plus tard, Sébastien Munster, un des restaurateurs des sciences géographiques, rattache le Groenland à la Norvége; et encore de nos jours, entre les méridiens du cap Horn et du cap de Bonne-Espérance, on se plaît de temps en temps à réunir des îles qui sont voisines du cercle polaire antarctique en grandes masses continentales.

ARISTOT., *de Cœlo*, II, 14, in fine (græce, p. 298, 6 Bekk.) « Perspicuum est terram non « solum rotundam esse, sed etiam sphæræ non « magnæ : non enim sic cito mutationem faceret « manifestam migratione adeo brevi facta, qua- « propter qui locum eum qui circa Columnas « Herculeas est, conjunctum esse ei loco qui est « circa Indicam regionem existimant, atque hoc « modo unum mare esse asserunt, non videntur « incredibilia valde existimare. Dicunt autem hoc « ex barris etiam conjectantes quod circa extrema

« utraque loca genus ipsorum est, utpote extremis « ob conjunctionem similiter affectis. »

Le passage dont nous donnons ici la version latine, est précédé, ainsi que les premières lignes l'indiquent, par une discussion très lumineuse des argumens qu'on peut alléguer en faveur de la sphéricité et du peu de volume de la terre, puisés dans les lois de l'attraction ou de la gravitation [1], dans la forme de l'ombre de la terre projetée sur la lune pendant les éclipses, et dans l'idée de la rapidité avec laquelle les hauteurs (méridiennes) des astres changent lorsqu'on avance d'Egypte ou de Chypre vers les régions boréales.

L'argument ingénieux qu'Aristote déduit de l'existence des éléphans sur les côtes opposées de l'Afrique occidentale et de l'Inde se fonde sur la presque jonction des terres. Des productions analogues doivent se trouver aux deux extrémités de l'οἰκουμένη : ce n'est donc pas la théorie si répandue chez les anciens de la similitude des productions

[1] On a révoqué en doute la connaissance de la pesanteur des fluides élastiques dans les écrits d'Aristote. Toutefois le passage (*Meteorologica*, I, 3, p. 341, 5 Bekk.) ἀλλ' ἀεὶ ὅ τι ἂν βαρύνηται μόριον αὐτοῦ (τοῦ ἀέρος), me paraît offrir une preuve assez évidente de cette vérité.

sous les mêmes latitudes, théorie dont Ptolémée a singulièrement exagéré les conséquences, dans sa dispute avec Marin de Tyr sur la position d'Agisymba (PTOL., *Géogr.*, I, cap. 9,) et qui se trouve erronée, tant à cause des grandes inflexions des lignes isothermes qu'à cause des rapports mystérieux et compliqués qui ont déterminé primitivement la distribution des êtres organisés.

Le passage d'Aristote est cité, avec quelques légers changemens, mais sans oublier les éléphans, dans l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly (cap. 8 et 49), dans le *Compendium Cosmographicum* (cap 19) et le *Mappa Mundi* (cap. *De figura terræ*). Je ne cite ces traités que pour rappeler combien de fois Colomb y trouvait ce « principium « Indiæ valde accedens ad fines Hispaniæ. »

ARISTOT., *de Mundo*, cap 3 (græce, p. 392, 20 Bekk.). « Terram igitur habitabilem hominum « fere sermo in insulas divisit et continentes, scili- « cet ignorantium universam unam esse insulam « Atlantici maris ambitu circumdatam; multas « vero alias probabile est procul ab hac jacere freto « diremtas, partim hac majores, partim minores, « sed quarum nulla præter hancce sub prospectu « nostro sita sit : nam quemadmodum hæ quæ « apud non sunt insulæ, se habent ad hæc maria, « eodem modo hæc habitata terra refertur ad mare

« Atlanticum, multæque aliæ habitabiles eodem « modo ad universum mare. Nam hæc quoque sunt « insulæ magnis circumfusæ maribus. »

Le chapitre commence par un morceau éloquent sur l'aspect de la terre, chargée de végétaux, fertilisée partout par des eaux courantes, embellie par le séjour d'êtres intelligens : de là Aristote, ou plutôt un des disciples d'Aristote, auteur de la compilation, passe aux considérations sur la distribution des masses continentales en plusieurs groupes entourés par l'Océan.

ARISTOT., *Meteorologica*, II, 5 (græce, p. 362 Bekk. « Quo fit ut nunc telluris ambitus ridicule « depingant. Nam parti orbis terrarum habitatæ fi- « guram tribuunt orbicularem; at hoc fieri non « posse ratione pariter atque experientia cognitum. « Nam tum ratio ostendit in latitudinem quidem « definitam esse terram habitabilem, in circuitum « vero fieri potest ut coeat tum propter temperiem « (quippe cum non per longitudinem sed in latum « nimio rigore atque incendio prematur, adeo ut « nisi alicubi maris moles prohibeat, pervia tota « sit), tum hoc patet secundum ex quæ ex naviga- « tionibus et itineribus comperimus, nam longi- « tudo a latitudine multum differt. Quod enim a « Columnis Herculis ad terram Indicam usque « porrigitur, eo quod ab Æthiopia ad Mæotin

« usque et extremas Scythiæ partes pertingit, ma-
« jus quam quinque ad tria est, si tam navigationes
« quam vias, quatenus talium certitudo sumi po-
« test, metiri velit. Atqui partem orbis terræ habi-
« tatam in latum ad loca usque inhabitata explo-
« ratam habemus; nam hic pro frigore, illic
« præ æstu habitari præterea nequit; quæ vero
« ultra Indiam et Columnas Herculis jacent prop-
« ter mare non videntur conjungi ita ut ea con-
« junctione una fiat continua terra habitabilis.
« Cum autem necesse sit ut locus quidam ad alte-
« rum polum similiter sese habeat atque is locus
« quem nos incolimus, ad eum polum se habet qui
« super nobis est, patet et cætera et ventorum
« constitutionem respondentem habere rationem,
« ita ut quemadmodum nobis aquilo, sic et illis
« ventus quidam ab ea quæ ibi est Ursa spiret,
« quem huc penetrare haudquaquam possibile est,
« quando ne iste quidem aquilo totam quæ apud
« nos est partem orbis terrarum habitatam per-
« vadat. »

La théorie des courans aériens conduit Aristote à discuter la forme de la masse continentale habitable, dont l'état de surface et les contours déterminent en partie la direction de ces courans qui souflent de l'un et l'autre pôles. Du sud au nord, les températures extrêmes de chaleur et de froid mettent des bornes à l'extension de l'οἰκουμένη en la-

titude, Aristote regardant (ce qui n'est pas exact, mais ne pouvait être bien senti qu'après une connaissance intime de la température des côtes *orientales* de l'Asie et de l'Amérique) les lignes isothermes comme parallèles à l'équateur. Rien n'empêche l'homme d'habiter les terres qui, comme un anneau, entourent le globe de l'est à l'ouest, à moins que la mer ne partage cet anneau quelque part par un détroit. Aristote entrevoit que la forme de la terre habitable est très étendue en longitude, mais il ne la compare point encore à une chlamyde. Cette comparaison très significative, à cause de la direction des côtes d'Afrique, appartient à Eratosthène (STRABO, II, p. 173 et 179 Alm.).

ARISTOT., *de Mirab. Auscult.*, cap. 84, p. 836 Bekk. (cap. 85, p. 172 Beckm.) « Extra Columnas Herculis aiunt in mari a Carthaginiensis insulam desertam inventam, quæ tam sylvarum copia quam fluminibus navigationi idoneis abundet, et reliquis fructibus floreat, distantem a continente plurium dierum itinere : in qua cum Carthaginienses sæpe versarentur, ob soli fertilitatem nonnulli vero etiam habitarent, Carthaginiensium præsides, ne quis in illam insulam navigaret, pœna capitis interdixisse, incolasque omnes dele-

« visse, ne notitiam ejus spargerent, neve multi-
« tudo, coitione facta adversus ipsos, insulam in
« potestatem redigeret et Carthaginiensium felici-
« tati detraheret. »

Un passage tout semblable, mais beaucoup plus détaillé, se trouve dans DIODORE DE SICILE, V, 19 et 20 (ed. Wessel., tom. I, p. 344-346). Le paysage est embelli par une région montueuse. L'air est d'une douceur constamment égale : « on dirait que c'est plutôt l'habitation des dieux que des hommes. » Cependant cette terre délicieuse n'est pas confondue par Diodore avec l'Élysée d'Homère, les Iles Fortunées de Pindare ou le site du jardin des Hespérides, l'Hesperitis continental (IV, 27). Les Phéniciens ayant commencé à fonder les colonies au-delà de Gades, ont trouvé l'île, poussés par des tempêtes. La direction de la navigation, que le Pseudo-Aristote n'indique cependant pas, était de la Libye vers le couchant. Les Tyrrhéniens, lorsqu'ils acquirent la domination sur la mer, ont aussi tenté d'y envoyer des colonies; mais les Carthaginois les en empêchèrent[1]. Ils espéraient que si jamais

[1] Aristote attribue la découverte de l'île aux Carthaginois, Diodore aux Phéniciens, et ce qu'il rapporte sur la construction du temple d'Hercule, à Gades, prouve assez qu'ici il ne les confond pas avec les Carthaginois. Il ne nomme ces derniers qu'après avoir parlé

leur ville était détruite, encore maîtres de l'Océan, ils pourraient trouver un refuge dans cette île inconnue aux vainqueurs. On sait que le nom de *Tyrrhéniens*, lié à celui des Pélasges, a eu une grande extension jusqu'à l'époque du Périple attribué à Scylax de Caryande, qui place même Rome en Tyrrhénie (HUDSON, *Geogr. min.*, tom. I, Scyl. Car., p. 2). Le savant auteur de la Géographie d'Aristote, M. Königsmann, conjecture même que le philosophe Stagire, en parlant des anciens traités de commerce conclus entre les Carthaginois et les Tyrrhéniens, a voulu désigner le traité romain dont Polybe nous a conservé la traduction [1] : mais Diodore, dans le passage que nous discutons, fait sans doute allusion à une époque bien plus ancienne. Selon Strabon (lib. VI, p. 410 Alm., p. 267 Cas.), immédiatement après la guerre de Troie, la domination des pirates tyrrhéniens s'opposait à l'établissement des colonies en Sicile ; or l'on croit assez généralement la fondation de Gades et d'Utique par les Phéniciens, de plus d'un

de la rivalité des Tyrrhéniens. Chez Aristote, c'est la crainte de l'indépendance des colons, dont le commerce pourrait nuire à la mère-patrie, qui engage le Sénat à sévir.

[1] M. LETRONNE, dans le *Journal des Savans*, février-mai 1825, p. 236.

siècle et demi antérieure à Homère; et comme la fondation de Carthage coïncide presque avec le renouvellement des jeux olympiques par Iphitus [1], cette tradition vague de l'Ile Fortunée des Carthaginois, dont les Tyrrhéniens voulaient s'emparer, paraîtrait tomber dans des temps, je ne dirai pas mythiques, mais du moins très obscurs.

On ne peut être surpris de voir qu'à l'époque de la découverte du Nouveau Continent ces passages des *Récits merveilleux* et de Diodore de Sicile, aient tant fixé l'attention des littérateurs espagnols, quand, dans les temps modernes, lorsqu'une bonne critique guidoit déja les recherches philologiques, ces mêmes passages ont donné lieu à des applications également étranges. Le célèbre historien de l'Amérique, Gonzalo Fernandez de Oviedo, qui a passé trente-quatre années dans la

[1] Si, avec M. Ideler (*Handb. der Chron.*, tom. I, p. 375) on place la prise de Troie 1184 ans avant notre ère, on trouve pour la fondation de Gades et d'Utique 1085; pour le rétablissement des jeux olympiques par Iphitus 888; pour la fondation de Carthage 878; pour la fondation de Rome printemps 753, d'après Varron. Le marbre de Paros donne pour la prise de Troie, qu'à regret on place parmi les événemens entièrement historiques, 1208. (Boeckh, *Corp. Inscr.*, tom. II, p. 327.)

Terre-Ferme, au Darien, à Carthagène et à Haïti [1], affirme, sans s'arrêter à la navigation « de quelques jours, » dont parlent les anciens, que cette Antilia des Carthaginois désigne soit Haïti soit Cuba. « Mais, dit Fernando Colomb, dans la vie de son « père [2], si Oviedo s'était fait expliquer le texte « d'Aristote (les *Mirabiles Auscultationes*) par « une personne capable de le lire, il aurait com- « pris que ce texte ne peut s'appliquer en rien aux

[1] Il est à regretter que, malgré les ordres du roi Charles III, la majeure partie des ouvrages précieux de cet historien soit restée inédite. Son *Historia natural y general de las Indias, islas y tierra-firme del mar Oceano*, renferme cinquante livres, et il n'y en a que dix-neuf d'imprimés. L'aimable et naïve candeur des premiers écrivains *conquistadores* qui ne faisaient pas des livres avec des livres, nous dédommage de leur manque d'instruction. « Je parle, dit Oviedo, pour « avoir vu, non pour avoir ouï dire. J'ai été présent à « quatre choses remarquables : j'assistai comme page « (*page muchacho*) au siége de Grenade et j'y ai vu « entrer nos rois victorieux des Maures ; j'ai vu, à Barce- « lone, en 1493, le monarque blessé par la main d'un « assassin, et pâle de sa blessure ; j'ai vu arriver Chris- « tophe Colomb et présenter les premiers Indiens ; « j'ai vu chasser les Juifs (*vi echar los Iudios de Cas- « tilla*). »

[2] *Vida del Almirante*, cap. 9.

« Indes occidentales. » En blâmant avec raison Oviedo, Don Fernando fait une autre supposition non moins hardie; il croit « que les Carthaginois « avaient découvert les *Cassitérides, qu'aujour-* « *d'hui nous appelons îles Açores.* Ils avaient bien « des motifs pour cacher cette découverte d'îles « dont ils tiraient l'étain. Ce sont les Açores dont « Aristote a voulu parler. Si l'on m'objecte que le « philosophe donne de grandes rivières navigables « à ce pays caché, je réponds qu'on s'est trompé en « le décrivant. »

Il paraît extraordinaire, au premier abord, de voir confondues ici les îles Açores et les Sorlingues sous une même dénomination, celles des Cassitérides. C'est étendre d'une manière étrange une dénomination vague chez Hérodote, parce qu'elle n'a rapport qu'à la source d'une production métallique, mais bien fixée, même pour les Romains, du temps de Strabon [1], depuis que P. Licinius Crassus eut examiné les mines d'étain et reconnu qu'elles n'avaient acquis que peu de profondeur. C'est revenir à la supposition de Festus Avienus, qui place Albion et Ierne (Insula sacra) dans le parallèle du Cap Finistère, et les Iles d'étain, îles Oestrymnides [2], dans le parallèle du Cap Saint-Vincent, à

[1] Strabo, lib. III, p. 265 Alm., p. 167 Cas.

[2] *Ora mar.*, v. 96, 108, 113 (*Poetæ lat. min.*, ed.

peu près sous la latitude des Açores. Comme Avienus (et ceci est assez extraordinaire dans un auteur de la fin du quatrième siècle et si éloigné du temps de Columelle, le traducteur de Magon) s'autorise positivement du témoignage des annales carthaginoises (Hæc nos, ab imis Punicorum annalibus Prolata longo tempore, edidimus tibi; *Ora mar.*,

Wernsd., tom. V, pars II, p. 1181-1184). Avienus ignore le nom des Cassitérides, ou plutôt il dédaigne de l'employer, puisant (à ce qu'il assure) à des sources très anciennes. Ces noms « Sinus *Oestrymnicus*, et Insulæ *Oestrymnides* laxe jacentes » (très éloignées les unes des autres, dispersées dans *la mer extérieure*), seraient-ils d'un Périple d'Himilcon, qui visita « pendant quatre mois » les côtes occidentales de l'Europe, comme Hannon avait visité celles d'Afrique? Pythéas paraît avoir entendu des noms semblables dans ces contrées, connaissant, d'après Eratosthène (Strabo, lib. I, p. 112 Alm., p. 64 Cas.) un promontoire des Ostidamniens, ou, d'après une autre leçon (Ukert, *Geogr.*, tom. II, Abth. I, p. 476) Ὠστίμνίων (ἀκρωτήριον). Ces dénominations géographiques d'îles *Oestrymnides*, de golfe *Oestrymnien*, et de promontoire *Ostimnien*, trouvées dans des auteurs d'âge si différent ne paraissent d'ailleurs nulle part dans les classiques. Strabon qui, à cette occasion, ne manque pas de sévir de nouveau contre les « fictions (πλάσματα) de Pythéas, » a très bien compris qu'il s'agit de lieux dont la position est beaucoup plus boréale.

v. 414 et 415), on aurait pu s'attendre à trouver dans ces ouvrages quelque allusion à une île qui avait fixé l'attention du sénat de Carthage, que citent Aristote et Diodore, et qui a excité la curiosité des érudits contemporains de Colomb. Le commentateur des *Mirabiles Auscultationes*, le docte Beckmann a déja discuté l'opinion des philologues qui ont cru reconnaître le Brésil ou d'autres parties de l'Amérique dans ce passage (p. 836) et dans la Mer de Sargasso d'Aristote (p. 174 et 307). Le judicieux Wesseling (ed. Diod., tom. I, p. 345, n. 28), après avoir traité ces interprétations de très douteuses, finit pourtant par ajouter : « Fabulis adfi-« nia sunt quæ de hac insula produntur, *id tamen* « *indicantia*, obscuram ejus regionis, quam Ame-« ricam vocamus, famam in Carthaginiensium na-« vigationibus ad veterum aures dimanasse. » M. Heeren [1] voit dans cette île si pittoresquement décrite, l'île de Madère trouvée par les Portugais Jean Gonzalves Zarco et Tristan Vas (1420) sans trace d'habitation, et que la force des courans, portant au S. E. et au S. S. E., semble avoir soustraite aux navigateurs anciens, prudens et timides côtiers. L'indication « d'île dépeuplée » excluerait les îles Canaries que l'on croit très anciennement habitées

[1] Tom. I, Abth. 2, p. 54. Tom. II, Abth. 1, p. 106.

par les Guanches, et qui, célèbres par leur aridité, n'offrent pas « ces rivières navigables » dont parle Aristote, quoique PLINE (lib. VI, 32), SOLIN (cap. 70) et même encore DICUIL (*De mensura orbis terr.*, VII, p. 40 Walck.) leur donnent « amnes « siluris piscibus abundantes. »

Il est impossible, je pense, de s'arrêter à une localité déterminée au milieu de tant de descriptions incertaines. La tradition est ancienne, car le trait « de l'asile offert dans le cas d'un renversement de fortune, ou de la chute de Carthage, » n'appartient qu'à Diodore, et pourrait bien être un ornement oratoire ajouté après la destruction de la cité de Didon. Ce même asile s'offrit du moins en espérance à Sertorius [1] lorsqu'à l'embouchure du Bætis, il vit entrer un navire revenant « de deux îles atlantiques « qu'on croyait éloignées de dix mille stades. » Les *Récits merveilleux*, qui sont la seule source à laquelle nous pouvons remonter, ont été compilés pour le moins [2] avant la fin de la première guerre punique, car ils nous dépeignent (cap. 105, p. 211 Beckm.) la Sardaigne tyrannisée par les Carthaginois. Le mystère dont ceux-ci avaient intérêt d'envelopper leurs navigations lointaines, ne permet

[1] PLUT, *In vita Sertor.*, cap. 8. SALLUST., *Fragm.* 489.

[2] MANNERT, *Geogr. der Alten*, part. I, p. 44, 77.

que de vagues conjectures. Le hasard des tempêtes (la découverte de Porto-Santo par Zarco et Vas [1], au quinzième siècle, fut due à cet incident) peut sans doute conduire très loin; mais le retour de bâtimens déviés de leur route par les tempêtes ou par la force des courans, et dépourvus de boussole, présente une chance plus rare encore.

STRABO, lib. I, p. 11 Alm.; p. 5 Cas. « Verisimile etiam non videtur Atlanticum pelagum esse « bimare, et angustis dirimi isthmis, qui obstent ne « navibus circumiri possit; multo contra est pro- « babilius eum confluere in sese et esse continuum. « Nam qui circumnavigare adgressi ac deinde re- « trorsum conversi sunt, id haud objectu terræ cu- « jusdam, quæ navigationem impediret ulteriorem, « sed mari haud secus navigabili, ob penuriam re- « rum et solitudinem se retroactos aiunt. »

Ce passage de Strabon n'a pas de liaison directe avec celui (lib. I, p. 113 Alm.) qui traite de la possibilité de naviguer des côtes occidentales de l'Ibérie aux côtes orientales de l'Inde. Il n'est pas question d'une terre semblable au continent améri-

[1] BARROS, Dec. I, lib. I, cap. 2, p. 27 (éd. de Lisbonne, 1778).

cain; qui se rattacherait au nord et au sud à des terres polaires, et s'opposerait comme une barrière à une navigation de l'ouest à l'est. On voit par ce qui précède, et par un autre texte (lib. I, p. 57 Alm., p. 33 Cas.) que le mot *circumnaviguer*, περιπλεῖν, n'est pas pris dans le sens de naviguer autour du globe, mais dans celui de faire le tour de la masse des terres connues (ἡ οἰκουμένη), placée entièrement, d'après le système de Strabon, dans un quadrilatère au nord de l'équateur. Ce géographe s'oppose à l'idée de la division de l'Océan en plusieurs bassins : il fait allusion peut-être, comme l'a déja observé M. Gossellin, à l'hypothèse d'une Mer Erythrée méditerranée supposée par Marin de Tyr et par Ptolémée. Si l'extrémité sud-est de l'Asie se repliait pour se prolonger vers l'ouest et se rattacher au Cap Prasum, la circumnavigation de l'Afrique, depuis le golfe Arabique jusqu'en Mauritanie devenait impossible. J'ai déja fait sentir plus haut combien il est heureux que cette fausse conception d'une mer Erythrée (Mer de l'Inde) considérée comme bassin fermé, n'ait pas été adoptée et répandue par Isidore de Séville (*Orig.*, XIV, c. 5.) et Sanuto, qui ont exercé de l'influence sur les projets de Gama et de Magellan. Strabon discute (I, p. 11 Alm.) ce qui de « l'île de la terre habitée » a déja été examiné, du côté oriental le long de l'Inde et du côté occidental occupé par les

Ibères et les Maurusiens ; il regarde un peu à tort, comme moins considérable ce qui reste des côtes à découvrir et à longer. « Il est certain, dit-il, que les navigateurs partis de points opposés (ἀντιπερι-πλέοντες) ne se sont pas rencontrés. » Cette discussion devait le conduire naturellement à la question de savoir si la division de l'Océan en plusieurs bassins ou l'existence des isthmes, pourraient empêcher les navigateurs de faire le tour de la terre habitable? Strabon revient à cette idée d'isthmes en parlant du tour de l'Afrique. « Tous ceux (lib. I, « p. 57 Alm., p. 32 Cas.) qui sont partis, soit de « la Mer Erythée, soit des Colonnes d'Hercule, ont « été forcés de revenir sur leurs pas, ce qui a fait « croire assez généralement à l'existence de quelque « isthme formant une barrière [1], tandis que par- « tout et particulièrement au midi, la Mer Atlan- « tique est continue. » Cette continuité des mers se trouve aussi énoncée avec beaucoup de précision chez Hérodote (I, 202). « Toute la mer que par- « courent les Hellènes, et celle qui est hors des Co- « lonnes, à laquelle on donne le nom d'Atlantique,

[1] Voyez à l'occasion de ce passage de Strabon et d'un texte d'Hérodote cité sur cette même page, Spohn, *Diss. de Nicephoro Blemmyda*, 1818, p. 22, avec des inculpations amères contre M. Tzschucke (*Adnotat. ad Melam*, Vol. III, Pars. I, p. 95).

« et la Mer Erythrée ne forment qu'une seule mer. » Si, plus tard (IV, 8) il raconte « que les Grecs du « Pont-Euxin font naître l'Océan à l'est (ce qui est « contraire à l'idée homérique des sources du fleuve « Océan) et le font couler autour de la terre, sans « cependant le prouver par l'expérience, » il ne se rétracte pas sur ce qu'il a avancé dans le premier livre : il ne fait que préciser ce qu'il a recueilli en distinguant entre l'opinion et le fait.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que dans Strabon, comme dans Eratosthène, la dénomination de Mer Atlantique se trouve étendue à toutes les parties de l'Océan [1]. Selon le premier, les côtes de l'Inde méridionale (lib. II, p. 192 Alm., p. 130 Cas.) sont baignées par l'Atlantique; les régions les plus orientales et les plus méridionales de l'Inde (lib. XV, p. 1010 Alm., p. 689 Cas.) se prolongent εἰς τὸ Ἀτλαντικὸν πέλαγος. Depuis que par les progrès de la navigation et des connaissances géographiques l'image du *fleuve Océan* Homérique, qui entourait le disque terrestre, s'était agrandie et adaptée aux observations positives, un nom qui, selon M. Letronne [2], remonte avant Hérodote (I, 202) jusqu'aux temps de Solon (Ol. 54) et qui n'appartenait d'abord qu'à la Mer extérieure, à la portion de

[1] Strabo, ed. Sieb., t. VII, p. 197.

[2] *Mém. sur l'Atlas*, p. 10.

l'Océan voisine des Colonnes d'Hercule (ἡ ἔξω θάλασσα), fut étendu à toutes les mers qui autour des continens alors connus, communiquent les unes avec les autres. C'est ainsi que depuis l'expédition d'Alexandre, les noms de Taurus et de Caucase furent donnés à toutes les chaînes de montagnes de l'Asie qui parcourent ce vaste continent de l'ouest à l'est jusqu'aux côtes des Sinæ et des Seres. L'école d'Aristote (de Mundo, c. 3) s'énonce dans le même sens, et dans le beau passage de Cicéron (Somn. Scip., c. 6.) que j'ai déja eu occasion de citer plus haut, l'orateur dit formellement : Cette terre que vous habitez est une petite île, « circumfusa illo « mari quod *Atlanticum*, quod *Magnum;* quod « *Oceanum* appellatis in terris. » Cette synonymie d'Atlantique et d'Océan, en général, ne se retrouve cependant pas chez tous les classiques romains ; Mela (Tzschucke ad Pomp. Melam, vol. III, Pars I, p. 95) et Pline font exception, et ce dernier (III, 5 s. 10) nomme *Mare magnum*, non comme Cicéron et Sénèque (Nat. Quæst., II, 6), la mer qui entoure l'οἰκουμένη, mais spécialement la partie voisine des côtes occidentales de l'Europe ou l'Atlantique, proprement dite, ce qui rappelle la dénomination de *Grand Océan*, que, d'après l'exemple de Fleurieu, les géographes modernes donnent, avec plus de raison, à la Mer Pacifique.

Le passage de Strabon, I p. 11 Alm., p. 5 Cas., se termine par une longue discussion contre Hipparque, qui avait mis en doute la continuité des mers. Je pense toutefois que c'est à tort que M. Gossellin (dans la Géogr. des Grecs analysée p. 52; dans les Recherches sur la Géographie systématique et positive des Anciens, t. I, p. 45, 133, 194, et dans les notes de la traduction française de Strabon, t. I, p. 12) attribue si positivement à Hipparque l'hypothèse avancée par Marin de Tyr et Ptolémée sur le bassin fermé ou *méditerranéen* de la Mer Erythrée et sur le *continent inconnu*, qui rattache la péninsule de Thinæ au cap Prasum. Je ne trouve aucune preuve de cette assertion. M. Gossellin croit pouvoir se fonder sur le texte qui nous occupe (I, p. 11 Alm.) et sur l'idée d'Hipparque que « la circumnavigation de l'Afrique était impossible; » cependant, le passage cité par Gossellin n'offre rien de pareil, et Strabon, I, p. 11 Alm. ne parle que « de l'inégalité du phénomène des marées dans diverses régions pélagiques observée par Séleucus le Babylonien, comme de l'assertion d'Hipparque, que la supposition même de leur égalité ne prouverait pas la continuité absolue des mers qui entourent le globe. » Il y a loin de ce raisonnement général et vague à l'hypothèse de la jonction de Thinæ au cap Prasum, que M. Gossellin, d'ailleurs si exact et si digne d'éloge, a consignée deux fois

dans des cartes particulières. (*Rech.*, t. I, Pl. 1; Trad. de Strab., t. I, Pl. 2.)

On reconnaît dans un passage remarquable de Plutarque (*de Facie in orbe lunæ*, p. 921, 19) ces mêmes isthmes de l'Atlantique (« de la grande mer ou mer extérieure») paraissant distinctement, mais reflétés par le disque lunaire, si, d'après le système d'Agesianax, que l'on retrouve encore de nos jours parmi le peuple en Perse, la lune représente, comme dans un miroir, le paysage terrestre et les inégalités de la surface de notre planète. Plutarque, qui a pu voir le texte de Strabon (I, p. 11 Alm.), allègue dans ce dialogue, pour combattre la vérité d'un système catoptrique si bizarre, la continuité des mers qui se communiquent toutes sans isthmes interposés. Étrange erreur de chercher dans la portion de la lune éclairée directement par le soleil, la configuration de nos continens, de même que, d'après l'observation d'un astronome illustre, M. Arago, on peut lire dans la lumière cendrée de la lune l'état moyen de diaphanéité de l'atmosphère terrestre.

La vaste étendue de mer qui sépare les côtes occidentales de l'Ibérie des côtes orientales de l'Asie, sur lesquelles Strabon, d'après l'exemple d'Ératosthène, fait déboucher le Gange, se trouve aussi indiquée par l'expression assez impropre « que l'Ibérie et l'Inde, contrées que nous savons être, l'une,

la plus orientale, l'autre, la plus occidentale de toutes, sont respectivement antipodes. » (Strabo, lib. I, p. 13 Alm., p. 7 Cas.) Comme les deux régions sont situées dans le même hémisphère boréal et supposées sur un même parallèle, il aurait fallu (Gemin. Elem. astr., c. 13; Cleomed. Cycl. Theor., lib. I, c. 2, p. 10 Schmidt) employer le mot περίοικοι et non celui d'ἄντοικοι, comme veut [1] M. Gossellin (Trad. de Strabon, t. I, p. 17), qui observe d'ailleurs très judicieusement que, d'après les principes admis par Strabon sur la longueur de la terre habitable, c'est-à-dire, sur la distance de l'Ibérie à l'Inde la plus orientale, l'étendue de l'Atlantique interposée résulte pour le parallèle du *diaphragme*, c'est-à-dire, celui de Rhodes, non de 180°, mais de « 134,000 stades sur un périmètre

[1] Les *antœciens*, ou *antomes* de l'Ibérie se trouvent en Afrique et non dans l'Inde. C'est dans ce même sens, que Ptolémée (*Géogr.*, lib. I, c. 8) nomme ἀντοικουμένη, la *terre opposée*, une masse continentale située au-delà de l'équateur entre les mêmes méridiens. Ainsi la définition d'*antomes*, ἄντωμοι, donnée dans l'*Astronomie ancienne* de M. Delambre (t. I, p. LIV) est inexacte et en contradiction directe avec les bonnes définitions données t. I, p. 204 et 218. On trouve d'ailleurs souvent confondus chez les auteurs du moyen-âge les antipodes avec les antichthones. Ces deux mots

équatorial de la terre de 252,000 stades » (ce qui fait plus de 236°). Observons cependant que Strabon ajoute prudemment au mot antipodes placé pour periœcien : τρόπον δέ τινα « en quelque sorte. »

STRABO, lib. I, p. 113-114 Alm. (p. 64-65 Cas.) « Itaque (compluribus verbis persuadere nititur Eratosthenes) nisi Atlantici maris obstaret magnitudo, posse nos navigare in eodem parallelo, ex Hispania in Indiam per universum id quod reliquum est, demta dicta distantia (hoc est longitudinæ terræ habitatæ) quæ totius circuli trientem excedit : siquidem circulus per Thinas ductus minor est ducentis milliariis, ubi nos stadia dimensi

ne sont pas nécessairement synonymes, comme le prouvent p. e. les passages de MELA, I, 9, 4 (*Tzschucke ad Mel.*, t. II, Pars I, p. 334) et de PLINE, VI, 22 s. 24. Ces deux auteurs, en parlant de Taprobane ou de la terre opposée, dans laquelle le Nil pourrait avoir sa source transmarine, prennent γῆν ἀντίχθονα pour une terre des Antœciens. Christophe Colomb n'est certainement pas venu aux antipodes de l'Europe, et cependant Pierre Martyr d'Anghiera a des nouvelles qui vont d'Espagne, « ad occiduos Antipodas. » *Opus Epistol.*, p. 133.)

sumus ex India in Hispaniam.... Habitatam nempe terram appellamus eam quam inhabitamus et notam habemus. Possunt autem in eadem temperata zona vel duæ habitatæ terræ esse, immo et plures, præsertim proxime ad circulum qui per Thinas et Atlanticum mare describitur. »

C'est, comme nous avons déja eu occasion de l'énoncer plusieurs fois dans ces discussions, un passage, pour ainsi dire, parallèle à celui qu'on lit dans Aristote, *de Cœlo*, II, 14. Il ne peut y avoir aucun doute que Strabon, en parlant de la possibilité de la navigation de l'Ibérie dans l'Inde, attribue cette opinion au second livre de la géographie d'Ératosthène (Strabo, lib. I, p. 62 Cas.) et non à Pythéas, comme le prétend un géographe moderne [1] auquel

[1] M. Mannert. Il dit dans *Einleit. in die Geog. der Alten*, p. 74: « Pythéas eut le premier la pensée qu'en naviguant de l'Europe vers l'Ouest, on parviendrait dans l'Inde; pensée qui fit trouver l'Amérique à Christophe Colomb. » Strabon rapporte simplement, qu'Ératosthène, dans son évaluation de la grandeur de la chlamyde, se fonde sur l'opinion qu'avait Pythéas de l'intervalle du Borysthène à Thulé. Nous verrons bientôt que c'est plutôt chez Posidonius (Strabo, lib. II, p. 161 Alm., p. 102 Cas.) que nous retrouvons la pensée d'Eratosthène, et non dans le peu que nous savons de Pythéas, si injustement traité par ceux qui n'ont pu ou n'ont pas voulu le comprendre.

on doit d'excellentes recherches sur la géographie des anciens. Ératosthène, admettant la sphéricité de la terre (Strabo, lib. I, p. 107 Alm., p. 62 Cas.) devait facilement être conduit à l'opinion que l'on pourrait naviguer de l'Ibérie dans l'Inde; mais, comme de raison, l'étendue de l'Atlantique sous le parallèle de Thinæ (*le diaphragme* de Dicæarque) lui paraissait un obstacle insurmontable. La mesure numérique de cette étendue de l'Atlantique résulte de l'étendue en longitude de l'οἰκουμένη évaluée à un peu moins de 68,000 stades dans le parallèle de Thinæ. D'après ce que Strabon énonce dans le quatrième chapitre du second livre et dans le quinzième chapitre du onzième livre sur la forme générale et la dimension de la terre habitée (p. 172 Alm., p. 112 Cas., p. 179 Alm., p. 118 Cas., p. 179 Alm., p. 519 Cas.), les résultats numériques auxquels il s'arrête, soit dans le système d'Ératosthène, soit dans celui de Posidonius, se retrouvent avec beaucoup de facilité; et ce qui me paraît très rassurant surtout, on les retrouve en ne comparant *dans chaque système* les données partielles qu'aux périmètres entiers très différemment évaluées par l'un et l'autre de ces anciens géomètres, sans avoir besoin de recourir à une comparaison avec les mesures actuelles. « La portion de l'hémisphère septentrional comprise entre l'équateur et un parallèle voisin du pôle a la figure d'une *ver-*

tèbre [1] σπόνδυλος (Cod. Paris., 1393 : σπόνδειλον dont M. de Brequigny propose très inutilement de faire σπονδεῖον, coupe employée dans des libations). La surface de cette vertèbre ou zone sphérique qui représente la zone temperée septentrionale, comprendra deux quadrilatères (τετράπλευρα), dont les côtés seront vers le nord, la moitié du cercle parallèle à l'équateur et voisin du pôle (1400 stades au-delà d'Ierné), vers le sud une moitié de l'équateur. » Or, c'est dans l'un de ces quadrilatères, que Strabon inscrit l'île qui est notre terre habitée « dont la longueur est plus que le double de sa largeur, qui a la forme d'une chlamyde, et dont la largeur se rétrécit beaucoup vers ses extrémités, surtout vers l'ouest (II p. 177

[1] J'ai conservé le mot vertèbre dont les traducteurs de Strabon se sont servis jusqu'ici. Il est cependant bien plus probable que Strabon, loin de faire allusion au squelette des animaux vertébrés, ait voulu désigner σπόνδυλος une forme circulaire (anneau) à surface bombée ou cylindrique, telle que l'offrent soit le peson du fuseau (*verticillus* dans Pline, XXXVII, c. 2, peson bien léger d'une matière semblable à l'ambre), soit les parties cylindriques du fût d'une colonne. (Athen. Deipn., V., p. 206, et où se trouve décrit le fameux vaisseau du Nil, le Thalamegus, orné de colonnes dont les parties étaient de différentes couleurs semblables à quelques édifices modernes de Florence.)

Alm., p. 116 Cas.). Comme le parallèle de Thinæ, en supposant le périmètre équatorial avec Ératosthène de 252,000 stades (STRABO, II, p. 173 Alm., p. 113 Cas.) n'a pas tout-à-fait 200,000 stades (Strabon aurait dit plus exactement [1] un peu moins de 203,000), et comme la longueur de la terre habitée, de l'ouest à l'est, du Cap Sacré à Thinæ est, sous le même parallèle du diaphragme, de 70,000 stades (STRABO, II, p. 137, 177, XI, p. 789 Alm. ou, II, p. 83. 116, XI, p. 519 Cas.), il est juste de dire, comme le fait Strabon dans le passage (p. 113 Alm., p. 64, 65 Cas.), qui a tant occupé le moyen-âge jusqu'à Colomb, que les terres occupent « plus du tiers » du cercle qui passe par Rhodes et Thinæ, deux lieux que l'antiquité supposait par une même latitude, quoiqu'ils différassent probablement de 24°. Il resterait donc à parcourir par mer 130,000 stades pour aller de l'Ibérie dans l'Inde « par un même parallèle, » dans cette Inde [2]. « Eoo adposita pe-

[1] GOSSELLIN, dans les notes à la trad. de Strabon, t. II, p. 164.

[2] Dans le passage remarquable qui traite du commerce de Thinæ (*Periplus Marciani Heracl.*, p. 14, et *Arriani Periplus maris Erythr.*, p. 36 HUDSON) ce port est représenté comme appartenant au pays des Sinæ, pays séparé de l'*India extra Gangem*. Telles étaient les connaissances dues à une navigation plus étendue.

lago » (Mela, III, 17.) C'est là, comme dit Strabon dans un autre endroit (II, p. 173 Alm., p. 113 Cas.), « la vaste étendue et la solitude des mers que l'on « ne peut franchir. »

Mais ce qui rend le texte (I, p. 114 Alm., p. 65 Cas.) que nous analysons le plus remarquable, et ce qui semble avoir peu frappé les écrivains du quinzième et du seizième siècle (de la grande époque des découvertes), c'est cette assertion de Strabon « que dans la même zone tempérée que nous habitons, et surtout aux environs du parallèle qui passe par Thinæ et traverse la mer Atlantique, il peut exister deux *terres habitées et peut-être plus de deux*. » C'est une prophétie de l'Amérique et des îles de la Mer du Sud, plus raisonnée du moins que la vague prophétie de la *Médée* de Sénèque. Strabon, dans le second livre (p. 179 Alm., p. 118 Cas.), fait encore allusion à cette probabilité de l'existence de terres inconnues placées entre l'Europe occidentale et l'Asie orientale. « Chercher à donner une idée exacte, dit-il, de toutes les autres portions du globe, ou même simplement de la totalité de cette *vertèbre* ou zone dont nous avons parlé (II, p. 173 Alm., p. 113 Cas.), cela est du ressort d'une autre science (ce n'est pas du ressort de la géographie positive), comme aussi d'examiner si la *vertèbre* est habitée dans l'autre *quadrilatère*, comme elle l'est dans celui où nous sommes. En

effet, supposez, *ce qui est assez probable*, qu'elle le soit, ce ne saurait être par des peuples de même origine que nous : dès-lors, cette terre habitée doit être différente de la nôtre, et c'est la nôtre seule que nous avons à décrire. » L'existence d'une terre ou de plusieurs terres dans l'Atlantique à l'est de Thinæ, paraissait donc assez probable au judicieux géographe d'Amasée, qui craignait de s'égarer dans le vaste champ de la géographie conjecturale. La liaison du passage que nous citons (II, p. 179 Alm., p. 118 Cas.) avec celui qui traite des dimensions et des divisions de la terre habitée (II, p. 173 Alm., p. 113 Cas.), l'expression, *autre quadrilatère* de la vertèbre (de la zone septentrionale), qui a été décrite, « composée de deux quadrilatères dont l'un comprend notre οἰκουμένη, » ne laisse aucun doute que Strabon, après avoir fait l'éloge des grandes expéditions des Romains si utiles aux progrès de la géographie, et « de son compagnon et ami, Ælius Gallus, » revient incidemment sur l'existence de terres habitées, non encore découvertes, placées peut-être sous le parallèle de Rhodes et de Thinæ. Cette autre οἰκουμένη de l'hémisphère boréal était donc entièrement différente de l'*autre partie du monde*, qu'à l'exemple de Cratès (Strabo, I, p. 54 Alm., p. 31 Cas.), on admettait dans l'hémisphère austral, au-delà du bras océanique qui occupe la zone torride ; elle était différente de l'*al-*

ter Orbis de Mela (I, 9, 4, III, 7, 7) et de la *quatrième partie du monde* [1] d'Isidore de Séville (Orig. XIV, c. 5, ed. Venet. 1483, p. 71, b).

La comparaison d'une chlamyde avec la forme de l'οἰκουμένη revient quatre fois dans Strabon (II, p. 173 Alm., 113 Cas.; II, p. 179 Alm., p. 118 Cas.; II, p. 182 Alm., p. 121 Cas.; XI, p. 789 Alm., p. 519 Cas.). L'analogie paraît se fonder principalement sur deux circonstances; il faut d'abord que la longueur, l'étendue de droite à gauche du vêtement dans lequel le cavalier doit s'envelopper et

[1] Je cite, de préférence, ces dénominations de la terre des Antichthones, qui, dans des siècles postérieurs, ont été identiquement appliquées à l'Amérique. Finis erat orbis ora gallici litoris, nisi Britannia insula amplitudine nomen *Orbis alterius* mereatur (Dicuil, *de mesura orb. terræ*, p. 50 Walck., passage imité de Florus, III, 10, 16). Sur les difficultés qu'éprouvent les habitans de la terre australe (Antichthones) de communiquer avec les habitans de notre οἰκουμένη, voyez deux passages remarquables dans Cleom., *Cycl. Théor.*, t. II (ed. Theop. Schmidt. 1832, p. 11-12) et dans Geminus, *Elem. Astr.*, c. 13 (Pet. Uran., p. 52). Le premier ajoute : « L'existence de cette terre antichthone (des Antœciens), nous l'avons apprise par des considérations (théoriques) de physique générale, φυσιολογία, non par l'expérience (de faits historiques). »

l'étendue (longueur) de l'est à l'ouest de la terre habitée soient beaucoup plus considérables, en général, que la hauteur de la chlamyde ou la largeur de l'οἰκουμένη du nord au sud. Cette circonstance se retrouve en effet dans la description d'Alexandrie. Strabon compare le terrain qu'occupe cette ville à la figure d'une chlamyde, « dont la longueur déterminée par les deux côtés baignés, l'un par la mer, l'autre par le lac Maréotis, est de 30 stades, tandis que les isthmes qui en marquent la largeur, n'ont que de 7 à 8 stades et sont resserrés entre la mer et le lac » (lib. XVII, p. 1143 Alm., p. 793 Cas.). L'οἰκουμένη se rétrécit beaucoup dans sa largeur vers les extrémités à l'est et à l'ouest (II, p. 173 Alm., p. 113 Cas.; II, p. 179 Alm., p. 118 Cas.; II, p. 181 Alm., p. 120 Cas.), surtout vers l'ouest (II, p. 177 Alm., p. 116 Cas.). Malgré la disproportion entre les deux dimensions de longueur et de largeur, d'étendue en longitude et en latitude, la similitude des formes exige que, vers le milieu de la longueur, la largeur atteigne un maximum. Cette condition, comme M. Gossellin l'a judicieusement observé (trad. de Strabon, t. IV, partie 1, p. 293-294), se trouve établie par Strabon (XI, p. 789 Alm., p. 519 Cas.) lorsqu'il discute où est placée, sous le parallèle de Rhodes, la moitié de la longueur, et si à ce point correspond la plus grande largeur de la chlamyde. L'idée sys-

tématique sur la forme du manteau de la terre habitée paraît géographiquement assez justifiée; car le maximum de largeur tombe en effet entre les méridiens de Rhodes et d'Artemita en Babylonie. Je trouve que, dans le moyen-âge, on a même vu les attaches (fibulæ) de la chlamyde [1].

La discussion sur la chlamyde et la largeur de la terre habitée dans le méridien d'Artemita ou de l'embouchure de la mer Hyrcano-Caspienne se termine par une comparaison de la partie boréale de l'Asie avec un couteau; comparaison qui rappelle celles de feuilles de platane ou de peau de panthères si communes chez les géographes grecs. Elle a paru inintelligible à des traducteurs modernes [2]; mais d'après l'opinion de M. Boeckh, Strabon (lib. XI, cap. 15, in fine, p. 789 Alm., p. 519 Cas.),

[1] Omnis terra quamvis ab Oceano tamquam ingens quædam insula circumvallatur, habitabilis tamen non undique globea est: cum utrumque ad solis semitam altius erecta caliginosæ cujusdam nubeculæ (ut inquit Anthonius Veronensis) speciem præstet, chlamydisque formam præ se fert, inquit Strabo in tertio: quoniam duas fibulas versus arcton habere conspicitur, quæ si coirent chlamydis figurarent speciem. *Cosmographia*, dans la *Manuductio in tabulas Ptholomei, composita per Laur. Corvinum Basil.* 1496, *fol.* 10, *a*.

[2] Du Theil, t. IV, partie I, p. 295.

frappé de la configuration du segment de la terre compris entre la Mer Glaciale et la chaîne du Taurus que sous les dénominations successives de Caucase (d'Alexandre), d'Imaüs, d'Émodus, d'Ottorocorras et de montagnes de Seres, on supposait parcourir toute l'Asie de l'ouest à l'est jusqu'à la mer orientale (*Eoum pelagus*), assimile ce segment à la forme d'un couteau, dont le dos courbé est représenté par la côte de la mer boréale, et le tranchant (ἀκμὴ τῆς κοπίδος) par la chaîne du Taurus qui se prolonge en ligne droite. Si je cite, à cette occasion, cet érudit et spirituel philologue, mon confrère à l'Académie, c'est pour lui offrir en même temps l'hommage de ma vive reconnaissance pour le soin qu'il a pris de rectifier les traductions latines de plusieurs textes d'Aristote et de Strabon (par Joannes Agyropulos, Budée, Vatable et Xylandre), comme aussi pour les conseils qu'il a bien voulu me donner, lorsque je lui ai soumis des travaux qui m'ont occupé un si grand nombre d'années. Signaler ces secours de la critique et de l'amitié, ce n'est pas rendre M. Boeckh responsable des aperçus souvent vagues et hasardés que peut renfermer mon ouvrage.

STRABO, lib. II, p. 161 Alm. (p. 102 Cas.)

« Suspicatur etiam (Posidonius) habitatæ terræ longitudinem LXX circiter millibus stadiorum constare, dimidiumque esse totius in quo sumitur circuli : itaque, inquit, ab occasu, Euro spirante, navigans tantum spatium ad Indos pervenires. »

Le périmètre équinoxial étant supposé par Posidonius de 180,000 stades (Strabo, II, p. 151 Alm., p. 95 Cas.), le périmètre du parallèle de 36° (« de celui sur lequel la mesure de la terre habitée est prise ») est nécessairement de 145,600 stades (Gossellin dans la trad. de Strabon, t. I, p. 270, note 1), dont 70,000 stades ou la plus grande étendue de l'οἰκουμένη de l'est à l'ouest sont en effet « environ la moitié. » Strabon n'a pas mis beaucoup de précision dans la réduction des périmètres appartenant à différentes latitudes. Il est difficile de concevoir comment des commentateurs ont voulu substituer ζέφυρος à εὖρος et faire naviguer de l'Ibérie vers l'Inde avec un vent continuel de l'ouest. Les mots ἀπὸ τῆς δύσεως dans le texte dont je cite la traduction, désignent le point de départ, et « ce vent continuel de l'est » rappelle presque les vents alisés d'un parallèle plus méridional.

Seneca, Nat. Quæst., in Præf., 11, « Tunc contemnit (curiosus spectator) domicilii prioris

angustias. Quantum enim est, quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos jacet? Paucissimorum dierum spatium, si navem suus ventus implevit (Codd. ferat.) »

Au premier abord, ce passage paraît faire allusion à ceux d'Aristote, *de Cœlo*, II, 14, et de Strabon, I, p. 113 Alm., p. 64 Cas.; mais cette analogie n'a rapport qu'à la voie par laquelle on peut naviguer de l'Ibérie dans l'Inde. Colomb, dans sa lettre à la reine Isabelle, de l'année 1498, confond tous les textes des auteurs anciens pour appuyer son opinion du peu d'étendue des mers. « Aristote, dit-il, nous apprend que le monde est petit, qu'il y a peu d'eau, et que facilement on peut aller de l'Espagne dans l'Inde. Ceci se trouve confirmé par Avenruyz (Averrhoès) et par le cardinal Pedro de Alliaco, qui se fonde sur l'autorité de Sénèque, tout en disant qu'Aristote pouvait savoir beaucoup de secrets de ce monde par Alexandre-le-Grand, et Sénèque par César Néron. » Mais, par quelle inadvertance, Sénèque, ce grave auteur, si soigneux de son style, a-t-il pu écrire *paucissimorum dierum spatio?* Voilà une question difficile à résoudre. En se rappelant ce qui précède dans la préface des *Quæstiones naturales*, on reconnaît que Sénèque a voulu offrir l'exemple d'une très petite étendue. Dans la tendance morale qui caractérise le stoïcien éclectique, vivant dans des temps sinistres, il insiste

sur le contraste entre la petitesse de cette terre « punctum [1] istud in quo bellatis, in quo regna disponitis » et la grandeur des espaces planétaires, « sursum ingentia spatia sunt, in quorum possessionem animus admittitur. » Quand l'homme, spectateur curieux de l'univers, a contemplé la course majestueuse des astres « et cette région du ciel qui offre à Saturne (velocissimo sideri) une route de trente ans, il méprise, en jetant de nouveau ses regards vers la terre, la petitesse de son étroit domicile. Combien y a-t-il depuis les derniers rivages de l'Espagne jusque dans l'Inde? L'espace de très peu de jours, si le vent est favorable au vaisseau. » M. Ruhkopf, dans ses *Adnotationes ad Quæst. nat.* (Sen., Op., t. V, p. 11), veut que l'Inde de

[1] On dirait que Pline (II, 68) a eu présent à la mémoire ce passage de Sénèque, lorsqu'il dit : « Hæ tot portiones terræ, imo vero, ut *plures tradidere,* mundi punctus, neque enim est aliud terra in universo. Hæc est materia gloriæ nostræ; hic exercemus imperia, hic instauramus bella civilia, etc. » Mais ces philosophes du premier siècle des Césars, généralement stoïciens, prêchant aussi le panthéisme, quand il se prête mieux à l'éloquence des rhéteurs (Pline, II, 1, 4, 7), offrent une monotonie de formes dans leurs compositions de philosophie morale sur laquelle nos théologiens seuls ont su renchérir.

Sénèque soit les îles Canaries : car, d'après Ptolémée, dit-il, l'Inde orientale se rapproche de l'Afrique *occidentale* (?) ; ces deux pays ne sont pas séparés par une grande étendue de mer, et par conséquent, les îles Canaries ne sont pas très éloignées de l'Inde. Il serait difficile de saisir le fil de ce raisonnement, et je ne connais, dans la Géographie de Ptolémée, absolument rien qui puisse justifier un rapprochement entre l'Inde et les Iles Fortunées. La *terre inconnue*, qui se lie à la péninsule de Catigara, se rattache « au cap Prasum, au promontoire Rhapta et à la partie australe d'Azania, » et tout en fermant le bassin de la Mer Erythrée, reste étrangère à la côte *occidentale* de la Libye. Ptolémée parle trois fois de ce bassin fermé et de l'existence de cette *terre inconnue* (lib. IV, c. 9, et lib. VII, c. 3 et 5) ; partout ailleurs, où il fait mention de la Mer de l'Inde (lib. IV, c. 8, lib. VI, c. 8, lib. VII, c. 2), il n'en désigne pas les limites. De plus, rien ne prouve que l'hypothèse de l'école d'Alexandrie sur la contiguïté de l'Afrique au sud du cap Prasum avec Catigara soit d'Hipparque, et, en général, antérieure à Sénèque, qui vivait plus d'un siècle avant Marin de Tyr et Ptolémée. L'explication du passage de Sénèque par M. Ruhkopf est par conséquent inadmissible, et l'on doit croire que le philosophe de la cour de Néron mettait quelquefois un peu d'exagération dans ses idées, comme trop sou-

vent il met de l'enflure dans sa diction. SENECÆ *Medea*, *Act. II*, *v.* 371, *sqq. Chorus in fine*, *p.* 281, *ed. Bip.*

« Nil, qua fuerat sede, reliquit
Pervius orbis.
Indus gelidum potat Araxem :
Albim Persæ, Rhenumque bibunt.
Venient annis sæcula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Tethysque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule. »

C'est le passage si souvent cité par Christophe Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, Oviedo et Herrera. Il serait inutile de jeter ici des doutes, comme l'a déja fait Ferdinand Colomb, sur le véritable [1] auteur de la *Médée*, qu'un texte de Quinti-

[1] C'est pour avoir confondu si souvent le célèbre philosophe L. Annæus Seneca avec son père, M. Annæus, époux d'Helvia, et auquel les tragédies ont été faussement attribuées, que les professeurs de Salamanque, dans les fameuses disputes avec Christophe Colomb en 1487 dont nous avons parlé plus haut, lui objectaient « l'infinité de l'étendue de l'Océan, prouvée par le philosophe Sénèque. » Il n'y a qu'une erreur de personne dans cette assertion des *Cathedraticos* de Salamanque. Ils ont voulu parler du rhéteur M. Annœus

lien (Inst. Orat. IX, 2. §. 9.) paraît adjuger formellement au philosophe précepteur de Néron, L. Annæus Seneca. Un trait satirique, échappé à Tacite [1], nous indique d'ailleurs que le précepteur « faisait souvent des vers depuis que le goût en était venu à l'élève. » Ce qui nous importe ici, c'est de

Seneca, qui vécut du temps d'Auguste à Rome, et traita dans les *Suasoriæ* (I. 1.) cette question : Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan, l'Inde étant l'extrémité du monde, au-delà de laquelle commence la nuit éternelle? Voss, *Kleine Schriften*, t. II, p. 241). L'expression dont se sert Ferd. Colomb dans la Vie de son père (cap. XI, p. 11 Barcia), savoir : que les professeurs s'appuyaient « sur l'autorité de Sénèque, qui assure *por via de question* qu'en trois ans on ne parviendrait pas au bout du Levant », dénote les *Suasoriæ*, débats fictifs des rhéteurs. Les trois ans ne se trouvent pas dans le texte : on affirme « ultra Oceanum rursus alia littora, alium nasci orbem, nec usquam naturam rerum desinere, sed simper inde ubi desisse videatur, novam exsurgere » ; mais l'auteur conclut, d'après de longues et futiles digressions, qu'Alexandre ne doit pas s'embarquer pour chercher un autre monde. C'est par une conclusion semblable, que la Faculté de Salamanque en 1487 cherchait par de doctes argumens à empêcher la découverte de l'Amérique.

[1] Objiciebant etiam eloquentiæ laudem uni sibi adsiscere et carmina crebrius factitare, *postquam Neroni amor eorum venisset*. Ann. XIV, 52.

fixer l'attention sur la liaison des idées qui conduit le poète à la prophétie, bien vague sans doute, « de ces nouvelles terres » qui seront découvertes dans la suite des siècles ; prophétie dans laquelle, selon le géographe Ortélius, on aimait d'autant plus à reconnaître l'Amérique que Sénèque était natif de l'Ibérie. Le chœur commence par célébrer le courage des navigateurs (*Audax nimium, qui freta primus, etc.*) à une époque où l'on n'était point guidé par les astres, où les vents n'avaient point encore de noms particuliers ; mais depuis que les Argonautes ont fait leur glorieuse expédition, la mer est partout ouverte ; on n'a plus besoin du navire Argo construit par la main de Minerve. Tout vaisseau parcourt la haute mer. Le monde entier est devenu d'un facile accès (perméable, *pervius orbis.*) L'Indien pénètre jusqu'à l'Araxès glacé (sans doute celui d'Hérodote, I, 201. T. V, p. 200-204, Schweigh. faisant la limite de la Perse et du pays des Massagètes, c'est-à-dire l'Iaxartes ou Sir-Deria) ; le Persan boit les eaux de l'Elbe et du Rhin. Dans ce tableau des communications des peuples, trop magnifique même pour le règne de Néron, le poète prête, suivant la coutume des Grecs, les connaissances de son époque aux temps de Médée. L'idée du contraste entre les premières navigations timides (*sua quisque piger littora tangens*) et cette communication rapide depuis l'Inde jus-

qu'aux rives du Rhin conduit à la prophétie qui termine le chœur. « Lorsque l'Océan aura brisé les liens (*vincula rerum*) par lesquels il enchaîne, d'après la Géographie Homérique, l'orbe terrestre[1] et que cet orbe sera libre à toute communication (*ingens pateat tellus*), alors dans des siècles futurs, la mers (Téthys) dévoilera de nouvelles terres (*novos detegat orbes*), et Thule ne sera plus le point le plus éloigné du monde connu. » L'élévation du style et le ton pathétique de l'inspiration ont donné aux dernières paroles du chœur une importance que, dépourvue de toute couleur locale, une prophétie si vague n'aurait point acquise, si elle avait été revêtue de la simple forme d'une conjecture géographique. Lorsque Strabon nous dit (I. p. 113 Alm., p. 64 Cas.) que dans l'Océan Atlantique, dans la partie de l'hémisphère boréal qui n'est pas occupée par notre terre habitée, il pourrait bien exister une autre οἰκουμένη et même plusieurs, *surtout* par le parallèle de Thinæ qui est celui de la plus grande extension continentale de l'Europe et de l'Asie, il prophétise, c'est-à-dire, il devine (ce me semble) d'une manière bien plus heureuse la découverte de l'Amérique et des îles de la mer du Sud. Le rapide développement de la navigation de

[1] « Oceanus terras velut vinculum circumfluit » (M. Ann. Seneca, *Suas.* I. 1. p. 5, ed. Bip.)

Myos-Hormos sur les bords de la Mer Rouge, aux côtes de l'Inde, dès la conquête de l'Égypte par les Romains (STRABO, II, p. 179 Alm., p. 118 Cas.), les découvertes au-delà des îles Britanniques et vers le Nord en général, peut-être aussi quelques expéditions militaires des Romains dans l'intérieur de l'Afrique remplissaient sans doute l'imagination de Sénèque[1]; et le chœur que nous venons d'analyser, ne semble pas imité d'une de ces nombreuses tragédies portant le même titre, de Néophron de Sicyone, d'Herillus ou de Philiscus qui toutes sont perdues pour nous.

C'est peut-être la célébrité rapidement acquise du passage de Médée, dès qu'on l'appliqua à la découverte du Nouveau-Monde, qui donna lieu à une supercherie d'antiquaire que nous ne connaissons que par le récit du géographe Ortelius[2]. En 1508, il prit fantaisie à un Portugais, habitant d'un village près le Cap de la Rocca, de faire graver sur un marbre de méchans et inintelligibles vers :

[1] Il est parfaitement inutile de faire voyager Sénèque, même comme le veut Gronovius, d'Egypte dans l'Inde (L. ANN. SEN., *Medea et Troades*, *ed. Aug. Matthiæ*, 1828, p. 14. 19. 92.)

[2] ORTELII, *Theatr. orbis terr.* 1601 (in art. Nov. Orbis.)

Volventur saxa litteris et ordine rectis,
Cum videas Occidens, Orientis opes.
Ganges, Indus, Tigris, erit mirabile visu,
Merces commutabit suas uterque sibi.

Le marbre fut enterré jusqu'à ce que l'on pût espérer que l'humidité en aurait attaqué la surface, puis déterré, montré à des curieux, et décrit par des enthousiastes comme inscription *sibylline*. Le jurisconsulte César Orlando découvrit la fraude, et Resende la dénonça dans les *Antiquitates Lusitaniæ*.

Après la prétendue prophétie de Sénèque, c'est la grande catastrophe de l'Atlantide de Solon, qui, au moment de la découverte de l'Amérique, a le plus occupé les auteurs Espagnols. Je ne me souviens pas, il est vrai, avoir trouvé une citation de l'Atlantide dans les lettres de Christophe Colomb ou dans les fragmens de son Traité de la conquête de la Casa Santa; mais son fils parle de l'*Isla Atlantica* qu'il confond, comme je l'ai fait voir plus haut, avec l'île *Atalante*, en face de l'Eubée, que nous savons, par les rapports de Thucydide, de Sénèque [1] et de Strabon, avoir été déchirée par des

[1] Thucydides ait (III, 89), circa Peloponnesiaci belli tempus (anno sexto) Atalantam insulam aut totam aut certe maximą ex parte suppressam. Nat. Quæst. VI, 24. Voyez aussi Strab., lib. I, p. 105 Alm., p. 61 Cas.

tremblemens de terre vers l'Olympiade 88, 2. Herrera dit que l'on n'a eu l'esprit de prendre l'île *Atlantia* de Platon pour l'une des Antilles de *Barlovento* que pour ternir la gloire de la découverte de l'amiral. Je m'abstiendrai de soulever de nouveau une question de géologie si fastidieusement

Cette grande révolution physique coïncide, à une année près, avec la troisième éruption de l'Etna, dont l'histoire fait mention depuis l'établissement des Grecs en Sicile, c'est-à-dire, depuis la première fondation de Syracuse en Ol. 5, 4, selon la chronique de Paros Boeckh, *Corp. Inscr. Græc.*, t. II, p. 335). Les tremblemens de terre de la Mer Egée ont-ils préludé à l'éruption de l'Etna, malgré la différence des deux systèmes d'action, comme nous avons vu des liaisons entre les mouvemens souterrains des Açores, de la Louisiane et de la côte de Caracas? (Humb., *Rel. hist.*, t. II, p. 4-21). Hésiode, non Homère, connaissait le nom de l'Etna, si toutefois le mot Αἴτνη se trouvait réellement dans le texte d'Hésiode, et qu'Eratosthène n'a pas seulement interprété le poète (*Theog.*, vs 860) par une liaison de conjonctures (Strabo, t. I, p. 42 Alm. p. 23 Cas.). Une grande éruption (Ol. 75, 2) signala le règne d'Hiéron, et donna lieu aux descriptions de Pindare et d'Eschyle. Diodore (V, 6) rapporte que long-temps avant la guerre de Troie, les Sicani, habitans primitifs de la partie orientale de la Sicile, par conséquent, « antérieurs aux Siculi, » furent forcés par des éruptions de l'Etna, qui durèrent pendant plusieurs années,

rebattue. Les problèmes de la géographie mythique des Hellènes ne peuvent être traités selon les mêmes principes que les problèmes de la géographie positive. Ils offrent comme des images voilées, à contours indéterminés. Ce que Platon [1] a fait pour fixer ces contours et agrandir les images en y

de se réfugier dans les parties occidentales de l'île. Thucydide nomme l'éruption Ol. 88, 3 la troisième (lib. III, 116). Il paraît probable qu'Hésiode connaissait l'Etna par des phénomènes volcaniques antérieurs à l'établissement des colonies grecques.

[1] Timæus, vol. III, p. 20-25; Critias, p. 109-121; (Plat., t. IX, p. 287-297, t. X, p. 39-66, ed. Bip.). De ces deux ouvrages de la vieillesse de Platon le dernier dialogue n'est pas terminé. (Voyez aussi Strabon, II, p. 160 Alm., p. 102 Cas.) D'après le témoignage de Posidonius, non de Polybe, comme il est dit dans un ouvrage rempli de recherches exactes, Hoff, *Gesch. der natürl. Verand. der Erdoberfl.*, t. I, p. 169 : « Posidonius trouve plus sage d'adopter la tradition (des prêtres égyptiens) que de dire à l'égard de ce pays, comme on l'a dit du retranchement d'Homère : celui qui l'a imaginé l'aura fait aussi disparaître. » Cette muraille qui devait mettre à couvert le camp des Grecs « n'a peut-être jamais existé (Strabo, XIII, p. 893 Alm., p. 598 Cas.), et ne doit sa destruction qu'à l'imagination d'Homère, comme le dit Aristote. » Platon fait du pays de l'Atlantide un pays à éléphans, dans lequel on trouve même des noms de langues sémiti-

appliquant les idées d'une théogonie et d'une politique plus modernes, a fait sortir le mythe de l'Atlantide du cycle primitif des traditions auquel appartiennent le Grand Continent Saturnien (Plut., *De facie in orbe lunæ*, p. 941, 2), l'île enchantée dans laquelle Briarée veille auprès de Saturne endormi, et la Méropis de Théopompe. Ce qui importe de rappeler ici, c'est le rapport historique du mythe de l'Atlantide avec Solon. Dans sa plus simple expression, le mythe désigne l'époque « d'une guerre de peuples qui vivaient hors des colonnes d'Hercule, contre ceux qui en sont à l'est. » (Crit. p. 108). C'est une irruption de l'ouest. Dans la terre *Méropide* [1] de Théopompe

ques; car un frère d'Atlas s'appelle « *Gadeiros*, ce qui veut dire en grec *Eumelos*, » riche en brebis. Cependant, nous savons par un fragment de Salluste (*Nunnes ad Melam*, p. 525), par Pline (IV, 36), Denys le Périégète, et surtout par Avienus (*Ora mar.*, v. 267) qui souvent se vante de ces renseignemens tirés d'Himilcon, que Gaddir ou Gadeira, est une racine punique. (Punicorum lingua *conseptum* locum Gaddir vocabant. Poetæ Lat. Min., t. V, p. 1212, ed. Wernsd).

[1] Ce nom de Meropis faisait-il allusion, en se liant au titan *Atlas*, à la seule de ses filles, qui s'était unie à un mortel, et qui, dans les Pléiades restait *voilée* (obscurcie), presque cachée au regard des hommes? Apollod., *Bibl.*, III, 10, 1, p. 83, ed. Heyne.)

et dans la terre Saturnienne de Plutarque, nous voyons, comme dans l'Atlantide, un continent en comparaison duquel notre οἰκουμένη ne forme qu'une petite île. La destruction de l'Atlantide par l'effet des tremblemens de terre se lie aussi à l'antique tradition de la Lyctonie, mythe géologique qui se rapporte au bassin de la Méditerranée, depuis l'île de Cypre et l'Eubée jusqu'en Corse, et qui peut-être, dans des temps bien récens, mais à l'imitation de la savante école d'Alexandrie, servait à étayer des systèmes géologiques par les traditions primitives des Hellènes et fut célébré dans les Argonautiques du faux Orphée [1]. Ce mythe de la Lyctonie, bien ancien sans doute, indiquant un danger menaçant le continent et les îles de la Grèce que les Atlantes veulent conquérir, aurait-il été transporté peu à peu vers l'ouest, au-delà des Colonnes? Il est aussi bien remarquable que, parmi tous ces mythes cosmologiques que nous venons de citer, la Lyctonie et l'Atlantide soient les seuls qui, sous l'empire de Neptune dont le trident fait trembler la terre, soient engloutis par de grandes catastrophes. Les continens Saturniens n'offrent pas cette particularité, et pour cela même l'Atlantide, malgré son

[1] V. 1274-1281. Sur un passage analogue de Callimaque, *voyez* Ukert, *Geogr. der Römer und Gr.*, *t.* I, Abth. 2, p. 246-348, et t. II, Abth. 1, p. 194.

origine probablement égyptienne et étrangère à la Grèce, me paraît un reflet de la Lyctonie. De grands bouleversemens ou, si l'on préfère une autre expression, la croyance de ces bouleversemens que l'aspect de la surface du globe, des péninsules, de la position relative des îles et de l'articulation des continens faisaient naître, devaient occuper les esprits sur toutes les côtes de la Méditerranée, lors même que l'Égypte, comme le prétendaient les prêtres, était, moins que tout autre pays, exposée à voir interrompre par des révolutions physiques, brusques et partielles, l'ordre régulier des phénomènes périodiques. La liberté extrême [1] avec laquelle Platon, surtout dans le Critias, traite le sujet de l'Atlantide, a rendu très naturellement douteux le rapport de tout ce mythe avec Solon. Platon était allié à la fois à la famille de ce législateur et à celle de Critias. Le bisaïeul de Critias que Platon introduit dans ses dialogues, portait le nom de Dropidès : il était l'ami intime de Solon qui l'a cité dans ses vers. Le récit de Platon offrirait moins de difficulté chronologique, l'intervalle de deux cent dix ans entre la vieillesse de Solon et celle de Platon étant rempli par trois générations de la descendance de

[1] Dans le même dialogue, les dimensions les plus plus différentes sont données à l'Atlantide. Crit., p. 108-118.

Dropidès, si, par une altération sans doute blâmable du texte, c'était celui-ci et non Solon qui racontait à Critias, le grand-père de l'interlocuteur, ce qu'il avait appris par Solon, de la catastrophe de l'Atlantide. Ce Critias, fils de Dropidès, à l'âge de quatre-vingt-dix ans (quand l'interlocuteur n'en avait que dix), excité par un concours poétique de jeunes gens qui chantaient des vers de Solon, se mit à exposer l'histoire des Atlantes, telle que les deux dialogues du Timée et du Critias la renferment. De plus, on fait dire à Critias l'interlocuteur, qu'il conservait des notes de Solon dans lesquelles celui-ci discutait les noms propres qu'il traduisait de l'égyptien en grec, et qu'il voulait introduire dans son poème. Platon, pour donner plus d'importance à son récit, aurait pu introduire tous ces faits dans un roman historique, et sa parenté avec Solon favorisait la probabilité de la fiction.

Dans cette supposition récemment renouvelée[1],

[1] Voyez Kleine, *Quæst. quædam de Solonis vita et fragmentis*. Duisb., 1832, p. 8. D'un autre côté, M. Bach (*Solonis Athen. carmina quæ supersunt*, Bonnæ ad Rhen., 825, p. 35-56 et 113,) croit que la famille de Platon avait conservé, non comme tradition, mais comme poème, un écrit désigné par les mots λόγος Ἀτλαντικός.

Platon, loin d'avoir puisé à la source de Solon, aurait rapporté lui-même le mythe de l'Atlantide, de son voyage d'Egypte. La vie de Solon par Plutarque (c. 54 et 66) semble rendre au grand législateur d'Athènes le poème dont on voudrait nier l'existence. Il le lui rendrait avec une certitude irrécusable si l'on était bien sûr que Plutarque n'eût pas modifié ses idées d'après les dialogues de Platon. Le biographe nous dit en effet que Solon « conférait avec les prêtres Psenophis et Sonchis d'Héliopolis et de Saïs, desquels il apprit le mythe de l'Atlantide, qu'il essaya, comme l'affirme Platon, de mettre en vers et de publier en Grèce. » Il ajoute, à la fin de cette biographie, « que c'est simplement par vieillesse, et non, comme prétend Platon, à cause des affaires politiques, que Solon ne termina pas son poème dont la longueur lui fit peur. » Cette objection, élevée contre le récit de Platon [1] et les noms de deux prêtres égyptiens [2] que les dialogues ne désignent pas, me paraît indiquer que Plutarque, malgré l'éloignement du temps, puisait à des sources qui nous sont inconnues; aussi M. Letronne, dans son judicieux *Essai sur les idées*

[1] Tim., vol. III, p. 21.

[2] Proclus, in *Tim.*, p. 31, en nomme trois autres encore, Pateneit à Saïs, Ochlapi à Héliopolis et Ethimon à Sebennytos.

cosmographiques qui se rattachent au nom d'Atlas, 1851, dit expressément : « La fable de l'Atlantide, que Platon raconte et amplifie sans doute dans le Timée et le Critias, a été tirée d'un poème *mythico-politique* que Solon composa sur la fin de sa vie, pour réveiller le courage et le patriotisme des Athéniens. Il donna les prêtres de Saïs pour auteurs du récit principal, comme un moyen d'en augmenter le crédit. Solon mourut en 559 avant notre ère : son poème a dû être composé entre 570 et 560, environ soixante-dix ans après le voyage de Colæus de Samos, et plus de deux cents ans avant la rédaction du Critias. »

D'après l'observation du grand helléniste, mon compatriote, M. Boeck, c'est surtout la réminiscence de la guerre des Atlantes, dans les Petites Panathénées, qui parle pour la haute antiquité de la tradition de l'Atlantide, et qui prouve que tout, dans ce mythe, n'est pas de la fiction de Platon. « Dans les grandes Panathénées, on portait en procession un *peplum* de Minerve, représentant le combat des géans (*gigantes*) et la victoire des divinités de l'Olympe. Dans les Petites Panathénées (il faut omettre l'indication de la localité où la procession eut lieu, parce qu'elle repose sur une erreur du scoliaste), on portait un autre peplum qui montrait comment les Athéniens, élevés par Minerve,

ont eu le dessus dans la guerre des Atlantes. » *Schol.*, *in Rempubl.*, I, 3, 1. (Bekkeri Comm. in Plat., t. II, p. 395. Voyez aussi les mêmes renseignemens dans *Proclus* in Tim., p. 26.) Ajoutons à ceci une scolie également conservée par Proclus, p. 54 : « Les historiens qui parlent des îles de la mer extérieure, disent que, de leur temps, il y avait sept îles consacrées à Proserpine; trois autres d'une immense étendue, dont la première était consacrée à Pluton, la seconde à Ammon, la troisième (celle du milieu, de mille stades de grandeur) à Neptune. Les habitans de cette dernière île ont conservé de leurs ancêtres la mémoire de l'Atlantide, d'une île extrêmement grande, laquelle exerça, pendant un long espace de temps, la domination sur toutes les îles de l'Océan Atlantique, et était également consacrée à Neptune. Tout ceci, Marcellus [1] l'a écrit ἐν τοῖς Αἰθιωπικοῖς : ». Une scolie du Timée (17, 17 in Bekkeri Comm., t. II, p. 427) est mot à mot copiée de ce passage.

Cette réminiscence monumentale de la guerre des Atlantes sur le péplum des Petites Panathénées et ce fragment de Marcellus, conservé par Proclus, indiquant le souvenir d'une catastrophe physique (l'existence d'un mythe de l'Atlantide) au-delà des colonnes d'Hercule, peut-être dans les îles Ca-

[1] L. c., p. 54.

naries[1] mêmes, méritent une sérieuse attention de la part de ceux qui aiment à pénétrer dans les ténèbres des traditions historiques. Le grand Archipel de l'Inde offre, d'après l'observation de M. Raffles, une tradition ou plutôt une croyance analogue à celles des destructions de la Lyctonie et de l'Atlantide. Ce qui importe d'abord de constater dans ce genre de recherches, c'est l'antiquité d'un mythe qu'à tort on a cru une fiction de la vieillesse de Platon, un roman historique comme le *Voyage imaginaire*[2] *d'Iambulus* (Diod. II, 53-60) et les

[1] Pline, VI, 31, connaît, outre la grande Atlantide de Solon, une petite île de ce nom, à cinq journées de navigation de l'Hespérion Ceras (Cap Non? Gossellin, *Rech.* t. I, p. 145.) Cette dernière pourrait bien être une des sept îles des *Æthiopiques* de Marcellus et appartenir aux Canaries. Aussi M. Heeren reconnaît dans l'île « herbarum abundans atque *Saturno* sacra » d'Avienus (*Ora mar.* v. 165), île dont le sol est soulevé par d'affreux tremblemens de terre, tandis que la mer voisine reste calme, le volcan de Ténériffe, *Ideen über Politik*, 1825, II, 1, p. 106.

[2] M. de Ste.-Croix (*Examen des historiens d'Alexandre*, p. 737) croyait cependant que la Gulliveriade d'Iambulus avait quelque fond de vérité. Un jeune écrivain, profondément versé dans les langues et les alphabets de l'Asie méridionale et orientale, M. Jacquet, a récemment fixé l'attention (*Nouveau Journal asiati-*

quatre-vingt-quatre livres d'Antoine Diogène *des choses que l'on voit au-delà de Thulé*. Ce qui dans les mythes géologiques peut appartenir à d'anciens souvenirs ou à des spéculations sur la configuration primitive des terres, à la rupture des digues qui séparaient les bassins des mers, offre un problème entièrement distinct et peut-être plus insoluble encore. Ces Atlantes, heureux parce qu'ils sont très loin, heureux même sans savoir rêver (Hérod. IV, 184; Plin. V, 8), sont, d'après les idées qui régnaient dans l'extrémité civilisée du bassin oriental de la Méditerranée, chez les Egyptiens et les Hellènes, un assemblage des peuples de l'Afrique boréale et occidentale, aussi différens sans doute de

que, t. 8, p. 30; t. 9, p. 508) sur ce peuple « qui se servait de lettres, d'après la valeur des signes indicateurs au nombre de vingt-sept, mais, d'après les figures qu'elles affectent seulement au nombre de sept éprouvant chacune quatre modifications, » comme dans les alphabets syllabiques indiens. Ne peut-on pas admettre que dans ces *Voyages imaginaires* on se plaisait à mêler aux fictions des descriptions locales, quelques traits de mœurs et d'usage que l'on connaissait vaguement par les relations incohérentes d'anciens navigateurs? Le mélange de vérité et de fiction paraît avoir existé surtout dans la Panchaïe d'Evhemere, malignement traité de Bergæen par Eratosthène. (Gossellin, t. II, p. 138.)

race que ceux que, dans le nord-ouest de l'Asie, on confondit long-temps sous la dénomination vague de Scythes et Cimmériens. Les Atlantes des temps historiques sont à l'est des Colonnes d'Hercule. Hérodote les place à vingt journées des Garamantes; mais leur nom étant lié, comme il l'observe expressément, à celui du mont Atlas, les Atlantes mythiques ont pu être portés vers l'ouest, au-delà des Colonnes, selon que la fable d'Atlas-Montagne, a été reculé progressivement dans cette direction [1]. La guerre des Atlantes avec les habitans de Cerné et les Amazones, si confusément traitée par Diodore de Sicile, eut lieu dans tout le nord-ouest de l'Afrique, au-delà du fleuve Triton, limite (Hérod. IV, 191) entre les peuples nomades et les peuples agricoles et plus anciennement civilisés, si toutefois il est permis d'assigner une localité déterminée à une lutte dans laquelle interviennent des êtres fabuleux, les Gorgones. Ajoutons que le lac Triton dont parle Diodore (III, 52, 56), n'est point sur les côtes de la Méditerranée, mais sur celles de l'Océan. Cette même région (et ce fait est

[1] LETRONNE, *Idées cosmog. p.* 8 *et* 9, M. HEEREN (II, 1, p. 206, 240; II, 2, p. 438) croit, d'après la route des caravanes indiquée par Hérodote au-delà des Garamantes, devoir placer les Atlantes d'Hérodote entre le Fezzan et le Bornou.

d'autant plus digne d'attention que Diodore ne fait nulle part mention de la destruction de l'Atlantide de Solon) « offrait de grandes éruptions volcaniques (πυρὸς ἐκφυσήματα μεγάλα). » Le Lac Triton même disparut par l'effet d'un tremblement de terre et le déchirement du sol qui le séparait de l'Océan (Diod. III, 53, 55). Le souvenir de cette catastrophe et l'existence de la Petite Syrte, attribuée sans doute à un événement semblable, ont fait confondre quelquefois, chez les anciens (Hérod. IV, 179), le lac et la Syrte. Des mythes de l'ancienne limite occidentale du monde connu peuvent donc avoir eu quelque fondement historique. Une migration de peuples de l'ouest à l'est, dont le souvenir conservé en Egypte, a été reporté à Athènes et célébré par des fêtes religieuses, peut appartenir à des temps bien antérieurs à l'invasion des Perses en Mauritanie dont Salluste a reconnu les traces, et qui, également pour nous, est enveloppée de ténèbres. (Sall. Bell. Jug. c. 18; Plin. V, 8, Strabo, XVII, p. 828 Cas.)

MACROBIUS, *Comment, in Somnium Scipionis, lib. II*, c. 9 : Nunc de Oceano, quod promisimus adstruamus, non uno, sed gemino ejus ambitu terræ corpus omne circumflui..... Is enim, quem

solum Oceanum plures opinantur, de sinibus ab illo originali refusis, secundum ex necessitate ambitum fecit. Ceterum prior ejus corona per zonam terræ calidam meat, superiora terrarum et inferiora cingens, flexum circi æquinoctialis imitata. Ab oriente vero duos sinus refundit, unum ad extremitatem septentrionis, ad australis alterum : rursusque ab occidente duo pariter enascuntur sinus, qui usque ad ambas, quas supra diximus, extremitates refusi, occurunt ab oriente demissis; et, dum vi summa et impetu immaniore miscentur, invicemque se feriunt, ex ipsa aquarum collisione nascitur illa famosa Oceani accessio pariter et recessio; et, ubicumque in nostro mari contingit idem, vel in augustis fretis, vel in planis forte littoribus, ex ipsis Oceani sinibus, quos Oceanum nunc vocamus, eveniunt : quia nostrum mare ex illis influit. Ceterum verior, ut ita dicam, ejus alveus tenet zonam perustam; et tam ipse, qui æquinoctialem, quam sinus ex eo nati qui horizontem circulum ambitu suæ flexionis imitantur, omnem terram quadrifidam dividunt; et singulas, ut supra diximus, habitationes insulas faciunt. Nam inter nos et australes homines means ille per calidam zonam, totamque cingens, et rursus utriusque regionis extrema finibus suis ambiens, binas in superiore atque inferiore terræ superficie insulas facit. Unde Tullius, hoc volens intelligi, non dixit : *Omnis terra parva*

quædam est insula; sed : *Omnis terra, quæ colitur a vobis, parva quædam est insula :* quia et singulæ de quatuor habitationibus parvæ quædam efficiuntur insulæ, Oceano bis eas, ut diximus, ambiente. Omnia hæc ante oculos locare potest descriptio substituta : ex qua et nostri maris originem, quæ totius una est, et Rubri atque Indici ortum videbis, Caspiumque mare unde oriatur invenies : licet non ignorem, esse nonnullos qui ei de Oceano ingressum negent. Nec dubium est, in illam quoque australis generis temperatam mare de Oceano similiter influere; sed describi hoc nostra attestatione non debuit, cujus situs nobis incognitus perseverat.

Dans ce passage curieux, mais bien lourdement exprimé, le grammairien offre à la fois une division des terres du globe en quatre masses continentales, séparées les unes des autres par des bras de l'Océan, une exposition des courans pélagiques et une théorie des marées fondées sur la rencontre des courans opposés. Cicéron n'admettait que deux portions de terres habitables (Somn. Scip. cap. 6), l'une au nord, l'autre au sud de l'équateur. Si Christophe Colomb avait eu connaissance du commentaire de Macrobe (et trois éditions en avaient déja paru avant 1492), il aurait sans doute été vivement frappé de cette « terra quadrifida » dont deux masses se trouvent dans l'hémisphère boréal à peu

près conformes aux conjectures de Strabon (lib. I, p. 113 Alm., p. 64 Cas.), masses continentales dont un navigateur, en cinglant de l'ouest à l'est, de l'Ibérie aux côtes orientales de l'Asie, devait nécessairement rencontrer sur son chemin celle qui n'avait point encore été vue [1] par les habitans de notre οἰκουμένη. Si l'on se figure l'Afrique australe séparée par une irruption de l'Océan, et l'isthme de Panama rompu, on retrouve à peu près dans l'Amérique du nord, dans celle du sud, dans l'Asie en y joignant sa Péninsule occidentale, l'Europe, et dans l'Afrique australe la terra quadrifida de Macrobe. L'existence d'un bras du fleuve-Océan [2]

[1] Un passage assez obscur, relatif à un autre monde, qui, certes, n'est pas un monde imaginaire, perçu seulement par l'intelligence (κόσμος νοητός), se trouve dans un fragment d'Anaxagore de Clazomènes, conservé par Simplicius, p. 89, 93, 110, ed. Schaubach.

[2] « Phavorini fragmentum ἐν ταῖς πανοδαπαῖς ἱστορίαις apud Stephanum Byzantinum advocem Ὠκεανὸς legimus quod ita se habet : Προσαγορεύουσι δὲ τὴν ἔξω θάλασσαν ἐκεῖνον μὲν οἱ πολλοὶ τῶν βαρβάρων Ὠκεανόν· οἱ δὲ τὴν Ἀσίαν οἰκοῦντες μεγάλην θάλατταν, οἱ δὲ Ἕλληνες Ἀτλαντικὸν πέλαγος. Moneo hunc locum satis gravi momento comprobare neque *Oceani* nomen, neque notionem illam maris terram cingentis *græca* esse originis. » Spohn *de Niceph. Blemm. duob. opusc. geogr.* 1818, *p.* 23.) Ce passage très remarquable et très décisif de

occupant la partie mitoyenne de la zone équatoriale avait été affirmée, depuis les temps d'Alexandre, d'abord par Cratès, puis par Aratus, Cleanthès et Cleomède; mais, ces quatre révulsions (*refusiones*) des eaux de l'est et de l'ouest vers le nord et le sud, qui sont marquées sur une petite mappemonde que l'on trouve ajoutée aux manuscrits de Macrobe (ed. Bipont. p. 154, tab. II), et qui, dépourvue des quatre golfes, adoptés par tous les géographes grecs, n'est pas celle que Macrobe avait sous les yeux, sont-elles le produit de l'imagination du commentateur, ou les a-t-il tirées de quelque source inconnue? L'idée d'expliquer les marées par des courans opposés était d'ailleurs anciennement très

Phavorinus ajoute aux motifs historiques et étymologiques qui ont été allégués plus haut de l'origine sémitique (phénicienne) de la fiction et du nom d'un Fleuve-Océan, qui forme un cercle autour de la masse réunie des terres. Voyez aussi sur les racines *hag* (*ag*) et og: *Villanueva, Phœnician Ireland,* 1833, *p.* 65, ouvrage dont l'esprit et la méthode sont d'ailleurs bien éloignés de la sévérité d'une bonne critique philologique. Habitans des côtes de la mer Egée, les Héllènes connaissaient par leurs propres navigations la Mer Noire avant l'Océan. De là « le nom du *Pont* (Πόντος), donné au bassin qui semblait le plus vaste, comme le nom de *Poète,* donné κατ' ἐξοχὴν au plus grand de tous, à Homère. » Strabo, lib. I, p. 39 Alm. p. 21, Cas.)

répandue, et l'observation du mouvement des eaux dans les détroits surtout au nord-est de la Sicile et dans l'Euripe qui sépare la Béotie de l'Eubée, y avait donné lieu. Le savant auteur de la Géographie physique des anciens [1], M. Ukert, observe d'ailleurs avec raison que la théorie de Macrobe, contemporain d'Aviénus, a quelques rapports avec celles du rhéteur Eumenius et du poète Claudius Rutilius Numatianus, tous deux natifs des Gaules, l'un d'Autun et l'autre de Poitiers ou de Toulouse, et par-conséquent, à ce que je pense, familiarisés avec les phénomènes des hautes marées sur les côtes occidentales de la France. Eumenius et Rutilius regardent également comme causes principales des marées le choc des eaux pélagiques à l'issue des canaux (amnes Oceani, Virg. Georg. IV, 233; Oceanus refusus, Æn. VII, 225.) qui séparent « les diverses masses de terres continentales. » Ils adoptaient donc aussi plusieurs terres habitables, sur les côtes desquelles se brisaient les courans : mais d'Eumène, le panégyriste de Constance Chlore, mort en 311, et du poète Claudius Rutilius, il n'y a que le premier qui soit indubitablement antérieur à Macrobe.

[1] Eumen. *Paneg. Constant.* c. 6. Claud. Rut. *Itiner.* I, 6 43. Ukert, *Geogr. der Griechen*, II, 1, p. 85.

Esra, *lib. IV*, *cap.* 6. *D:* Et tertia die imperasti aquis congregari in septima parte terræ.

Colomb ayant intérêt à persuader aux monarques espagnols que l'Océan offre très peu d'étendue, a été frappé de ce passage d'Esdras ; il en parle longuement dans sa lettre d'Haïti de 1498. Il avait appris à connaître dans l'*Imago Mundi* (cap. 8) du cardinal d'Ailly l'opinion que la mer n'occupait qu'un septième de toute la surface du globe, opinion trois fois énoncée dans l'histoire de la création du monde, telle que la rapporte Esdras; mais Colomb copiait mal la citation en plaçant le passage dans le troisième livre. Comme la reine Isabelle aurait bien pu ne pas se soucier de l'autorité d'Esdras, l'amiral ajoute, ainsi que nous l'avons vu plus haut : « La cual autoridad es aprobada por santos los cuales dan autoridad al 5° et 4° libro de Esdras. » Il donne pour exemple S. Augustin et S. Ambroise. Ce jugement sur la sainteté de tous les livres d'Esdras est également porté par d'Ailly [1] et par Pic de la Mirandole, ce qui doit d'autant plus surprendre, que le quatrième livre a été, dans les siècles postérieurs à S. Augustin, toujours re-

[1] « Cujus libri auctoritatem, dit ce Cardinal, sancti habuerunt in reverentia et veritates sacras per eum confirmarunt. »

gardé comme apocryphe[1]. Depuis, M. Lücke a rendu probable que ce livre a été fabriqué non au quatrième mais dès la fin du premier siècle de notre ère par un Juif grec hors de la Palestine[2], et qu'il appartient à ce groupe d'écrits apocalyptiques dont l'origine remonte aux prétendues prophéties des Mages et aux oracles sibyllins forgés en partie, selon les recherches modernes, jusqu'aux quatrième et cinquième siècles.

Il est étrange de trouver dans des périodes du christianisme, où la grande étendue des navigations au nord-ouest et dans la Mer de l'Inde avait depuis long-temps fait disparaître l'idée du Fleuve-Océan entourant le disque terrestre et où les géographes grecs et romains parlaient tous de l'*immensité* de l'Atlantique, cette fausse idée du rapport des continens et des mers et de la trouver dans un livre apocryphe appelé très anciennenent dans l'Eglise grecque l'Apocalypse d'Esdras. Ce sixième chapitre que cite Christophe Colomb appartient plus

[1] Luther le compare « aux fables d'Esope. » Alb. Fabric. *Cod. pseudepigr. Vet. Test.* t. II, p. 174, 180, 191.)

[2] Fr. Lücke, *Versuch einer vollstand. Einleitung in die Offenb. Johannis und die gesammte apocalyptische Litteratur*, 1832, *p.* 78-115. Keil, *Apologet. Versuch über die Bücher der Chronick und Esra* 833, *p.* 144.

particulièrement au cycle des visions cosmologiques. D'après l'opinion d'un des savans les plus versés dans les croyances des peuples araméens ou sémitiques, M. Rosenmüller, à Leipzig, que j'ai consulté sur le passage d'Esdras, « les Hébreux, dans leurs livres anciens, n'avaient absolument aucune donnée numérique sur l'étendue relative des continens et des mers; même les paraphrases chaldéennes et les écrits talmudiques et rabbiniques n'offrent aucun secours. Mais comme les Juifs ont l'habitude de partager la surface du globe *en sept climats* [1], et comme la Genèse, I, 9, indique que les eaux ont été *réunies en un seul lieu*, il ne paraîtrait pas contraire à l'esprit de l'*exégèse* talmudiste de rapporter ce lieu de rassemblement des eaux à une des sept zones. » J'ajouterai à cette explication ingénieuse que la division en sept climats a ses racines dans les plus antiques traditions mythiques de l'Inde. D'après une des différentes phases de la géographie [2] entièrement systématique, conservée dans les Pouranas, le disque terrestre est également composé de sept zones ou cercles concentriques (*Dwipas*) avec sept climats [3]

[1] Buxtorf, *Litt. Chald.* p. 203.

[2] Wilford dans les *Asiatic Researches*, t. VIII, p. 376.

[3] Pythagore, Parmenide et Posidonius ne connais-

correspondans. Mais chez les Indous, les sept zones terrestres sont séparées par *sept mers*. Cet arrangement ne restreint certainement pas l'étendue de la masse totale des zones liquides dans lesquelles on distingue d'une manière plus bizarre que poétique des *mers* de *lait caillé*, de *sucre* et de *beurre clarifié*. C'est probablement pour avoir ignoré l'importance qui a été donnée au passage d'Esdras dans la série d'idées et de rêveries qui ont amené et suivi la découverte du Nouveau-Monde, qu'aucun des commentateurs des livres apocryphes écrits originairement en grec, n'a fixé son attention sur cette septième partie de la surface du globe qui seule devait être couverte des eaux de l'Océan.

On voit dans le livre de Job, dit Herrera [1], l'historiographe de la conquête de l'Amérique, que Dieu a voulu tenir le Nouveau-Monde comme caché aux hommes (*encubierto a los hombres*) pour le donner aux Castillans. Il serait difficile de trouver quelque allusion à une découverte géographique dans le passage éloquent de Job qui n'offre qu'une allégorie philosophique (cap. 28, v. 20-26) : « Quis est locus intelligentiæ? Absconditus est ab oculis

saient que cinq ou six zones (Strabo, lib. II, p. 105 Alm. p. 94 Cas.), tandis que dans l'Inde, la division est ou en quatre ou en sept zones.

[1] Dec. I, lib. I, c. I, p. 2.

omnium viventium ; volucres quoque cæli latet. Deus intelligit viam ejus, et ipse novit locum illius. Ipse enim fines mundi intuetur, qui fecit ventis pondus, et aquas appendit in mensura ; quando ponebat pluviis legem et viam procellis sonantibus : tunc vidit illam, et enarravit, et præparavit, et investigavit. » Aussi aucun commentateur moderne [1] ne s'est occupé de l'interprétation d'Herrera et de son courage à torturer un texte. On trouve un autre passage dans Esdras (lib. IV, cap. 7) qui aurait frappé l'imagination de Colomb, si on l'avait placé à côté de la célèbre prophétie du chœur de la *Médée* de Sénèque. L'auteur grec fait dire à Esdras « et apparescens ostendetur quæ nunc subducitur terra » ou, dans une tournure de phrase plus analogue encore aux vers de Sénèque, d'après la version éthiopienne dont nous devons la connaissance aux savans d'Oxford : « Apparebit terra quæ nunc absconditur. » Au milieu des idées qui gouvernent le dix-neuvième siècle, pendant l'essor prodigieux d'une civilisation qui avance et ne vit, pour ainsi dire, que dans le présent et pour un avenir très prochain, on a de la peine à comprendre une époque glorieuse pour le genre humain où, après avoir fait de grandes choses, on se plaisait à jeter les yeux en arrière, à scruter patiemment si

[1] Carl Umbreit, *das Buch Hiob*, 1824, *p.* 223.

ces grandes choses étaient l'accomplissement d'antiques prédictions. Il est du devoir de l'historien d'étudier chaque siècle d'après le caractère individuel et les traits distinctifs de son mouvement intellectuel ; et je ne regretterai pas les peines de mes laborieuses recherches pour suivre la direction des idées de Colomb et de ses contemporains, dussent-elles même être payées de quelque dédain de la part de ceux qui persistent dans un système opposé.

C'est dans un ouvrage de Plutarque d'un texte très corrompu, mais rempli de considérations de physique et de cosmologie très remarquables [1] et

[1] Sur la pesanteur universelle à la surface de la terre, du soleil et de la lune : Plut. *de Fac. in orbe lunæ*, *p.* 924, 8 *et* 39; sur les effets de la réflexion des miroirs en agrandissant ou multipliant les images, p. 930, 11; sur la visibilité de la lune dans les éclipses totales, p. 933, 56 et 934, 28 ; sur les montagnes particulièrement lumineuses de la lune (ὄρη φλογοειδῆ, le texte moins correct a ὄρη καταφλογοειδῆ : on croirait voir une allusion à Aristarque et aux volcans dont quelques astronomes modernes ont *prétendu* apercevoir l'activité d'ici bas) p. 935, 4; sur le manque de chaleur dans les rayons lunaires, p. 937, 16, etc. Le mythe du *Grand Continent* se trouve de p. 940, 52 à 942, 29 (Plut. *Opp. ed. Reiske*, *IX*, 710-715).

en grande partie très justes, dans le dialogue *de Facie in orbe lunæ*, que se trouve le passage dans lequel, au seizième siècle, le géographe Ortelius [1] croyait reconnaître non les îles Antilles, mais tout le continent américain. Cette μεγάλη ἤπειρος placée au-delà de la Bretagne, vers le nord-ouest, lui rappelait sans doute les côtes du Canada et le chemin que les navigateurs normands avaient trouvé au commencement du onzième siècle, vers les parties les plus septentrionales de l'Amérique. Il est superflu de développer ce qu'il y a de hazardé et de chimérique dans ces interprétations. Le mythe qui nous est conservé dans le petit Traité des taches de l'orbe lunaire de Plutarque, appartient à un cercle d'idées étroitement liées entre elles, plus symbolliques que chorographiques, embrassant tout l'occident au-delà des Colonnes d'Hercule, appelées elles-mêmes jadis *Colonnes* de *Briarée* ou de *Cronos* (Saturne). C'est un fragment de la géographie mytique des temps les plus anciens, offrant, pour ainsi dire, des images qui se détachent sur un

[1] Après avoir répété le passage de la *Médée* de Sénèque, si souvent cité depuis 1492, le célèbre géographe ajoute : « Ego quoque ejus (Novi Orbis) mentionem fieri a Plutarcho de Facie in orbe lunæ sub nomine *Magnæ Continentis* puto. » (Ortelius, *Orb. terrar.* 1570, *art. Nov. Orb.*)

horizon embrumé, et qui deviennent mobiles selon les inspirations et les opinions individuelles du narrateur. Examiner ici la part que des découvertes réelles, favorisées par les courans et les vents, ou bien les mensonges phéniciens [1] (les *contes des navigateurs* revenant des mers *extérieures*), ont pu avoir à ces conceptions cosmographiques qui se répètent avec une certaine uniformité à travers les siècles les plus reculés, serait aborder une discussion générale qui nous éloignerait de notre sujet et dans laquelle mon opinion particulière ne pourrait être d'aucun poids. « Les idées que la poésie antique avait popularisées depuis des siècles, ont exercé une puissante influence même sur les systèmes géographiques [2]. »

Pour faire saisir d'abord la position de ce *Grand Continent* de Plutarque relativement à notre terre habitée (ἡ οἰκουμένη), nous rappellerons, d'après le récit de Sylla, un des interlocuteurs du dialogue, que l'île d'Ogygie [3] est éloignée de cinq jours de navigation de la Britannia, vers l'ouest. J'emploie

[1] Ψεῦσμα φοινικικόν, Plato de Republ. III, 414, c; STRABO. III, p. 259 Alm. (p. 170 Cas.)

[2] LETRONNE, *Essai sur le mythe d'Atlas*, p. 18.

[3] STRABON (VII, p. 458 Alm. p. 299 Cas.) place aussi dans le nord, près des monts *Riphées*, une montagne du nom d'Ogygie, ὠγυῖον ὄρος (Codd. ὠγύγιον).

à dessein le mot Britannia ; car dans un passage de Procope [1] que récemment on a rapproché de celui de Plutarque, il est question de Brittia, île placée entre Britannia et Thulé. A trois autres journées de chemin, mais vers le couchant d'été du soleil, donc à l'ouest-nord-ouest en comptant depuis l'Europe, se trouvent trois autres îles, « dans une desquelles, selon les Barbares (c'est la glose du texte tel que nous l'avons), Saturne a été enfermé par Jupiter, » mais cette désignation du lieu de la prison est en contradiction directe avec le reste du récit. Mon illustre ami M. Bœkh, ne doute pas que le texte n'ait été altéré de 941, 5 à 941 8, (de ὧν ἐν μιᾷ à παρακάτω κεῖσθαι). Après que les *théores* eurent séjourné quatre-vingt-dix jours dans ces îles, on les voit s'embarquer pour aller plus loin et chercher l'endroit où Saturne sommeille (p. 941, 38). M. Bœckh pense que la prison et par conséquent le lieu de la grande fête était Ogygia même, et qu'il faut lire, au lieu de ὧν ἐν μιᾷ, soit ἐν δὲ τῇ Ὠγυγίᾳ, soit ὧν ἐν τῇ πρώτῃ, ou qu'il faut supprimer toute la glose de 941, 5 à 941, 8, qui n'a rien à faire à cette simple exposition des distances, et qu'un Scoliaste paraît avoir intercallé en réminiscence d'un autre

[1] *De Bello Goth.* IV, 20 (Welcker, sur les Phéaciens d'Homère et les îles des Bienheureux dans le Rhein. *Mus.* I, 2, p. 240.)

passage de Plutarque (de defectu Orac. cap. 18) dont je parlerai plus bas.

Loin des trois îles, cependant plus rapprochée d'elle que de l'Ogygia, est situé le Grand Continent qui entoure l'Océan, la grande Mer Cronienne; il y a cinq milles stades d'Ogygia à ce continent. L'idée d'une masse continentale *au delà* de l'Océan, aux confins du disque de la terre, se retrouve chez les Indiens dans le monde (*lôka*), situé au-delà des sept mers, comme dans les traditions arabes [1] sur les montagnes Kaf. Remarquons aussi que tout ce que le narrateur Sylla conte à Lamprias (c'est le nom du frère de Plutarque [2]), il le tient de la bouche de l'étranger qui vient de ce pays Saturnien à Carthage, comme cela est indiqué positivement dans le dialogue sur la lune (p. 937,

[1] Gesenius, *Jesaia*, *t. II*, *p.* 324 (voyez aussi Lôka-lôka, d'après Amara-Cosha, dans le dictionnaire de Wilson). Cette idée d'un Grand Continent montagneux placé au-delà de la ceinture océanique et habité par des hommes avant le déluge, est celle de plusieurs Pères de l'Eglise. Elle a été exposée par Cosmas Indicopleustès.

[2] Cet interlocuteur reparaît dans les dialogues de *defectu Oraculorum* et *de EI apud Delphos* avec Ammonius, précepteur de Plutarque et le mathématicien Menelaus. Lamprias est aussi le nom du fils de Plutarque.

29 et 945, 37); le mythe même n'est exposé que vers la fin du livre quoique annoncé dès les premières lignes (p. 920, 1) par lesquelles le texte défectueux (ἀκέφαλος) commence aujourd'hui pour nous; on le rappelle aussi au moment ou Théon demande à Lamprias, non si le globe lunaire qui est une « terre céleste » (p. 935, 19) est effectivement habité par des hommes, mais s'il peut être regardé comme habitable (p. 937, 35).

Enfin Sylla impatient « en sa qualité de premier acteur » (comme narrateur du mythe géographique que l'homme mystérieux, le voyageur de la région transatlantique du nord-ouest, lui a transmis) débute d'une manière solennelle (p. 940, 58) avec le vers d'Homère : « Loin dans l'Océan est placée une île Ogygia. » C'est à la position de cette île qu'il rapporte les positions des autres îles Saturniennes et du Grand Continent, telles que nous les avons indiquées plus haut. Est-ce là un pur ornement poétique? Du moins dans un autre passage également très remarquable (Plut. de def. Orac. cap. 18) où il est de nouveau question de plusieurs îles enchantées situées près de Britannia, et dans l'une desquelles Saturne incarcéré est surveillé par le Titan Briarée, l'île d'Ogygia n'est pas nommée. « Le trajet de l'Océan Cronien est lent à cause des alluvions des rivières qui descendent du Grand Continent (p. 941, 13) et rendent la mer *terreuse*

(bourbeuse) et épaisse. » C'est une manière d'expliquer par la proximité [1] d'un Grand Continent le *Mare concretum*, *cœnosum*, *pigrum* des auteurs romains et d'attribuer à des dépôts de terrains meubles ce que d'autres, dans les régions boréales,

[1] Tout au contraire dans la *Vie d'Agricola* (cap. 10), Tacite attribue ces mêmes phénomènes d'un *mare pigrum* et *grave remigantibus* à l'absence des terres qui sont appelées avec raison *causa* et *materia tempestatum;* car l'inégale distribution des surfaces opaques (continentales) et diaphanes (océaniques), est une des causes principales du conflit des courans aériens et des explosions électriques dans l'atmosphère. Le nom de Mer Cronienne, que Plutarque prend dans un sens plus général, ne commençait, à proprement parler, qu'au-delà du promontorium Rubeæ, qui séparait cette mer (Plin. IV, 13, Dicuil, *de Mens. terræ*, VII, p. 32 Walck.) du *Morimarimarusa* ou *Morimarusa*, nom qui, selon Philémon, dans l'idiome des Cimbres, signifiait *Mer Morte*. Voilà deux mots, *mori* et *marusa*, qui, d'après l'observation de M. Bopp, paraissent appartenir au système des langues indo-germaniques, quoique avec moins de netteté et d'évidence que dans *Iabadiu*, île à orge, deux mots sanscrits dont Ptolémée (*Geogr. lib.* VII, cap. 2) nous a conservé l'interprétation. A moins qu'on ne veuille reconnaître dans *Morimarusa* une simple réduplication, comme forme *intensive* (Gram. sanscr. § 562.) *Mori* se retrouverait dans le latin (italique) *mare* (goth. *mari*, même slave,

attribuent aux glaces, ou les mers méridionales (Arist. Mem. Ausc. c. 136; Scyl. Car. per. p. 53, ed. Huds.; Avien. Ora. mar. v. 122 et 408), à l'algue marine, c'est-à-dire aux bancs flottans de fucus. Le Grand Continent de Plutarque se pro-

russe *more*). Traversant tant d'idiomes, il tient sans doute du sanscrit *vâri* (wâri) *wasser* des Allemands. Les permutations de *v* et *m* sont très fréquentes. *Marusa* se lie à la racine sanscrite *mr*, mourir (*a-mara*, immortel). Je rappellerai aussi que *Maris* (Hérod. IV, 49), *Marisus* (Strabo, VII, p. 467 Alm. p. 304 Cas.) et *Marus* (Tac. *Ann.* II, 63), sont des affluens de l'Ister. Quant à la Mer Cronienne, le Cod. Palat. de Ptolémée (*Geogr.* II, 2), fait synonyme πεπηγὼς ὠκεανὸς καὶ Κρόνιος, νεκρός, mais M. Welcker, dans son Mémoire ingénieux sur le site de la Terre des Phéaciens, pense que le mot *Morimarusa* fait allusion à ce *passage des morts* dans l'Océan boréal, que Tacite pourrait avoir puisé dans un commentaire perdu de Plutarque sur Hésiode (Rhein. *Mus.* I, 2, p. 238 et 243. Comparez aussi sur le mare Cronium, *Voigt Gesch. Preuss.* I, 44, 77). Dans la partie de l'Océan Septentrional qu'Hécatée appelle *Amalchum*, ce qui signifie, dans la langue des Scythes, *congelé* (Plin. IV, 13), on reconnaît l'analogie de μάλκη avec l'α non privatif, mais copulatif comme il l'est dit dans ἀδελφὸς et ἄλοχος, analogie fondée ou sur une filiation primitive d'idiomes, ou sur l'habitude de tous les peuples, d'altérer des mots étrangers pour les assimiler à des mots indigènes.

longe vers le nord [1], et avec une régularité de configuration, pour laquelle les anciens montrent beaucoup de prédilection, vis-à-vis du golfe qui conduit à la Mer Caspienne ou d'Hyrcanie [2], le Grand Continent offre également un golfe vaste comme la Méotide, et habité par des peuples d'origine grecque. Ces habitans sont d'opinion « que leur pays est un continent, mais que notre terre (l'Europe, l'Asie et la Lybie) n'est qu'une île entourée par l'Océan. » Le même trait se retrouve exactement dans le mythe géographique de la Méropéïde de Théopompe (Ælian. Var. Hist. III, 18).

[1] Ce prolongement boréal offre un nouveau trait d'analogie avec la Grande Terre des Mérops de Théopompe, de laquelle on a fait directement, comme vers la terre la plus rapprochée, une incursion dans le pays des Hyperboréens.

[2] Dans un autre endroit du même Traité des taches lunaires (p. 944, 18), Plutarque revient sur cette fausse idée de Strabon et de l'Ecole d'Alexandrie sur l'issue de la Mer Caspienne qu'il compare au Golfe Arabique. Macrobe, qui vivait 300 ans après Plutarque, tout en admettant la même erreur, se croyait du moins obligé de faire mention en même temps de l'ancienne opinion d'Hérodote et du Stagirite : « Caspium mare unde oriatur (ex Oceano) invenies : licet non ignorem, esse nonnullos qui ei de Oceano ingressum negent. » (Macr. *Comm. in Somn. Scip.* II, 9.)

Silène y révèle aussi aux Phrygiens que les Méropiens habitent un grand continent lointain (μεγάλη ἤπειρος), tandis que notre terre n'est qu'une très petite île. C'est encore l'expression de Cicéron (Somn. Scip. c. 6) : « Omnis enim terra quæ colitur a vobis, parva quædam est insula. » Le continent de Plutarque a été visité par Hercule dans son expédition vers l'ouest et le nord. Les compagnons d'Hercule y ont épuré et introduit de nouveau la langue et les mœurs grecques dont l'usage s'était presque perdu : aussi, après Saturne, Hercule était le plus honoré. Comme la planète Saturne « que nous appelons Phænon, mais que les habitans du Continent Cronien nomment Νυκτοῦρος (le Gardien de la nuit), » entre tous les trente ans dans le signe du Taureau [1], ce qui est l'époque d'une

[1] Le nom Φαίνων appartient à cette série de noms planétaires, qui ne font allusion qu'à leur éclat, comme *Phaéthon* pour Jupiter, *Stilbon* pour Mercure, Πυρόεις pour Mars (Arist. *de Mundo*, c. 2). Quoique la révolution de Saturne puisse être considérée comme accomplie par son retour dans un signe quelconque du zodiaque, et quoique la fête de Saturne *délié*, répétée dans celle de l'affranchissement annuel de l'Hercule phénicien Μέλκαρθος (Creuzer, *Symb.* II, 215, 217, 439), fût célébrée au solstice d'hiver, il me semble pourtant assez probable que le Taureau soit nommé par Plutar-

grande fête, on effectue, à chaque retour de cette fête, l'embarquement des *théores* qui long-temps auparavant ont été choisis par le sort.

Le voyage de ces envoyés est très dangereux. Leur première destination est pour les îles que nous nous avons dit être placées devant le Grand Continent, et qui sont occupées par les colons grecs sans mélange de barbares. Ces îles devaient être bien boréales, puisque, pendant trente jours, le soleil n'y restait couché qu'une seule heure, et que même pendant la nuit il régnait une lumière crépusculaire. Le moine irlandais Dicuil (cap. 7, et 2, 6) aurait dit qu'il y faisait encore assez clair pour *chercher ses poux*. Après un séjour de quatre-vingt-dix jours, les envoyés passèrent outre avec un vent favorable, sans doute pour arriver à Ogygia.

que pour indiquer une fête de l'équinoxe du printemps. En effet, par la précession des équinoxes, celui du printemps, qui correspond aujourd'hui déja à plus de la moitié des Poissons, avait lieu 1684 années avant notre ère dans le commencement du Taureau, et il y a 3096 ans, au milieu de ce signe. Il arrivait, 72 ans plus tard, à la longitude d'Aldebaran. La durée du passage de l'équinoxe par toute la constellation du Taureau, est, selon M. Encke, de 2823, et non de 2565 ans, comme l'évalue M. Delambre (Cuv. *Ossem. foss.* 1821, t. I, p. CXXI.)

Dans cette île où l'on jouissait d'une douce température, Saturne dormait dans un antre profond : car Jupiter lui donnait le sommeil pour liens. Il était entouré de génies qui l'avaient servi lorsqu'il commandait encore aux dieux et aux hommes. Les génies rapportaient les rêves prophétiques de Saturne qui, à son tour, rêvait tout ce que méditait Jupiter. L'étranger dont Sylla avait appris toutes ces merveilles (p. 942, 10) demeura trente ans dans la même île sacrée, où, sans travaux matériels, on ne s'occupait que de philosophie « Après avoir subi toutes les initiations et avoir appris de la physique et de l'astroslogie ce qui en est fondé sur la géométrie, il lui vint un vif désir de visiter la grande île (τὴν μεγάλην νῆσον), c'est ainsi qu'ils appellent notre continent. » Comme la période de trente ans était révolue, une nouvelle *théorie* arriva, et l'étranger après avoir salué ses amis s'embarqua. Il parut à Carthage, mais l'expression « je ne vous dirai pas à travers quels peuples (quels hommes) il passa, quels écrits sacrés il apprit à connaître, à combien de rites il fut initié, » prouve assez qu'il est question d'un voyage par terre. L'étranger séjourna long-temps à Carthage, c'est-à-dire, dans la ville Romaine reconstruite après la destruction de l'ancienne cité Punique. Il y découvrit certains écrits sacrés (διφθέρας ἱερὰς) « qui avaient été emportés et sauvés (sans doute lors de

la destruction de la ville de Didon, par Scipion l'Africain) étant demeurés long-temps cachés sous terre » (p. 942, 25). Parmi les divinités visibles, c'est la lune, dit-il, qui mérite surtout la vénération des hommes, etc., etc.

Rentrant dans le sujet principal du traité, Sylla discute de nouveau des points de philosophie naturelle sans toucher le *mythe géographique* du Grand Continent Cronien qui a fixé l'attention d'Ortelius. Ce n'est qu'à la fin du livre que le narrateur affirme solennellement que tout ce qu'il a rapporté jusqu'ici, il le tient de la bouche du personnage mystérieux qui avait paru en Libye, et que ce dernier n'a répété que ce qu'il a appris des génies « qui tenaient Saturne assoupi. »

Certes, ce mythe, dans son ensemble, n'est pas un simple divertissement de l'esprit, un roman philosophique isolément enfanté par l'imagination de Plutarque. Il tient à un cercle d'idées très anciennes, à des traditions, ou, si l'on veut, à un système d'opinions [1] dont quelques autres fragmens nous sont

[1] Strabon marque d'un blâme sévère le genre bâtard dans lequel « on décrit le mythe sous la forme de l'histoire, et mêle, non par ignorance, mais comme ornement poétique, la fiction au récit des faits véritables. » Il ajoute même que Théopompe ne se gênait pas de s'avouer coupable de ce mélange (Strabo, I,

parvenus par la Méropide de Théopompe et le passage de Plutarque dans le dialogue de *defectu Oraculorum* (cap. 18). Ce dernier offre une description pittoresque de certaines îles sacrées près de la Bretagne, dites des Démons et des grandes ames des héros, séjour des tempêtes et de météores lumineux. Dans l'une de ces îles est enfermé Saturne, surveillé, dans son sommeil, par Briarée; car le sommeil lui sert de liens (expression déja employée dans le Traité de la lune, p. 941, 55). « Le dieu est entouré de génies qui sont ses compagnons et ses serviteurs. »

L'autre monde [1], le *Grand Continent*, nous les retrouvons encore dans le mythe de la Méropide de Théopompe, conte moral sous des formes cosmographiques. Les révélations que Silène fait à Midas le Phrygien [2], semblent liées par leurs parties symboliques à d'anciennes traditions religieuses. Elles ont conservé une grande célébrité

p. 74 Alm. p. 43, Cas. VII; p. 458 Alm. p. 299 Cas.)

[1] Voyez le passage de Tertullien adversus Hermog. c. 25, que nous avons déja cité : *Sileni alius orbis*. Si Théopompe n'emploie pas lui-même l'expression de *Nouveau Monde*, il appelle du moins la Méropis Ἐκείνην (γῆν) τὴν ἐξο τούτου τοῦ κόσμου.

[2] Æl. *Var. hist.* III, 18.

bien au-delà du temps des poètes et des philosophes alexandrins, et reparaissaient comme *fabella de Sileno* dans Cicéron (Tusc. Quæst. I, 38), le grave philosophe stoïcien. D'après Théopompe, vanté par Denys d'Halicarnasse, maltraité par Strabon (VII, p. 458, Alm. p. 298 Cas.), la *terre des Méropes* est une μεγάλη ἤπειρος au-delà de l'Océan. Aussi les Méropes de Silène sont persuadés que leur pays est seul un Continent, tandis que nous n'habitons qu'une île d'une étendue peu considérable. Des ornemens poétiques, tels que deux villes, « du combat et de la piété, » des fleuves de la volupté et de la tristesse, l'or plus abondant que le fer l'est chez les Grecs, une race d'hommes gigantesques et à longue vie, des institutions et des lois diamétralement opposées aux nôtres, ne manquent pas dans ce petit roman sentimental. On ignore [1] s'il trouvait sa place dans le *Liber admirabilium* (Θαυμασίων) de Théopompe ou dans son Histoire de Macédoine (*les Philippiques*). Les habitans de Méropis, curieux de visiter la petite île que nous habitons, firent d'abord, en quittant le Grand Conti-

[1] Voyez les ingénieuses recherches de M. Creuzer (*Studien*, 1806, t. II, p. 236, 295, 314). M. Eysson Wichers (*Frag. Theop. Chii.* Lugd. Bat. 1829, p. 72-74 et 161-163), se décide pour l'intercallation du mythe dans les Φιλιππικά.

nent, une incursion chez les Hyperboréens ; mais ils s'en retournèrent peu satisfaits de l'état d'un peuple que les Grecs croyaient si heureux. Dans toute cette fiction qui constate l'antique croyance de l'existence d'autres terres très vastes séparées de notre οἰκουμένη, il n'est pas question de Saturne et de la terre Cronienne. Cependant la visite chez les Hyperboréens dont le pays était le plus voisin de la grande contrée des Mérops, place le mythe de Théopompe de nouveau vers le nord-ouest et le rapproche également de la tradition dont le souvenir nous a été conservé par Plutarque. Perizonius, d'ailleurs si judicieux, a vu dans les révélations de Silène quelques traces de l'Amérique. « Non dubito quin veteres aliquid sciverint quasi per nebulam et caliginem de *America* partim ab antiqua traditione ab Ægyptiis vel Carthaginiensibus (!) accepta, partim ex ratiocinatione de forma et situ orbis terrarum (ÆLIAN. ed. Lugd. 1701, p. 217).

Loin de nier l'influence que les opinions et les témoignages des anciens ont exercée sur l'esprit de Colomb, nous ne dirons pourtant

pas que c'est à Pythéas [1], à Ératosthène [2] ou à Posidonius [3] que l'on doit la découverte de l'Amérique. Colomb, après avoir réussi, distingue avec un juste orgueil entre le mérite de l'exécution et celui d'un heureux pressentiment. En arrivant à Lisbonne, de son premier voyage, il écrit (le 14 mars 1493) à son protecteur don Luis de Santagel, ministre des finances pour la couronne d'Aragon : *Consecuti sumus quæ hactenus mortalium vires minime attigerant : nam si harum Insularum (Indiæ supra Gangem) quidpiam aliqui scripserunt aut locuti sunt, omnes per ambages et conjecturas, nemo se eas vidisse asserit; unde prope videbatur fabula* [4]. Plus

[1] MANNERT, *Einleit. in die Geogr. der Alten.* 1829, p. 79.

[2] LUD. IDELER, *Proleg. de Meteorologia Græcor. et Roman.* 1832, *p.* 6. Le passage de Strabon, I, p. 115 Alm. p. 64. 65 Cas. offre en effet une opinion d'Eratosthène et non de Pythéas, comme le veut M. Mannert. Voyez aussi RUHKOPF *ad Senecam*, t. V, p. 11.

[3] STRABO, II, p. 161 Alm. p. 102 Cas.

[4] Je cite, d'après les traductions de Léander de Cozco, l'original espagnol étant perdu pour nous, à l'exception de quelques fragmens que M. Muñoz a re-

tard, l'amiral ajoute [1] : Tout le monde, avant mon départ, se moquait de mes argumentations, à l'exception de deux moines (probablement le gardien du couvent de la Rabida, Fray Perez de Marchena, franciscain, et le dominicain Fray Diego de Deza) qui restèrent fermes dans leur assentiment. « Si c'est à l'influence de ces religieux et au grand caractère [2] de la reine Isabelle, que Colomb devait le bonheur d'avoir pu mettre à exécution son vaste projet, c'est le suffrage de Paolo (del Pozzo) Toscanelli de Florence qui, en l'éclairant, lui avait donné le plus d'assurance. Il était loin sans doute de s'attendre à la bonne fortune de se trouver dans une parfaite iden-

trouvés dans les manuscrits de Bernaldez, le Cura de los Palacios.

[1] Lettre aux monarques d'Espagne, datée de l'île d'Haïti (du mois d'octobre) 1498 : *Todos que habian oido (mi) platica, todos lo tenian à burla, salvo dos frailes qui siempre fueren constantes.* J'ai déja fait allusion à ce passage, en parlant du médecin Garcia Hernandez.

[2] « Ce grand cœur qui se montre dans de grandes choses. » (Belle expression de cette même lettre de 1498.)

tité de vues avec un des plus illustres géomètres de son temps. Du propre aveu de Colomb, cette conformité de raisonnemens l'a raffermi dans l'idée qu'il s'était formée des avantages d'une route aux Indes par la voie de l'ouest, et de l'espoir de rencontrer des îles avant de parvenir aux côtes de l'Asie. Je ne consignerai point ici le texte [1] de ces deux lettres de Toscanelli, écrites originairement en latin, et imprimées plusieurs fois; je me bornerai à fixer l'attention sur quelques traits dont on n'a point fait assez ressortir l'importance historique. Ce sera toujours aux documens mêmes du 15e siècle que l'on devra avoir recours dans des discussions de ce genre.

[1] Nous ne connaissons que la traduction espagnole de la lettre, l'original étant perdu. *Vida del Alm.* c. 7. LEONARDO XIMENES *del vecchio e nuovo gnomone fiorentino* 1757. LXXIX. XCVII. (Ce sont les recherches de ce savant jésuite qui ont servi de fondement à l'excellent article *Toscanelli*, rédigé par M. de Angelis, aujourd'hui à Buenos-Ayres, dans le 46e volume de la *Biographie universelle.*) *Journal des Savans, janvier* 1758. NAVAR. t. II, p. 1-4. (Voyez aussi : BOSSI, *Vita di Christ. Colombo*, p. 105 et 153; CANOVAI, *Viaggi di Amer. Vespucci*, p. 355-370; BALDELLI, *il Millione*, t. I, p. LX-LXII.

« L'autorité des auteurs classiques et des témoignages récens (de Pedro de Heliaco), dit Hernando Colomb, surent émouvoir l'imagination [1] de mon père; mais c'est un de ses contemporains, un maître Paul, médecin de Florence, fils de Dominique, qui fut en grande

[1] Littéralement : « Les autorités que nous venons de citer portèrent l'amiral à avoir plus de foi en ce que son imagination avait enfanté » (*lo movieron mas para creer su imaginacion*). Quoique Toscanelli fût, à n'en pas douter, un des astronomes et des physiciens les plus célèbres de son temps, et qu'en Italie on l'appelât souvent *Paul le physicien* (*Paulus physicus*), j'ai traduit le mot espagnol *fisico* par médecin. Ce mot, dans les 15e et 16e siècles, était exclusivement pris dans ce ce sens; il fut appliqué, par exemple, à Maestro Bernal, *fisico de la carabela capitana* en 1502; à l'ami de Colomb, Garcia Hernandez *fisico de Palos*, etc. On pourrait aussi être surpris de trouver dans la *Vie de Colomb*, où manque le nom de famille des Toscanelli, l'addition étrange : « *Maestro Paulo fisico del Maestro Domingo florentin.* » C'est la manière presque hellénique et arabe d'indiquer la filiation. Paolo était fils de Dominique, et, dans le testament de Nicolo Nicoli, fait en 1428, on voit également nommé parmi les conservateurs de la célèbre bibliothèque du couvent *degli Angeli de Monaci Camaldolesi : Magister Paulus Magistri Domenici medicus.* LEONARDO XIMENÈS, p. LXXIV).

partie la cause qu'il entreprit son voyage avec assurance. » Toscanelli, qu'un souper chez Filippo Brunelleschi et la conversation spirituelle de cet architecte et mécanicien avaient entraîné vers l'étude des mathématiques, se distingua parmi tous les astronomes de son temps, pendant une longue carrière (il parvint à l'âge de 85 ans), par l'attention constante qu'il portait aux découvertes nautiques et aux voyages par terre. L'Italie était alors le centre des grandes opérations de commerce que les Pisans, les Vénitiens et les Génois, faisaient avec l'Asie australe [1], par la voie d'Alexandrie, de la Mer Rouge et de Bassora, avec les côtes de la mer Caspienne et la Sogdiane, par la voie d'Azov (Tana). Toscanelli ne s'occupa pas seulement de la correction des tables solaires et lunaires, par des observations gnomoniques et d'astrolabe, comme de

[1] « Le grand obstacle au commerce de l'Inde par l'intérieur de l'Asie, dit un écrivain du 16e siècle, est dans la barbarie des peuples tartares qui, ne pouvant attaquer l'Inde par mer, y font des incursions par terre, et la ravagent comme la pauvre Italie, devenue la proie des Allemands, des Français et des Espagnols. » (Ramusio, t. I, p. 338.)

tout ce qui pouvait faciliter l'emploi des méthodes d'astronomie nautique, longuement discutées mais rarement employées jusqu'alors ; il porta aussi ses vues sur la comparaison de la géographie ancienne avec les résultats des découvertes modernes et sur l'utilité pratique que le commerce de l'Europe pourrait tirer de ce genre de travail en ouvrant une route directe *au pays des épices*, par la navigation vers l'ouest. Nous trouvons la preuve de cet enchaînement d'idées, de ce mouvement intellectuel dès la seconde moitié du quinzième siècle, dans les lettres de Toscanelli et dans tous les écrivains distingués de son époque. Cristoforo Landino, Florentin, traducteur de Pline et commentateur de Virgile, parle du concours d'étrangers qu'offrait sa ville natale, de ces hommes qui venaient des régions les plus éloignées, qui *circa initia Tanais habitant. Ego autem interfui cum Florentiœ illos Paulus physicus diligenter quœque interrogaret*[1]. Ces rapports avec les négocians qui revenaient du Levant, ou même de l'Inde et de l'Archipel indien, comme le

[1] *Georgicon* (*ed. Landinus, Venet.* 1520, p. 48.)

Vénitien Nicolo Conti [1], enflammèrent l'imagination du vieillard.

Agé de plus de 77 ans, Toscanelli écrit à Colomb : « Je loue votre désir de naviguer vers l'Occident, et je suis persuadé que vous aurez reconnu, par ma lettre précédente, que l'expédition que vous voudriez entreprendre

[1] Rien ne prouve plus l'impression profonde que cette correspondance avec Toscanelli avait faite sur l'esprit de Colomb, que l'introduction du journal de navigation de son premier voyage, dans lequel il répète presque les paroles dont se sert le géomètre florentin.

COLOMB.	TOSCANELLI.
« La informacion que yo habia dado a Vuestras Altezas de las tierras de India y de un principe que es llamado *Gran Can* que quiere decir ex nuestro romance *Rey de los reyes*, como muchas veces el y sus antecessores habian enviado a Roma a pedir doctores en nuestra santa fe porque le enseñasen en ella. »	« Las partes de Indias donde se podrà ir y el dominio de un principe llamado *Gran Can* que es lo mismo que *Rey de los reyes* : sus predecessores enviaron embajadores al Papa pidiendo le maestros que los instruyesen in nuestra fe.

Colomb, sans doute, aurait pu puiser ces notions dans le *Millione* de Marco Polo, qu'il ne nomme pas plus que ne le fait Toscanelli ; mais la série des idées et les expressions me semblent indiquer une réminiscence de la lettre de Toscanelli au chanoine Martinez.

n'est pas si difficile qu'on le croit; au contraire, que la route, c'est-à-dire la traversée des côtes occidentales de l'Europe aux Indes des épices (*Indie delle spezierie*, disaient les florentins et les vénitiens) est sûre en suivant les chemins (proprement les lieux ou parages) que je vous ai désignés. Vous seriez entièrement persuadé de cette facilité, *si, comme moi, vous aviez eu occasion de fréquenter un grand nombre de personnes* qui ont été dans ces pays (*l'Inde des épiceries*). Soyez sûr que vous y trouverez des royaumes puissans, de grandes cités biens peuplées, et de riches provinces, etc. » Dans la lettre au chanoine Martinez, Toscanelli dit encore : « du seul port de Zaiton (Zaithoun) partent, tous les ans, plus de cent navires chargés de piment et d'autres épiceries. Plusieurs provinces et royaumes dépendent du seul Grand Can (Khan), qui est comme *le roi des rois* et qui réside généralement dans le Catay. Ses prédécesseurs désiraient avoir du commerce avec les chrétiens, et il y a deux cents ans qu'ils envoyèrent des ambassadeurs aux papes pour leur demander des instituteurs (*maestros*) qui fussent en état de les instruire dans notre foi ; mais ces

ambassadeurs ne purent arriver à Rome, et se trouvèrent forcés de rebrousser chemin, à cause des grandes difficultés qui s'opposèrent à leur voyage. Dans le temps du pape Eugène IV, vint un ambassadeur qui assura Sa Sainteté de l'affection que les princes et les habitans *de son pays* (*de su pays*) avaient pour les catholiques. J'ai eu une longue conversation avec cet ambassadeur ; il me parla de la magnificence *de son roi* (*de su rey*), de grandes rivières dont une seule offrait, sur ses bords, deux cents villes avec des ponts de marbre ; de pays dans lesquels on choisit, pour membres du gouvernement, les hommes les plus lettrés (*sabios*), sans avoir égard à la naissance ou à la richesse ; de cette ville de *Quisay* (*Quinsai*), nom qui veut dire *cité du ciel*, située dans la province de *Mango*, près du Catay, et dont la circonférence est de 35 lieues [1]. »

[1] Je n'ignore pas que tous les commentateurs des lettres de Toscanelli ont cru pouvoir citer les chapitres du voyage de Marco Polo, dans lesquels l'astronome Florentin aurait puisé ses notions sur le commerce du poivre de Zaithoun (livre II, cap. 77) et la magnificence de la grande ville de Quisai (livre II, cap. 68),

Il est probable que les récits animés du Vénitien Nicolo di Conti, qui vint à Florence en 1444, après 25 ans de voyages en Syrie, au Golfe Persique, dans l'Inde en-deçà et au-delà du Gange, dans la Chine méridionale, l'Archipel de la Sonde, Ceylan, la Mer Rouge et l'Égypte, de même que la fréquence des relations commerciales avec ces riches contrées, rendirent très familière à Toscanelli la connaissance topographique de l'Asie méridionale et orientale. C'est à florence, où Toscanelli a constamment séjourné, que le pape Eugène IV (de la famille des Condolmeri de Venise) accorda au voyageur Conti, son compatriote,

mais je dois faire observer ici, qu'il reste quelque doute sur ce qui aurait pu être fourni de préférence par Nicolo di Conti, soit dans les conversations avec ce voyageur venu récemment de l'Asie orientale, soit dans le manuscrit du Poggio. Je ne trouve l'explication des mots *Gran Can* (Rey de los reyes; Conti ne traduit que par le mot *Empereur*) et de *Quinsai* (*Ciudad del Cielo*) que dans Marco Polo; mais les 12,000 ponts de Quisai, dans le récit de Marco Polo, sont réduits par Toscanelli (ce qui me frappe beaucoup) à dix, et le circuit de Quisai est donné assez exactement d'après le récit de Nicolo di Conti. (Ramusio, t. I, p. 340 b.)

le pardon de son apostasie [1], en lui imposant pour pénitence de raconter, *en toute vérité*, les aventures de ses courses au secrétaire pontifical, le célèbre philologue Francesco Poggio

[1] Nicolo di Conti avait dû renier la foi pour sauver sa vie. Ramusio, selon l'édition de Venise de 1613, place cette absolution en 1449; mais le pape Eugène IV mourut deux ans plus tôt. La rédaction latine du voyage de Conti, faite par ce même Poggio, auquel on doit la découverte de tant de manuscrits précieux des classiques latins, en Suisse et en Allemagne, n'est pas parvenue jusqu'à nous. Ce que nous possédons en italien du voyage de Conti, est une traduction faite sur la version portugaise de Valentin Fernandez. Ce n'est malheureusement qu'un simple fragment très incorrect. Dans la *Giava maggiore* (Borneo?) Conti a vu des oiseaux de paradis, *ucelli senza piedi*. (Ram. t. I, p. 341 b.) Ce sont les oiseaux du soleil (*passares da sol*) des premiers navigateurs portugais (Reinh. Forster, *Zool. ind.* 1795, p. 30.) Voici les paroles de Conti qui, sans doute, n'a vu que les oiseaux préparés par les indigènes, et transportés d'île en île comme objet d'ornement. « Nella Giava maggiore trovansi uccelli molte volte che sono senza piedi, grandi come colombi, di penne molto sottili e con la coda lunga, i quali sempre si posano sopra gli arbori; le carni di quali non si mangiano, ma la pelle e la coda sono in grande stima perche s'usano per ornamento del capo. » (Nicolo di conti dans Ramusio, t. I, p. 345.) Ce passage, très re-

Bracciolini. Appartenant moi-même à la classe des voyageurs, je n'examinerai pas imprudemment s'il y avait plus de malice que de douceur dans ce genre d'expiation. On con-

marquable, a été négligé par les zoologistes modernes. Pigafetta n'a aussi vu que des oiseaux morts et préparés, mais heureusement ayant des pieds. « Il re di Tidore mandò duoi uccelli bellissimi della grandezza d'una tortola, la testa piccola col becco lungo *e lunghe le gambe uno palmo e sottili* : non hanno ali, ma in luogo di quelle penne lunghe di diversi colori. » Pigafetta a bien observé que ce ne sont pas les plumes des ailes, mais celles des flancs, qui sont alongées en panaches plus longs que le corps. Il n'a pas vu les ailes dont il nie l'existence, parce que, généralement, les indigènes en préparant l'oiseau pour le commerce, lui arrachent les pieds et les ailes. « Hanno opinione i Mori, ajoute l'historiographe de l'expédition de Magellan, che questo ucello venga del *Paradiso terrestre e* chiamanlo *manucodiata*, cio *è*, *ucello di Dio* (Ramusio, t. I, p. 367. b.) Ce mot, répété dans la relation du voyage de Magellan, faite par un secrétaire de l'empereur Charles V, dans une lettre au cardinal-évêque de Salzbourg (L. c. p. 351, b.) est, selon l'observation de mon frère, consignée dans son grand ouvrage sur la langue Kavi ou Javanaise, une altération du mot malai : *manuk-devata*, formé de *manu* (malai) *oiseau*, et *devata* (malai et sanscrit) *divin*. De *manuk-devata*, le voyageur italien a fait *manuco-diata*.

çoit que la lecture de certains voyages peut être imposée comme une rude pénitence; mais conter les incidens d'une vie aventureuse, en toute vérité, *con ogni verità* (c'était la clause de l'absolution papale), n'est une punition que lorsqu'on se méfie de la candeur[1] du voyageur.

Le séjour de Nicolo di Conti et du Pogge, dans une ville où Toscanelli, d'après son propre témoignage et celui de Christoforo Landino, cherchait sans cesse à se mettre en rapport avec les hommes que le commerce avait conduits dans le *pays des épiceries*, devait nécessairement revivifier les souvenirs que Marco Polo avait laissés des merveilles de Quinsai et de Cambalu, de la fréquence des

[1] C'est peut-être l'ouvrage de Marco Polo même, qui inspira au pape Eugène IV cette méfiance dans la véracité des voyageurs. « Nous savons par le témoignage de F. Jacopo di Aqui, qu'on se moquait tellement de Polo que, long-temps après sa mort, il y avait toujours, dans les mascarades à Venise, quelqu'un qui prenait son nom et le représentait pour amuser le peuple, en racontant des choses extraordinaires. On en usa de même plus tard avec Pigafetta. » AMORETTI, *Voyage de Maldonado*, *p.* 67.

navires dans le port de Zaithoun et des richesses du Mango. Cette conformité de traditions, cette célébrité des mêmes lieux, renouvelées après un siècle et demi, devaient tellement frapper l'esprit actif de Toscanelli, que c'est probablement Nicolo di Conti qui, dans la seconde lettre à Colomb, est désigné sans être nommé, parmi les voyageurs en Asie, qu'il faut avoir entendu conter, pour concevoir la facilité et l'utilité du voyage de l'Inde par l'ouest. Je ne puis penser cependant, avec l'abbé Ximenes et tant d'auteurs qui l'on copié, que « l'ambassadeur du Grand Can, » qui arriva du temps du pape Eugène IV, et dont il est question dans la lettre au chanoine Martinez, soit Nicolo di Conti même. Cette lettre désigne deux ambassades mongoles ; l'une, « il y a deux cents ans, l'autre, du temps de Toscanelli. » La première est, à n'en pas douter, celle que fit manquer, en 1267, la maladie d'un seigneur [1] mongol, Kho-

[1] Khogatal se sépara des voyageurs à 20 journées de chemin de Bokhara. « Il *Barone s'ammaló gravemente, per volontà del quale e per consiglio di molti lasciandolo, seguitorno il loro viaggio* (*dell Armenia Minore al porto di Giazza*), Traduction de Ramusio (*t. II, p.* 3, *a.*). Le

gatal, lors du retour de Nicolo et de Maffeo (Mateo) Poli, père et oncle du célèbre Marco, connu d'abord sous le nom un peu satirique de *Messer Marco Milione*. C'est ce dernier qui, pour me servir de l'expression heureuse du vieux Sansovino, a découvert un monde nouveau avant Colomb, et dont nous possédons l'admirable ouvrage. Quant à la seconde ambassade du temps d'Eugène IV, rien, dans le voyage de Conti, ne nous indique que ce soit lui-même qui ait été chargé de quelque mission de la part du *Grand Can*. Comment le Pogge, dans le petit épilogue ajouté en l'honneur du narrateur « qui a vu, dit-il, des pays que personne n'avait parcourus depuis le règne de Tibère, » n'aurait-il pas fait mention d'un incident si honorable ? Comment Toscanelli, qui refuse à Nicolo et à Maffeo Poli le titre d'ambassadeurs [2], et qui rappelle ex-

retour de Nicolo et de Maffeo Poli à Venise, est de l'année 1271, car la nouvelle de la mort du pape Clément IV les avait retenus long-temps à Acre. Or, comme la lettre de Toscanelli est du 25 juin 1474, l'expression *ha doscientos años*, se trouve suffisamment précise.

[2] Ce titre aurait pu leur être appliqué avec d'autant

pressément que ceux qui étaient chargés de la mission, restèrent en chemin et n'arrivèrent pas en Italie, aurait-il parlé du Vénitien Conti comme d'un ambassadeur mongol, « qui vantait la magnificence de *son* roi et l'affection de *son* pays pour les catholiques? » Nicolo di Conti, après avoir perdu, dans la peste d'Égypte, sa femme, ses deux fils et deux domestiques, retourna, avec les deux seuls enfans qui lui restaient, à Venise. Si quelque ambassadeur du *Can* s'était trouvé à la suite du voyageur, il n'aurait pas été oublié dans une narration minutieusement détaillée. J'ignore absolument qui peut avoir été le personnage mongol avec lequel Toscanelli dit avoir eu un long entretien pendant le pontificat d'Eugène IV, qui a été de 16 ans; mais il me paraît peu probable, d'après les raisons que je viens d'exposer, que ce soit un voyageur vénitien, arrivant comme *pénitent* à Florence.

plus de raison, qu'ils se le donnèrent à eux-mêmes d'après le récit de Marco, et qu'ils étaient chargés d'une lettre pour le pape. « *Il Grand Can proponendo nell' animo suo di volerli (i detti due fratelli) mandar' ambasciatori al Papa, volle haver prima il consiglio de' suoi baroni.* »

Il y a là quelque malentendu, peut-être une erreur dont la source était une de ces mystifications diplomatiques auxquelles nous avons vu exposées les plus grandes cours d'Europe, même dans les temps modernes, lorsque des aventuriers asiatiques ou africains se disaient chargés des intérêts de leurs princes.

La lettre de Toscannelli, quelque influence qu'elle ait exercée sur l'esprit de Colomb, renferme (et nous le rappelons en l'honneur de celui-ci) la preuve certaine de l'antériorité des projets du navigateur génois. Celui-ci était arrivé à Lisbonne en 1470. Il s'y était lié avec le Florentin Lorenzo Giraldi, comme à Séville il vivait dans des rapports intimes avec un autre Florentin Juan Berardi, chef d'une maison de commerce à laquelle étoit attaché Amérigo Vespucci. Dans tous les ports très fréquentés de l'Europe, des côtes septentrionales de l'Afrique et du Levant, se trouvaient alors établis des négocians Italiens. Colomb s'était assuré qu'Alphonse V, roi de Portugal, avait fait demander à Toscanelli, par le chanoine Fernando Martinez, une instruction détaillée sur le chemin de l'Inde par la voie de l'ouest. Cette nouvelle devait inquiéter l'homme

ardent qui nourrissait le même projet. La haute réputation dont jouissait l'astronome de Florence, fit naître l'espoir à Colomb de profiter des lumières du savant Italien pour consolider son entreprise. Lorenzo Giraldi se chargea des lettres de Colomb adressées à Toscanelli. Nous ne connaissons que les réponses de celui-ci, sans date et au nombre de deux. « Je vois, dit la première lettre de Toscanelli, que vous avez le grand et noble désir de passer dans le pays où naissent les épiceries, et, en réponse à votre lettre, je vous envoie la copie de celle que j'adressai, *il y a quelques jours*, à un ami attaché au service (*domestico*) du sérénissime roi de Portugal, et qui avait eu l'ordre de Son Altesse de m'écrire sur le même sujet. » Comme la lettre au chanoine de Lisbonne est datée de Florence, le 25 Juin 1474, on peut croire, à cause de la phrase incidente, *algunos dias ha*[1], que Co-

[1] Le jésuite Ximenès, dans son commentaire sur les lettres de Toscanelli, trouve quelque obscurité dans cette désignation du temps : « il y a peu de jours, » et la phrase qui suit immédiatement *antes de las guerras de Castiglia*. Je pense que, par une légère erreur de ponctuation, on a séparé par une virgule cette dernière

lomb avait consulté Toscanelli au commencement de la même année. Cette date n'est pas sans importance pour l'histoire de la découverte de l'Amérique. Elle infirme directement le conte rapporté par l'Inca Garcilasso, par Gomara et Acosta [1], d'après lequel un pilote de Huelva, nommé Alonzo Sanchez, qui prétendait avoir été, dans une traversée d'Espagne

phrase du mot *domestico*. La lettre annonce simplement que le chanoine était au service du Portugal longtemps avant les troubles du royaume de Castille, suscités par la déposition du roi Henri IV en 1465, et son rétablissement en 1468. Une autre méprise d'une importance majeure parce qu'elle a rapport à la découverte du cap de Bonne-Espérance, s'est glissée dans le commentaire de Ximenès. Toscanelli écrit au chanoine Martinez que la route qu'il propose pour arriver par l'Océan occidental au pays des épiceries, est très courte, plus courte que le chemin que les Portugais doivent faire pour aller à la côte de Guinée (*el camino por la via del mar es brevissimo, lo tengo por mas corto que el que haceis a Guinea*). L'abbé Ximenès dit : *il cammino che voi fate per Guinea*, ce qui donne un sens très différent, et le conduit à demander si ce commerce *traversait* la Guinée. *Gnom. Fior. p.* LXXXII *et* LXXXIV.

[1] GARCIL. *Comment. Reales. lib. I, cap.* 3; GOMARA, *Hist. de las Indias. cap.* 13; ACOSTA, *lib. I, c.* 19.

aux îles Canaries (en 1484), poussé par les vents d'est jusqu'aux côtes de St.-Domingue, devait, à son retour à Tercère, avoir fait naître à Colomb *la première idée* de son expédition. Déja Oviedo nomme cette histoire « une fable qui circule parmi le bas peuple, » et le voyage mystérieux d'Alonzo Sanchez est de dix ans postérieur à la correspondance avec Toscanelli. Cependant, si cette correspondance prouve que Colomb s'occupait du projet de chercher le pays des épiceries par l'ouest, bien avant qu'il eût des rapports avec le célèbre astronome de Florence, il reste indécis lequel des deux, de Colomb ou de Toscanelli, a entrevu le premier la possibilité de cette nouvelle voie ouverte à la navigation de l'Inde. Toscanelli, comme nous l'avons déja remarqué plus haut, avait 77 ans lorsqu'il parla de son projet au chanoine Martinez : il est probable que la persuasion de la brièveté du chemin (*brevissimo camino*) à travers l'Océan Atlantique, datait de trés loin dans son esprit. Il dit très positivement : « Quoique souvent (*otras muchas veces*) j'aie traité des avantages de cette route, je vais encore aujourd'hui, d'après la demande expresse que m'a fait faire

le sérénissime roi (de Portugal), donner une indication précise sur le chemin qu'il faut suivre. Je pourrais, un globe (*esfera*) à la main, démontrer ce que l'on désire; mais j'aime mieux, pour faciliter l'intelligence de l'entreprise, marquer le chemin sur une carte semblable aux cartes marines, où j'ai dessiné moi-même toute l'extrémité de l'Occident depuis l'Irlande jusqu'à la fin de la Guinée vers le sud, avec toutes les îles qui se trouvent sur cette route. J'ai placé vis-à-vis (des côtes d'Irlande et d'Afrique), droit à l'ouest, le commencement des Indes avec les îles et les lieux où vous pourrez aborder. Vous y verrez aussi à combien de milles vous pourrez vous éloigner du pôle arctique vers l'équateur, et à quelle distance vous arriverez à ces régions si fertiles et si abondantes en épiceries et en pierres précieuses. » Le passage que nous venons de traduire prouve suffisamment que bien avant 1474, Toscanelli avait conseillé au gouvernement portugais la route que Colomb a suivie, et qui, accidentellement, a donné lieu à la découverte d'un grand continent. Il paraît tout naturel que la même idée se soit présentée à la fois à plusieurs hommes ins-

truits et ardemment occupés à étendre la sphère des découvertes : elle devait naître dans l'esprit de Martin Behaim, dont le fameux globe construit en 1492 (*Apfel*, la pomme terrestre) ne place « le roi de Mango, Cambalu et le Cathay, que 100° à l'ouest des îles Açores, » comme le faisaient Toscanelli, Colomb et tous ceux qui croyaient l'Asie excessivement prolongée vers l'Orient. Nous avons vu que Toscanelli et Colomb distinguent dans leurs écrits le but principal de l'entreprise (de trouver un chemin plus court vers l'Inde) d'avec le but secondaire (la découverte de quelques îles). Toscanelli distingue en outre les îles « que l'on rencontrera sur la route, *que estan situadas en este viage*, par exemple l'Antilia, d'avec les îles qui sont proches de l'Inde continentale; par exemple, Cipango et les îles avec lesquelles trafiquent les négocians de différentes nations. » Même la note historique que Colomb a placée lui-même en tête de son journal de navigation, terminé le 15 mars 1493, ne donne pour motif du voyage que « le désir des monarques catholiques de faire scruter les dispositions d'un puissant prince de l'Inde, le *Gran Can*,

en faveur de la religion chrétienne, en envoyant une expédition, non par l'est et par terre, mais par l'Océan Atlantique, c'est-à-dire par une route que nous ne savons pas avec certitude avoir été parcourue jusqu'ici [1]. » Il n'est question (dans ce préambule du journal de Colomb) des *islas* et de la *Tierra Firme* à découvrir dans la *Mar Oceana*, que comme du résultat très probable d'une entreprise dont le but principal est de faire voile *con armada suficiente a las dichas partidas de India* (*las del Gran Can*). L'expédition projetée n'était donc pas dans le principe, à proprement parler, un voyage de découvertes de terres nouvelles : c'était un voyage qui devait constater l'existence d'un libre passage aux Indes par l'*ouest*, comme Magellan, Parry, Ross et Francklin, ont constaté ou tenté les passages par le *sud-ouest* et le *nord-ouest* [2].

[1] Ordenaron que yo no fuese por tierra al oriente, por donde se costumbra de andar, salvo por el camino de occidente, por donde hasta hoy no sabemos por cierta fe que haya pasado nadie (NAV. t. I, p. 2.). Les mots de foi certaine (*saber de cierta fe*) sont d'une modestie très remarquable.

[2] Quoique au moment où je rédige ces feuilles (fé-

L'influence que Toscanelli a exercée sur l'esprit de Colomb, rappelle involontairement la question agitée par Vincent, si c'est plutôt à Covilham qu'à Gama, qu'est due la découverte de la navigation aux Indes, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il n'est pas douteux que Covilham, après avoir séjourné à Calicut, à Goa et chez les Arabes de Sofala, sur la côte orientale d'Afrique, écrivit à Jean II, roi de Portugal, par l'entremise de deux Juifs, Abraham et Joseph [1], que « les navires portugais, en continuant de longer l'Afrique occidentale vers le sud, atteindraient l'extrémité de ce continent; et que, parvenus à cette extrémité, ils devaient, dans l'Océan

vrier 1834) aucun navire n'ait encore débouqué par le canal de Barrow dans la mer de Kamtchatka, ou longé la côte de l'Amérique depuis la péninsule de Melville et le Prince Régent-Inlet jusqu'à la baie de Kotzebue, les belles découvertes de Parry, Franklin et Beechey, ne paraissent pourtant plus laisser de doute sur la communication entre la mer de Baffin et le détroit de Behring.

[1] Pedreio de Covilham et Alonzo de Payva s'embarquèrent à Barcelone en 1487, pour procurer des notions sur le Prêtre-Jean. Les deux Juifs rejoignirent Covilham au Caire, à son retour de Sofala et d'Adem.

oriental, faire route vers Sofala et l'île de la Lune [1] (Madagascar). » Covilham renouvelait ainsi, en se fondant sur l'expérience récente des navigateurs arabes de Sofala et de toute la côte de Zanguebar et de Mozambique, les idées que plusieurs anciens avaient exposées sur la forme triangulaire de l'Afrique australe; il augmentait la confiance de Gama : mais il y a loin de la possibilité de la réussite prouvée par des argumens irrécusables, à l'exécution hardie des projets de Colomb et de Gama. Le dernier avait d'ailleurs un avantage que Toscanelli ne pouvoit offrir au navigateur génois. Lorsque le 20 novembre 1497,

[1] Suivant d'Herbelot, l'île Seranda d'Edrisi (ce synonyme est réfuté par HARTMANN, *Africa*, *p.* 115; Magastar ou Madaigascar (corruption du mot Madagache) de Marco Polo, nommé plus tard, au commencement du 16e siècle, l'île San Lorenzo des Portugais; c'est sous cette dernière dénomination que je trouve l'île de Madagascar sur une mappemonde dessinée à Séville en 1527, par conséquent de deux ans antérieure à la célèbre carte de Diego Ribero, également conservée à la bibliothèque de Weimar. L'une et l'autre de ces cartes offrent aussi déja la position des îles de France et de Bourbon, sous les noms de Mascarenhas et de Santa-Apollonia.

il parvint à l'extrémité de l'Afrique [1], il savait déja qu'il trouverait au-delà une côte dirigée de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, puisque le cap Tormentoso que, par un pressentiment heureux, le roi Jean appela cap de Bonne-Espérance, ne fut pas seulement découvert par Bartholomé Diaz, mais aussi *doublé* par lui en mai 1487. Cette circonstance, à laquelle on n'a pas attaché assez d'importance, est clairement exprimée par Barros, dans le troisième livre de la première Décade : « Bartholomeu Diaz (avec ses compagnons de fortune) per caus dos perigos e tormentos que em dobrar delle passaram, lhe puzeram nome Tormen-

[1] Gama part de Portugal, le 8 juillet 1497; il arrive à la baie de Sainte-Hélène, en novembre 1497; à l'embouchure du Rio de Buénos-Señalis, où l'on eut la première nouvelle de la proximité d'hommes blancs et de vaisseaux de construction européenne, le 25 janvier 1498; à Calicut le 18 mai 1498; il revient en Portugal le 19 juillet 1499. Durée de cette expédition mémorable, d'après des données exactes, 2 ans et 9 jours. Durée du voyage de Portugal aux Indes (à Calicut) 314 jours; tandis qu'aujourd'hui la durée moyenne de cette traversée, pour des vaisseaux de Liverpool, est de 90 à 95 jours.

toso [1]. » Gama avait donc été pour ainsi dire précédé dans une entreprise qui, pour la prospérité commerciale des Portugais, est devenue le principe d'une vie nouvelle.

J'ai fait mention plus haut de la carte marine que Toscanelli avait dressée pour le chanoine Martinez, afin de montrer la route qu'on devait suivre pour arriver des côtes du Portugal au « principio de las Indias. » Cette carte, sur laquelle l'astronome florentin avait « pintado de su mano » toutes les îles situées sur cette route, a, pour ainsi dire, servi de guide à Colomb dans son premier voyage : sous ce rapport, elle mérite plus d'intérêt qu'on ne semble lui en avoir accordé jusqu'ici. Toscanelli, en communiquant à Colomb une copie de sa lettre au chanoine Fernando Martinez, dit

[1] Dec. I, lib. III, ch. 4, p. 190. Comme Toscanelli avait conseillé aux Portugais de chercher le chemin de l'Inde non par la route de Guinée, mais par celle de l'ouest, c'est une erreur bizarre que d'attribuer à cet astronome, dès 1474, la connaissance du cap de Bonne-Espérance, et de croire qu'il ait pu la communiquer aux Vénitiens. Le Bret, *Gesch. von Venedig, t. II, p.* 226; *Sprengel Gesch. der geogr. Entd.* 1792, *p.* 390.

clairement : « os envio otra carta de marear semejante à la que le enviè (al cononigo) [1]. D'après cette carte, ajoute-t-il, il y a, « de Lisbonne à la fameuse cité de Quisai, en prenant le chemin tout droit vers l'ouest, 26 *espacios* dont chacun a 150 milles, tandis que de l'île Antilla jusqu'à Cipango, il y a 10 *espacios*, lesquels équivalent à 225 *leguas*. » Nous ne savons pas à combien d'*espacios* Toscanelli plaçait le Japon (Cipango) à l'est de Kanphou (aujourd'hui Hangtcheou fou, jadis Quinsai ou Quisai); mais comme cette distance n'est effectivement, en prenant Ieddo pour le centre du Japon, que de 16° de longitude, et que l'évaluation de Behaim [2] diffère très peu de l'évaluation moderne, il s'ensuivrait que Toscanelli comptait probablement du Portugal à Antilla $\frac{1}{5}$,

[1] « Je vous envoie une autre carte marine entièrement semblable à celle que j'ai fait parvenir au chanoine. » Il m'a paru extraordinaire que dans la phrase qui indique la distance de Lisbonne à Quisai, Toscanelli dise « hallareis en un mapa, » au lieu de « en mi mapa ò carta de marear. »

[2] La carte de Martin Behaim qui exprime les croyances géographiques du 15e siècle, donne une différence de longitude de 13°.

d'Antilla à Quinsai à peu près $\frac{4}{5}$ de toute la route de Lisbonne en Chine. Il est plus difficile de donner la valeur absolue des *espaces* de la carte de Toscanelli. Ces grandes divisions, qui comprennent un certain nombre de degrés, et dont nous nous servons encore pour ne pas défigurer nos cartes en traçant les méridiens de chaque degré, remontent au temps de Ptolémée. On les retrouve indiquant un nombre rond de milles marins ou de degrés de longitude sur presque toutes les cartes manuscrites des 15e et 16e siècles que j'ai pu examiner; par exemple sur celles de Ribero et de Juan de la Cosa. Le géomètre de Florence offre deux évaluations des *espacios* dont il se sert, l'une en lieues, l'autre en milles. Si, d'après lui, un espace égale 22 $\frac{1}{2}$ lieues ou 150 milles, il en résulte qu'une lieue équivaut à 6 $\frac{3}{4}$ milles. Ce n'est donc pas ici la lieue marine italienne de 4 milles, dont on se servait du temps de Colomb à Gênes, et que ce navigateur emploie dans ses journaux de route [1]; c'est un mille

[1] *Journal de* 1492 : « Viernes, 5 de Agosto : Anduvimos (desde la barra de Saltes) con fuerte virazon 60 millas que son quince leguas. » (NAVARRETE, t. I, p. 3.)

peut-être encore plus petit que le mille romain, de 760 toises et dont 5 forment une lieue géographique de 15 au degré. Comme les *espacios* ne sont pas évalués en degrés, et que les conjectures présentées par l'abbé Ximenès, commentateur de la lettre de Toscanelli, sont tout-à-fait erronées [1], il est im-

[1] En comparant attentivement la lettre que publie l'abbé Ximenès dans son *Gnomone Fiorentino*, avec celle que Fernando Colomb découvrit parmi les papiers de son père, et qui était connue de Las Casas, je trouve plusieurs additions et des altérations du texte. Nous savons par la *Vie de l'amiral* que la célèbre lettre de Toscanelli avait été écrite en latin, d'après l'habitude qui prévalait alors parmi les savans. On pourrait en être surpris lorsqu'on se rappelle qu'un Italien de Florence entra en correspondance avec un Italien de Gênes, vivant à Lisbonne depuis 1470, et que cette correspondance passait par les mains de Lorenzo Giraldo, sans doute de la famille des Giraldi, natif de Florence (Barcia, t. I, p. 5, 6.): mais Toscanelli paraît si peu se souvenir de l'origine italienne de Colomb, qu'il termine sa seconde lettre par une phrase qui ferait presque croire qu'à Florence on regardait Colomb comme Portugais. « Vous êtes sûr de trouver (dans le Cathay) des villes populeuses et de riches provinces, et vous causerez une vive joie au roi (le *Gran Can*) et aux princes qui gouvernent ces pays lointains, en leur ou-

possible de se tirer de ce labyrinthe de mesures qui portent de vagues dénominations. On ne peut traduire avec précision, en degrés de longitude, la distance de 26 fois 22 $\frac{1}{2}$ lieues que Toscanelli suppose que Colomb aura à parcourir « tout droit à l'occident » de Lisbonne à Quinsai : néanmoins dans l'hypothèse

vrant le chemin pour communiquer avec les chrétiens et pour se faire instruire dans la religion catholique et dans toutes les sciences que nous possédons (*en todas las ciencias que tenemos*). Pour ce motif et pour d'autres causes dont je pourrais faire mention ici, je ne suis pas surpris que vous montriez ce grand cœur (courage) manifesté par toute la nation portugaise dans laquelle il y a eu toujours des hommes qui se sont distingués dans de telles entreprises (*no me admiro tengais tan gran corazon como toda la nacion portuguesa, en que siempre ha halido hombres señalados en todas empresas*). » N'ayant point sous les yeux dans ce moment la traduction italienne de la *Vida del almirante*, publiée à Venise en 1571 par Alfonso Ulloa, sous le titre de *Istoria del S^r don Fernando Colombo nelle quali si ha particolare e vera relazione della vita de' fatti dell' Ammiraglio*, je ne puis vérifier si les altérations du texte dans la lettre italienne qu'offre le *Gnomone* de Ximenès, sont l'effet de la négligence de l'abbé ou de celle de Ulloa. On a fait dire à l'astronome florentin que les 26 *espacios* de distance qu'il y a de Lisbonne à Quinsai, ont

même des plus grandes lieues (de 15 au degré équatorial), on ne trouve encore qu'à peu près 50° de longitude (pour 585 lieues) sous le parallèle de 38° 42′, ce qui placerait la côte de la Chine dans le méridien de l'embouchure de Rio Essequibo et de la partie occidentale de Terre-Neuve. J'aurai occasion de revenir plus tard sur cette proximité de l'Asie orientale qui motivait l'expression de *brevissimo camino* employée par Toscanelli dans sa lettre au cha-

chacun 250 (au lieu de 150) milles; on a ajouté des mots vides de sens : p. e. les 10 *espacios* de distance de Cipango à Antilia font « 2500 *milles* ou » 225 lieues : plus loin (et en contradiction directe avec les chiffres qui précèdent) la grande cité de Quinsai a « 100 milles ou » 35 lieues de tour; enfin, et comme une glose jetée par hasard au milieu de la description de Quinsai, « *cet espace est presque la troisième partie de la sphère.* » Les mots marqués par des guillemets sont des *variantes lectiones*, ou plutôt les falsifications du texte. D'après ces fausses données, on trouverait pour la valeur d'une lieue tantôt 11 $\frac{1}{10}$, tantôt 2 $\frac{8}{10}$ lieues! L'abbé Ximenès en conclut (p. XCII-XCIV) de la manière la plus arbitraire qu'un *espacio* équivaut à 5° de longitude, que 50 milles ou 22 $\frac{1}{2}$ lieues de Toscanelli font un degré, et que la distance de Lisbonne à Quinsai est de 130°. Ces conclusions se fondent sans doute en partie sur l'analogie des projections de PTOLÉMÉE (*Geogr.* 1, 23) qui

noine Martinez, tandis que dans la seconde lettre adressée à Colomb, il dit simplement : « Vous aurez vu que le voyage que vous désirez entreprendre est bien moins difficile qu'on ne le pense. »

Colomb, dans son premier voyage de découverte, se dirigeait d'après une carte marine qu'il avait à son bord. Il naviguait avec l'assurance d'un homme qui sait qu'il doit trouver ce qu'il cherche. Le journal découvert par

divisait le quart de la circonférence équatoriale en 18 parties, comme Eudoxe divisait (GEMINUS, *Elem. Astr.* c. 15) toute la circonférence polaire en 60 parties égales, ce qui donne des différences de 5° de longitude et 6° de latitude : mais lorsque Toscanelli évalue « un *espacio* de sa carte à 25 $\frac{1}{2}$ lieues, » la supposition de 5° de longitude donnerait pour le parallèle de 38° 42′, dont il est question dans ce calcul, 3 $\frac{1}{2}$ lieues par degré de longitude, résultat absurde parce qu'il ne s'accorde avec aucune étendue qui ait jamais porté la dénomination de lieue (*legua*). Je terminerai cette longue discussion numérique en faisant observer que si Toscanelli a pris la description de Quinsai (Kinsai) de MARCO POLO (livre II, chap. 68), il y a trouvé seulement le circuit des murs évalué à 100 *li chinois*, et que ces 100 *li*, appelés milles chinois dans les manuscrits du voyageur vénitien, il les a traduits vaguement par 35 lieues, sans savoir que 192 *li* font un degré équatorial.

Muñoz dans les archives du duc d'Infantado en fait foi. C'est une circonstance très remarquable qui mérite d'être examinée d'après les données que fournit le texte copié de la main de l'évêque de Chiapa. Trois jours après que Colomb crut avoir fait la première observation de la déclinaison de l'aiguille aimantée, le 15 septembre (1492), l'état du ciel, les masses de goëmon flottant, et d'autres circonstances, lui firent croire « qu'il se trouvait près de quelque île, mais non de la terre ferme; *car la terre ferme*, dit l'amiral, *je la trouve plus en avant* [1]. » Le 19 septembre, les signes de la proximité de la terre continuaient. » Il y avait de petites pluies sans le moindre vent. L'amiral ne voulut pas dévier de sa route pour chercher cette terre. Il était sûr que, du côté du nord et du sud, il y avait des îles; et en effet, il y en avait, et il naviguait au milieu d'elles, parce que sa volonté était d'aller d'abord jus-

[1] No cerca de tierra firme, segun el Almirante que dice : Porque la tierra firme, hago mas adelante. » Je dis dans le texte : trois jours après que Colomb *crut* avoir fait la première observation de déclinaison magnétique. En Europe, cette déclinaison avait déja été trouvée par Peregrini en 1269.

que dans l'Inde avec un temps si favorable, et au retour, voir tout avec l'aide du Très-Haut. » Ce sont là ses paroles. « Le 20 septembre, de petits oiseaux, qui habitent les terres, vinrent le matin chanter au haut des mâts, et quittèrent le navire vers le soir [1]. » Mardi, le 25 septembre, l'amiral se rendit à la Carabela Pinta, pour parler à Martin Alonzo Pinzon, au sujet d'une carte qu'il lui avait envoyée trois jours auparavant, et sur laquelle il paraît que l'amiral avait indiqué (peint) quelques îles de cette mer. Martin Alonzo prétendait qu'on

[1] Ce fait est très extraordinaire, et est rapporté dans le journal de Colomb avec une candeur naïve qui ne laisse pas lieu au moindre doute. Le navire se trouvait alors au milieu de l'Océan Atlantique, à 290 lieues marines (de 20 au degré) de distance de la terre la plus proche, l'île de Flores, et les oiseaux chanteurs n'avaient point été amenés par des tempêtes. Dans son second voyage, le 24 octobre 1493, Colomb vit des hirondelles lorsque son point d'estime le plaçait à 340 lieues à l'ouest-nord-ouest des îles du Cap Vert (*Vida del Alm.* p. 43). En comparant les points d'estime conclus des rumbs et des distances, M. Navarrete pense que du 19 au 22 septembre, époque à laquelle l'amiral crut apercevoir tant de signes de terre, il approchait des brisans que des navigateurs espagnols assurent avoir décou-

était dans le voisinage de ces îles, et l'amiral abondait dans le même sens, en ajoutant que la cause pour laquelle on n'avait pas trouvé les îles devait être le courant qui portait les navires au nord-est, et qu'on était moins avancé (à l'ouest) que les pilotes ne le supposaient. En conséquence, l'amiral, de retour à son bord, voulut qu'on lui envoyât la carte marine : ce qui se fit au moyen d'une corde. Il se mit à travailler (faire son point, *cartear*) sur la carte, conjointement avec son pilote et ses marins, jusqu'à ce que Martin Alonzo, au coucher du

verts sur le grand banc de fucus (goëmon flottant), l'an 1802. Le lieutenant de vaisseau don Manuel Moreno, qui a accompagné Churrucca dans son expédition chronométrique des Antilles, place ces brisans (*rompientes*) par lat. 28° 0′, long. 43° 22′ à l'occident de Paris. Dans la nuit du 21 septembre, Colomb n'aurait été qu'à quatre milles marins au nord-est de ce danger, qui aurait pu retarder la découverte du Nouveau Monde jusqu'au 22 avril 1500, jour où Pedro-Alvarez Cabral, dans son voyage de l'Inde, fut jeté par les courans sur les côtes du Brésil. Je ne trouve pas ces brisans indiqués sur des cartes anglaises récemment publiées, et leur existence mérite d'être vérifiée tant à cause de la sûreté de la navigation, qu'à cause de l'intérêt historique qu'elle inspire.

soleil, donna la (fausse) nouvelle *qu'il avait vu la terre*. Le 3 octobre : l'amiral dit ici (dans son journal) « qu'il ne voulut pas gouverner en serrant trop le vent (*barloventeando*), et perdre le temps, malgré de si fréquens indices de terre, et la certitude qu'il avait de l'existence de quelques îles dans ces parages (*aunque tenia noticia de ciertas islas en aquella comarca*); car son but était d'aller dans l'Inde, et s'arrêter en chemin aurait été, dit-il, une véritable folie (*pues su fin era pasar a las Indias, y si detuviera, dice el, que no fuera buen seso*). » Enfin, le 6 octobre, six jours avant la grande journée de la découverte de Guanahani (vendredi 12 octobre), Martin Alonzo Pinzon « prétendit qu'il serait avantageux de changer de rumb, et d'aller vers le sud-ouest. L'amiral fut d'une opinion contraire, et jugea que Martin Alonzo parlait ainsi à cause de l'île de Cipango; il objecta que si l'on manquait cette île, on ne pourrait pas prendre terre sitôt, et qu'il valait mieux aller tout d'un coup à la terre ferme, et puis (au retour) aux îles [1]. » Je

[1] NAVARRETE, t. I, p. 9, 11, 13, 16 et 17. J'ai traduit littéralement en conservant cette irrégularité des phrases qui tient à l'habitude de Las Casas, d'embar-

conçois parfaitement pourquoi, à cette époque, Colomb et Pinzon étaient inquiets de ne pas voir l'île Cipango (Zipangri de Marco Polo) que Colomb avait annoncée comme la première terre qu'on recontrerait à 750 lieues à l'ouest des Canaries, ainsi que le raconte son fils Fer-

rasser le style de Colomb en donnant tantôt les paroles mêmes de l'amiral, tantôt un simple extrait. Le passage relatif à Cipango, tel qu'on le rapporte, me paraît inintelligible « Esta noche dijo Martin Alonzo, que seria bien navegar a la parte del sudueste : y al Almirante parecio que no decia esto Martin Alonzo por la isla de Cipango, y el Almirante via que si la erraban que no pudieran tan presto toman tierra »), si l'on ne change pas la ponctuation, et si l'on ne place pas un point entre les mots *no* et *decia*. En examinant, dans le journal de Colomb, les jours auxquels Oviedo et Herrera signalent de grands indices de révolte parmi l'équipage, on est surpris de ne presque pas y trouver de traces de ces événemens. Comme les historiens aiment les effets dramatiques qui résultent de l'opposition des caractères, ils ont cru devoir agrandir le navigateur génois, en exagérant les dangers auxquels l'exposaient tour à tour la malice, la timidité ou l'ignorance de ses matelots. On oublie que les marins espagnols, surtout les Catalans, les Basques et les Andaloux de Palos, depuis un siècle et demi, fréquentaient les côtes de Guinée et de l'Ecosse; que la vue d'une éruption du

dinand. Le journal original porte que jusqu'au 1er octobre, on avait déja parcouru 707 lieues, non depuis le port de Palos, mais depuis la Gomera ou les Canaries en général, selon l'explication donnée par l'amiral pour la distance à laquelle il se trouvait le 19 septembre. Or,

Pic de Ténériffe ne pouvait effrayer (*dar espanto*, comme prétend Fernando Colomb), des hommes qui étaient habitués à visiter les Canaries, Naples et Messine (Nav. t. III, p. 605-607); qu'une traversée du *Golfo de las Damas*, favorisée par le plus beau temps et une mer généralement calme, ne pouvaient pas consterner, d'une manière si extravagante, une masse de marins expérimentés. Entre les 22 et 25 septembre, les compagnons de Colomb, selon le témoignage de son fils et d'Herrera (*Vida del Alm.* c. 19; Herr. *Dec.* I, lib. I, c. 10), voulaient jeter leur capitaine à la mer, pendant qu'il serait occupé des étoiles (proprement *embevido*, enivré de la contemplation du ciel). Le journal ne peint aucunement le mécontentement avec des couleurs très vives; on y trouve seulement « que le vent contraire (ouest-nord-ouest) était bien nécessaire, parce que mes gens étaient inquiets (*mi gente andaba muy estimulados*), en pensant que dans ces mers il ne soufflait pas de vent pour retourner en Espagne. » Le jour suivant (25 septembre) il dit : « Mes gens murmuraient (*la gente murmuraba*) de voir tant d'herbe flottante (fucus), et la mer si calme (*mansa y llana.*) » Le conte

du 1er au 6 octobre, la route parcourue à l'ouest était, en additionnant les données partielles, de 259 lieues; le 6 octobre, Colomb se croyait, par conséquent, déja avancé à la distance de 966 lieues, ou 216 lieues au-delà du point où son calcul plaçait Cipango. J'ai

d'Oviedo, sur les trois jours que Colomb obtint, le 8 octobre, pour continuer à avancer vers l'ouest, copié par tous les biographes et poètes modernes, a déja été réfuté par Muñoz (lib. III, § 7). Fernand Colomb, aussi haineux envers Alonzo Pinzon que Las Casas envers Fernand, ne rapporte pas le fait que nous signalons, et se contente de dire « que la gente estuvo para amotinarse, perseverando en las momuraciones y conjuraciones.» (*Vida*, cap. 20.) Il y a plus encore : dans le journal, le 7 octobre ne se trouve marqué par aucun autre événement qu'un changement de route. Depuis le 30 septembre, l'amiral s'était dirigé dans une étendue de 250 lieues marines directement à l'ouest sous le parallèle de 25° ½; le 7 octobre (c'était le lendemain de la discussion avec Martin Alonzo Pinzon, sur la proximité de Cipango), la Niña crut devoir signaler la terre. On reconnut au soleil couchant qu'on s'était trompé; mais comme des bandes d'oiseaux se dirigeaient au sud-ouest, « sans doute pour dormir à terre,» l'amiral, agissant d'après l'expérience des Portugais qui ont découvert la majeure partie des îles qu'ils possèdent (les Açores?) en suivant le vol des oiseaux, per-

réuni tous les passages relatifs à la carte marine qui semble avoir dirigé le navigateur avant d'avoir atteint l'île Guanahani. Plus tard, le 14 novembre 1492, le journal fait encore mention, à l'occasion de cayes (ilots), qui bordent la côte nord-est de Cuba, « de ces

mit d'abandonner la route de l'ouest, et de gouverner à l'ouest-sud-ouest, avec la résolution de continuer dans cette direction pendant deux jours. » Pas un mot de mutinerie et de révolte. La phrase : *Acordò dejar el camina del oueste*, semble seulement indiquer que Colomb *céda* à des instances. Cette nouvelle direction lui porta bonheur. D'ailleurs, l'amiral, sans qu'on ait soupçonné aucun motif de contrainte, avait déja changé son cours, le 24 septembre, d'une manière toute semblable. Après avoir suivi scrupuleusement le parallèle de la Gomera (lat. 28°) pendant 390 lieues marines, il gouverna tout d'un coup au sud-ouest, pour suivre le parallèle de 25° $\frac{1}{2}$. Le 8 octobre, qui devait être le jour si dangereux par la révolte, selon Oviedo, se trouve marqué, dans le journal de Colomb, comme un jour très favorable aux progrès de la navigation. « La mer, dit l'amiral, est belle, grace à Dieu, comme la rivière de Séville; l'air est doux (*aires muy dulces*) comme en Andalousie : c'est un plaisir de le respirer; car cet air est embaumé (oleroso). » Ces lignes, écrites sous l'impression du moment, n'annoncent certainement pas des terreurs ou une humeur chagrine.

îles innombrables que sur les mappemondes on place à la fin de l'Orient. »

Un historien très judicieux, M. Sprengel, traducteur de l'ouvrage de Muñoz, n'hésite pas à supposer que Colomb se dirigeait d'après la carte routière même dont Toscanelli lui avait envoyé la copie en 1474. Il ne peut être douteux que cette carte ne fut regardée comme très importante; car les manuscrits qu'a laissés Bartholomé de Las Casas, et dont une grande partie (les deux premiers volumes de la *Historia de las Indias*) se conserve dans la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid, nous apprennent (lib. I, cap. 12) que ce prélat, à l'âge de 85 ans, époque à laquelle il termina son *Histoire de l'Inde*, possédait encore ce monument remarquable, « la *carta de marear* que Toscanelli envió a Colon. » Or, une carte marine, conservée 53 ans après la mort de celui-ci, devait, à plus juste titre, en 1492, se trouver à bord de la *Caravele* (*capitana*) *Santa-Maria*. Observons cependant que celle que Colomb avait envoyée, le 25 septembre, à la Caravele *Pinta*, était peinte (dessinée) de sa propre main. Las Casas, dans l'extrait que nous possédons du journal, dit

clairement « donde segun parece tenia pintadas el Almirante ciertas islas. » La correspondance avec Toscanelli a précédé de 18 ans la grande époque de la découverte du Nouveau Continent, et Colomb aura profité de cet intervalle pour se procurer d'autres matériaux. Il n'a certainement pas vu, comme nous le prouverons bientôt, la mappemonde de Martin Behaim; mais il a pu puiser dans celles de Giacomo di Giroldis, d'Andrea Bianco ou de Grazioso Benincasa. Lorsque, la première fois, il écrivit à Toscanelli, il fondait son raisonnement sur une petite sphère, *una esferilla*, dit son fils (Barcia, p. 5, b.), *que embiò a Maestro Paulo*. Il est probable que plus tard, surtout à l'époque de la fameuse dispute avec les professeurs de Salamanque, il se servit de *sphères* et de *cartes* à la fois, pour étayer son projet de navigation vers l'ouest. C'était son système et non celui de Toscanelli qu'il défendait; et quelque grande qu'ait été l'influence que les conseils et la carte de l'astronome florentin ont pu exercer sur Colomb, ce serait avoir trop de foi dans l'humilité et l'abnégation du génie créateur que de supposer que l'amiral aurait expliqué aux savans de

Salamanque, ou, pendant son voyage, à Martin Alonzo Pinzon, la direction de sa traversée vers l'Inde sur une carte de Toscanelli. Comme il aimait à s'occuper de travaux graphiques, il aura dessiné lui-même, d'après Toscanelli, et d'autres matériaux, une carte marine présentant ce « tiers de la surface du globe » qui restait inconnu, depuis les côtes du Portugal et de la Mina, jusqu'aux côtes orientales et australes de l'Asie. M. Muñoz insiste [1] sur la connaissance de l'île *Antilia*, connaissance que Colomb n'aurait acquise que par la lettre et la carte de Toscanelli : mais je crois pouvoir assurer que dans aucun écrit de l'amiral, même dans aucun écrit de son fils, don Fernando, on ne retrouve le nom d'Antilia, qui remonte au 14e siècle, ni le nom d'Antillas, donné, surtout depuis le règne de Charles-Quint, à l'archipel tropical de l'Amérique [2]. Colomb

[1] Lib. II, § 17.

[2] Toutefois, dans le journal de la première navigation (jeudi 9 août 1492), Colomb parle de ces îles que, semblables aux illusions du *mirage*, on croyait voir, tous les ans, à l'ouest des Açores, des Canaries et de Madère. Dans sa lettre au pape Alexandre VI (février 1502), il ne donne le nom d'*Antilles* à aucun

conserva l'habitude de nommer les Petites Antilles « îles Caribes, ou les premières îles des

groupe des 1,400 îles qu'il se vante un peu largement d'avoir découvertes (NAVAR. *Docum. dipl.* t. I, p. 5, t. II, p. 280). Ce n'est donc pas Christophe Colomb qui a introduit le nom d'Antilles dans la géographie moderne. Dans son système, Haïti (la Española) était plutôt *Ophir* ou *Zipango*. « Il avait annoncé à ses compagnons, dit son fils, qu'à 750 lieues de chemin, à l'ouest des Canaries, il trouverait la Española, nommée alors Zipango. » (*Vida del Alm.* cap. 20). La première application du nom *Antiliæ insulæ* aux îles d'Amérique est un trait d'érudition de Pierre Martyr d'Anghiera. Christophe Colomb revint de son premier voyage le 15 mars 1493; et dans la première décade des *Oceanica*, adressée au cardinal Ascanio Sforza, en novembre 1493, je trouve déja : « In Hispaniola Ophiram Insulam sese reperisse refert (Colonus), sed cosmographicorum tractu diligenter considerato, Antiliæ insulæ illæ et adjacentes aliæ... » (Dec. I, lib. I. p. 1.) Plus tard, Vespucci, dans sa prétendue seconde navigation de 1499, nomme *Antiglia* « l'île que Colomb a découverte il y a peu d'années, » c'est-à-dire Haïti. Au seizième siècle, les îles Caribes, au sud-est de Portorico (Borriquen), prenaient, dans les tableaux de positions géographiques qu'on tentait d'annexer aux traités de géographie, la dénomination d'*Antigliæ Insulæ*. Un des exemples les plus anciens que je connaisse de ces tableaux de positions se trouve

Indes [1]. » Aussi, la route qu'il suivit en 1492 n'est pas celle que Toscanelli avait tracée sur sa carte, et qui semblait se diriger sous le parallèle de Lisbonne (« tomando el camino derecho al poniente »), quoique la différence de latitude entre Lisbonne et Quinsai (Hang-theoufou) soit presque de 9°, et que Toscanelli, au commencement de la même lettre, parle aussi, mais un peu vaguement, « de la distance dont, dans cette route, on peut s'éloigner du pôle nord, vers la ligne équinoxiale. » Colomb s'était prescrit, sans doute d'après des hypothèses sur la position de Cipango, une direction plus méridionale. Il suivit, pendant plus de la moitié du chemin, le parallèle de la Gomera avec d'autant plus de constance, qu'il aurait craint, comme dit naïvement son fils : « de perdre de son autorité, si, changeant de rumb, il avait paru ne pas savoir où

dans un ouvrage de Jean Schoner (*Opusculum geogr. ex diversorum libris et cartis collectum*), publié en 1533. Voyez les curieux chapitres (Sect. II, c. 20 et 21) *De regionibus extra Ptolemæum deque insulis circa Asiam et Indiam et novas regiones hujus tertiæ orbis partis.*

[1] *Relacion de* 1504. (Navar. t. I, p. 282; *Vida del Alm.* cap. 100.)

il allait. » Cette route, très différente de celle que les navigateurs prennent aujourd'hui pour aller aux Antilles, conduisit Colomb droit à travers le grand banc de goëmon, qui s'étend à l'ouest du méridien de Corvo, depuis les 19° et 22° de latitude, et malgré deux inflexions de la route vers le sud-ouest (le 24 sept. et le 8 octobre) Colomb, lors de la découverte de Guanahani, se croyait sous le parallèle [1] de l'île de Fer (lat. 27° 45′). Je ne discuterai pas ici l'existence d'une autre carte, qui devait avoir dirigé l'amiral, et que son contemporain, Gonzalez Fernandez de Oviedo [2], attribue à un marin portugais, Vicente Diaz (de la ville de Tabira), en supposant que ce marin, en revenant de la côte de Guinée, avait trouvé une terre à l'ouest de Madère. Ce conte

[1] « Les habitans de cette île ont les cheveux lisses comme le crin des chevaux, le front et la tête plus large qu'aucune race vue jusqu'ici. Leur peau n'est pas plus noire que celle des Canariens; aussi ne devait-on s'attendre à autre chose, puisqu'ils sont placés sur une même ligne (sous un même parallèle), de l'est à l'ouest, avec l'île de Fer, une des Canaries.» (*Journal de Colomb*, du 15 octobre 1492.)

[2] Oviedo, *Hist. nat. y gen de las Indias*, cap 3.

d'Oviedo, auquel se rattachent les prétendues tentatives des frères Lucas et Francisco de Cazzana, ne mérite aucune attention [1].

A toutes les époques d'une civilisation avancée, il en a été des découvertes géographiques comme des inventions dans les arts, et de ces grandes conceptions dans les lettres et les sciences, par lesquelles l'esprit humain tente de se frayer une route nouvelle; on nie d'abord la découverte même ou la justesse de la conception; plus tard on nie leur importance, enfin, leur nouveauté. Ce sont trois degrés d'un doute qui adoucit, du moins pour quelque temps, les chagrins causés par l'envie : c'est une habitude dont le motif est le plus souvent moins philosophique que la discussion qu'elle fait naître, une habitude qui date de plus loin que la fondation de cette Académie d'Italie [2], qui doutait de tout, excepté de ses propres arrêts. « Lorsque Colomb avait promis un nouvel hémisphère, dit l'illustre auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, on lui avait soutenu que cet hémisphère

[1] Barcia, p. 7, a; Herrera, t. I, p. 4.

[2] *Academia dei Dubbiosi*, antérieure à celle des *Stabili* et des *Gelosi*.

ne pouvait exister, et quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis long-temps. » J'ai cherché à préciser le degré d'importance que l'on doit attribuer aux rapports de Toscanelli avec Colomb, dans un temps où celui-ci avait déja acquis par lui-même la conviction du succès de son entreprise. Toscanelli fournit de nouvelles données, et, ce qui était plus rassurant et plus précieux pour ce genre de méditations, des données numériques. Il fut, comme dit Fernand Colomb, la cause la plus puissante du courage (*animo*) avec lequel l'amiral se lança dans l'immensité d'une mer inconnue. Chose étrange, la postérité a presque oublié [1] cette influence du géomètre florentin, et s'est obstinée long-temps à placer à côté de Christophe Colomb un autre personnage, digne sans doute de la plus haute considération comme géographe,

[1] Le nom de Toscanelli est resté inconnu à l'historiographe Herrera, même au savant auteur du *Commerce and Navigation of the Ancients*, M. Vincent qui, dans sa *dissertation sur les Seres* (t. II, p. 613-618), a discuté avec beaucoup de sagacité les différens motifs de l'entreprise de Colomb.

comme voyageur et comme marin, mais qui, vraisemblablement, ne dirigeait ses vues que sur la route de l'Inde autour de l'extrémité de l'Afrique. On a dit que *Martin Behaim* ou *Beheim* avait découvert l'archipel des Açores, révélé à Colomb, non seulement le chemin vers l'Asie orientale, mais aussi l'existence d'un nouveau continent, et qu'il avait tracé sur un globe le détroit auquel Magellan a donné son nom, mais qu'avec plus de justice on croyait pouvoir appeler [1] *Fretum Bohemicum*, comme l'Amérique entière *Behaimia*, et même la *Bohéme occidentale*. Plus l'origine de cet homme extraordinaire a paru mystérieuse, plus on a voulu l'agrandir. On le dit tour à tour noble Portugais, Bohémien de race slave, natif de l'île Fayal [2] (dans le groupe des Aço-

[1] WAGENSEIL. *Sacra parentalia B. Georgio Frid. Behaimo dicata*, p. 16. Déja POSTEL, dans sa *Cosmographie* publiée en 1561, dit clairement, page 22 : « Ad 54 grad. (lat. mer.) ubi est *Martini Bohemi fretum* a Magaglianeso *alias* nuncupatum. »

[2] « Et plus la partie orientale de l'Inde s'étendrait à l'est, vers les îles du cap Vert, plus il serait facile de l'atteindre dans une navigation de peu de jours (*en procos dias !*); cette opinion fut confirmée à Colomb,

res), citoyen de Nuremberg. On le trouve à Venise, à Anvers et à Vienne, occupé pendant plus de vingt ans du commerce des draps; construisant à Lisbonne un astrolabe, qui devint d'une grande importance pour les navigateurs; voyageant avec Diego Cam sur les côtes d'Afrique au-delà de l'équateur, et rapportant la *malagueta* [1] (une des épices les

par son ami *Martin de Bohemia*, *Português natural de la isla de Fayal, gran Cosmografo.* » HERRERA, *dec. I, lib. I, cap.* 2.) On doit être surpris que ROBERTSON (*Hist. of Amer.* 1777, t. II, p. 434), malgré les lumineuses discussions d'un professeur de Gottingue, M. TOZEN, publiées en 1761 (*Der wahre und erste Entdeck er deruen Welt gegen die ungegründeten Ansprüche von Vespucci und Behaim*, p. 87, 113), et l'ouvrage plus ancien encore de DOPPELMAYR (*Hist. Nachr. von Nürnberger Mathem. und Künstlern*, *p.* 30), soit tombé dans la même erreur, de prendre Martin Behaim pour un Portugais. Le titre de grand cosmographe que lui donne Herrera prouve qu'il ne le confondait pas avec le chanoine portugais Martinez, chargé par son gouvernement de correspondre avec Toscanelli sur le chemin le plus court qui conduirait aux Indes.

[1] C'est la graine de l'*Amomum Granum Paradisi* d'Afzelius, objet de commerce très important (surtout pour la ville d'Anvers) avant l'expédition de Gama. Cette graine, d'une Drymirhisée peu connue jusqu'à

plus recherchées ; du pays qui la produit. Il est à Nuremberg, dans la Zistelgasse, chez son cousin, le sénateur Michel Behaim, terminant, en 1492, le globe qu'il veut laisser comme un souvenir « à sa chère patrie, avant de partir pour le lieu où il tient maison, à 700 milles d'Allemagne, » tandis que Colomb entreprend sa première expédition : il est aux

ce jour, parvenait alors aux côtes septentrionales de la Barbarie, par des caravanes de Guinée, qui traversaient le désert de Sahara. La *malagueta* rivalisait, avec le vrai piment (*Piper nigrum et P. longum*), que Dioscoride (cap. 189) connaît déja sous le nom indien πέπερι (du sanscrit *pippali*), qu'Edrisi décrit (*Geogr. Nub.* 1619, p. 61) avec une exactitude très remarquable, et qu'un long transport à travers l'Asie renchérissait beaucoup dans les marchés d'Italie. Comme les productions végétales analogues et qui se remplacent mutuellement dans le commerce prennent toujours le même nom, celui de *malagueta*, si célèbre dans le 15e siècle, et que nos pharmaciens ont transformé en *meleguetta*, *maniguette* et *cardamomum piperatum*, me paraît dériver du mot indien *piment*, tel qu'il est usité dans la langue de Sumatra. Je trouve dans la *Cosmographie* de Sébastien Münster (édition de 1550, p. 1093), « lingua patria Sumatrenses piper *molaga* dicunt. » Le savant auteur de la *Materia medica of Hindoostan*, M. Ainslie donne aussi (édit. de Madras, 1813, p. 34)

Açores, dans la maison de son beau-père, le chevalier Iobst von Hürter, tandis que Vasco de Gama se fraie un chemin aux Indes autour de la pointe méridionale de l'Afrique. Né vraisemblablement dans la même année que Christophe Colomb, il meurt à Lisbonne (d'après les recherches de M. de Murr), dans le même mois que celui dont il n'a jamais voulu flétrir

au *Piper nigrum*, en tamoul, la dénomination de *mellaghoo*. En sanscrit, *mallaja* et *maricha* sont synonymes de *pippali*; le premier désignant, d'après Wilson, plus particulièrement le *Piper nigrum*, le second, le *P. longum*. Je pense que le nom d'îles Moluques (*las Malucos*) dérive de *Molaga* ou *Mallaja*, nom du poivre. Le grand mérite « d'être parvenu jusqu'aux régions d'Afrique où croît la plante de *malagueta* » a été contesté à Behaim et à Diego Cam, et attribué à Alfonso de Aveiro (Sprengel, *Gesch. der geogr. Entd.* p. 376, 386). Mais Aveiro ne parvint au royaume de Benin qu'en 1486, deux ans après l'expédition de Cam (Barros. Dec. I, liv. 3, c. 3, p. 178, éd. de Lisboa, 1778; Nav. t. I, p. xxix et xl). En examinant les notes que Martin Behaim a ajoutées à son globe, à côté des terres dont il a tracé les côtes, on trouve qu'il distingue les graines de paradis, le vrai piment et la cannelle. « La première de ces épices (Paradieskörner) croît dans le royaume de Gambie; la seconde dans le Furfur, à 1,200 lieues de distance du Portugal; la troi-

la gloire. Sa mort précéda presque de deux ans la découverte de la Mer du Sud par Vasco Nuñez de Balboa, et de treize ans l'expédition de Magellan, auquel il doit avoir confié « le secret du détroit. » Une vie si extraordinaire et si constamment agitée, un grand renom de cosmographe, dont jouit un homme qui fixe son domicile, pendant seize ans, à l'île de

sième à 2,300 lieues, d'où nous retournâmes pour revenir vers notre roi, après 19 mois d'absence, » par conséquent, en 1485. Behaim donne sur ce même globe de précieuses notions sur le transport des épices de Java et de Ceylan (Seilan) à Venise et à Francfort, notions dues en partie à maître (*mister*) Bartholoméi Florentini, qui raconta à Venise, au pape Eugène IV, ce que, pendant 24 ans (jusqu'en 1424), il avait vu dans l'Orient (Murr, *Dipl. Gesch.* p. 25 et 36). Voilà encore ce pape Eugène IV, que Toscanelli cite dans sa première lettre à Colomb, et qui ne fut installé dans le Saint Siége qu'en 1431, en rapport avec les voyageurs d'Asie. Je rappelle aussi, en terminant, que Christophe Colomb appelle toute la côte de Guinée *Costa de Maneguetta* (côte de la graine de paradis) près de laquelle il vit « quelques sirènes, moins ressemblantes aux femmes qu'on ne les peint ordinairement. » (*Vida del Alm.* cap. 4.) Aujourd'hui ce nom est spécialement donné à la côte dirigée du N.-O. au S.-E. entre le cap Mesurado et le cap Palmas, de 6° 26′ à 4° 30′ de lat. bor.

Fayal, à l'extrémité occidentale du monde connu, devaient prêter, même dans des temps où commençait à régner une saine critique historique, à des conjectures et à des hypothèses spécieuses. L'ardeur avec laquelle un professeur d'Altorf, Christophe Wagenseil, avait attribué à Behaim la découverte de l'Amérique, avait excité l'intérêt patriotique de Leibnitz, comme on le voit par le passage d'une lettre à Thomas Burnet, de l'année 1697. Les travaux de Frédéric Stuven [1] (à Giessen), de Doppelmayr et de M. Otto [2], ont été guidés par les mêmes illusions, et l'on aurait pu croire que les discussions très judicieuses de Tozen [3], professeur à Gœttingue, du comte

[1] *Diss. de vero Novi Orbis inventore*, Franc. 1714.

[2] *Trans of the Amer. Phil. soc. held at Philadelphia*, t. II (1786), p. 120. La *Notice historique de* Doppelmayr, *Sur les mathématiciens et les artistes de Nuremberg*, renferme des détails précieux sur la vie de Behaim, et la première gravure du globe conservé dans la famille du cosmographe, tandis que la Dissertation de Stuven, et surtout le Mémoire de M. Otto, prouvent une profonde ignorance de l'histoire de la géographie du 15e siècle.

[3] *Der wahr und erste Entdecker der neuen Welt, Christoph Colon*, Gött. 1761. Mais avant Tozen, l'auteur d'une

Rinaldo Carli [1], de M. de Murr [2], compatriote de la respectable famille des Behaim, encore florissante à Nuremberg, auraient suffi pour réfuter tant de vagues inculpations contre Colomb et Magellan. Cependant les mêmes doutes ont reparu depuis, dans des ouvrages d'ailleurs très estimables. Je pense donc qu'en isolant moins les faits qu'offre la biographie du cosmographe, suffisamment débrouillée aujourd'hui, de la série des découvertes des Espagnols et des Portugais dans la même période, on doit parvenir à quelques considérations plus satisfaisantes que celles qui ont été présentées jusqu'ici.

Ce n'est point à cause de l'analogie des sons que Behaim a été nommé Martin de Bohême

excellente Histoire de Portugal, M. Gebauer, avait déja réfuté Stüven (*Port. Gesch. Th.* I, p. 124). Comparez aussi le savant bibliographe Francesco Cancellieri, *Notizie di Colombo di Cuccaro*. Roma, 1809, p. 39.

[1] *Opuscoli scelti di Milano*, t. 15, p. 72.

[2] *Dipl. Gesch. des Portug. berühmten Ritters Martin Behaim*, deux éditions, la première de 1778, la seconde de 1801. Des ouvrages relatifs à Behaim, que je viens de citer, il n'y a que ce dernier qui ait été traduit en français, et par un traducteur très habile, M. Jansen.

dans le *Journal de Navigation* de Pigafetta, et dans les *Décades de Barros*. La famille du cosmographe fait remonter son origine à l'ancienne famille bohémienne de Schwarzbach, dans le cercle de Pilsen. Je trouve que le magistrat de la ville libre de Nuremberg, dans une lettre au roi Emanuel de Portugal (du 7 juin 1518), se sert indistinctement des noms de Martinus Behaim, et de Martinus Bohemus. Je remarque même que le cosmographe, tout en signant une lettre d'Anvers (du 11 mars 1494) *Martein Beheim*, veut que ses parens lui écrivent aux îles Flamandes (Açores), à l'adresse *Domino M. Boheimo militi*. Il n'y a donc pas eu erreur de la part de Pigafetta et de Barros, en confondant un nom de pays avec un nom de famille [1]. Les parens et les contemporains de l'homme célèbre, parlent, dans le premier document que je viens de

[1] Dans un temps où la géographie était étudiée avec moins de zèle, en France, qu'elle ne l'est aujourd'hui, l'inventeur de la pompe pneumatique, Otton de *Gericke*, qui signait souvent *Consul Magdeburgensis*, et publiait ses *Experimenta Magdeburgica*, fut cité sous le nom de Monsieur Magdebourg. (*Acta Erud.* 1707, p. 416.)

citer, « de *Bohemorum* [1] familia in civitate Nurinbergensi ultra ducentos [2] annos perdurante. » Il est même assez probable que le nom de Behaim ou Beheim, que cette famille illustre employait indifféremment à la fin du 15e siècle, n'est qu'une désignation éthnique (*aus Böheim ou Böhmen*, natif de Bohême), comme les noms de famille, si communs en Allemagne, de Schwabe, de Sachs et de Preuss. Il résulte de l'emsemble de ces faits bien minutieux, j'en conviens, que notre grand cosmographe a vraisemblablement donné lieu lui-même à l'usage qui avait prévalu en Por-

[1] Dans une des inscriptions placées en mémoire de Behaim (« Miles auratus qui Africanos Mauros fortiter debellavit et ultra finem orbis terræ uxoravit »), il est aussi question de sa femme (Martini *Bohemi* uxor), fille du gouverneur des Açores, ou *Catherides* (pour Cassiterides); c'est une fausse érudition copiée du globe de Behaim.

[2] La première traduction allemande de la Bible, restée manuscrite et conservée à la bibliothèque Pauline de Leipzig, a été faite en 1343, par Mathias Behaim, et en 1421, Michel Behaim, à Weinsberg, passait pour un des plus célèbres poètes du Cycle des Meistersänger.

tugal et en Espagne, de l'appeler *Martin de Bohemia*. Herrera, en ajoutant l'éloge de *cosmografo de gran opinion*, le nomme deux fois[1] *Portugais natif de l'île de Fayal*. On ne peut être surpris de cette erreur, quand on pense que Behaim se trouva au service du roi de Portugal, dans une célèbre expédition maritime sur les côtes d'Afrique; qu'il fut nommé, en 1485, chevalier de l'ordre du Christ, et que, conjointement avec les deux médecins du roi Jean II « maestre Rodrigo et maestre

[1] Dec. I, lib. 1, cap. 2. Dec. II, lib. 2, cap. 19. Le second passage est copié du journal italien de Pigafetta, où se trouve l'expression « *Martino di Boemia, uomo eccellentissimo,* » sans ajouter natif de Fayal. Ce journal, dont Ramusio n'avait donné qu'un extrait, a été publié par M. Amoretti, sous le titre de *Primo viaggo intorno al Globo terracqueo en* 1800, d'après le manuscrit conservé à la bibliothèque Ambrosienne: mais la compilation d'Herrera est beaucoup plus complète, surtout sous le rapport astronomique (voyez, par exemple, le calcul des différences de hauteur de la lune et de Jupiter observées le 17 déc. 1519. HERRERA; Dec. II, lib. 4, c. 10). L'historiographe espagnol n'a pas seulement puisé dans Castañeda, Barros et Antonio Pigafetta, mais à d'autres sources manuscrites qui ne nous sont point encore connues.

Josef Judio », on le fit membre d'une *Junta de Mathematicos*, chargée d'indiquer le moyen de naviguer d'après la hauteur du soleil[1], et qu'il a passé plus de vingt ans de sa vie, soit à Lisbonne, soit dans une colonie portugaise, dans l'établissement flamand de Fayal. Christophe Colomb et Behaim, si rapprochés dans les époques de leur naissance et de leur mort, offrent dans leur vie privée une autre similitude de position, qui a singulièrement contribué au développement de leur goût ardent pour les découvertes géographiques. L'un et l'autre s'étaient alliés à des familles qui possédaient héréditairement le gouvernement d'îles regardées alors, quoique à tort, comme nouvellement découvertes, et placées aux confins du monde connu dans le *Mare tenebrosum* des géographes arabes *ultra quod nemo scit quid contineatur*[2]. Le beau-père de Colomb,

[1] Barros, *Asia*, Dec. I, lib. 4, cap. 2.

[2] Edrisi, p. 147. Dans la *Vida do Infante D. Henrique*, par le père Freire (Lisb. 1758, p. 335), Hürter est appelé *Jorge de Utra*. Baros écrit *Jos Dutra* (Dec. I, lib. III, c. 11). C'est par une permutation de consonnes également vicieuses que les écrivains de la *conquête* appellent le guerrier Philippe de Huten, célèbre

Bartolomé Muñiz Perestrello, avait été, à Porto-Santo, dans la même situation politique où Iobst (Jodocus) de Hürter, seigneur de Murkirchen (Moerkerken) et Harbrck (en Flandre), beau-père de Martin Behaim, s'était trouvé à Fayal. Christophe Colomb a vécu quelque temps dans les possessions de sa femme Doña Felipa Muñiz Perestrello, à Porto-Santo, où son fils Diego Colomb était né, de même que Behaim a séjourné avec sa femme Jeanne de Macedo à Fayal, où elle donna le jour à un fils qui, bientôt après la mort de son père, fut incarcéré à cause d'un homicide involontaire. On discute si ces deux hommes célèbres (et la célébrité de Behaim n'a précédé que de douze ans celle de Colomb) se sont vus aux îles Açores, et si c'est peut-être de la bouche du premier, que Colomb a eu les notions de troncs de pins, de cadavres, et

par son expédition au Dorado, dont j'ai donné un commentaire géographique dans la *Relation de mon voyage* (t. II, chap. 33, p. 454), Felipe de *Uten*, *Urre*, et même *Utre*. Par la dernière *leçon*, les noms des deux familles illustres, les *Hürter* et *Huten*, se transforment, en portugais et en espagnol, à la terminaison près, en un même groupe de lettres, *Utra* et *Utre*.

même de canots couverts de peaux et remplis d'hommes d'une race inconnue, que les courans et les vents avaient portés sur les côtes de Fayal, de la Graciosa et de Flores; notions qui, jointes à celles que l'amiral avait recueillies à Porto-Santo, le fortifièrent dans ses espérances de grandes découvertes. Son fils Don Fernando[1] dit, il est vrai : « Les habitans (*moradoros*) des Açores contèrent à mon père que lorsque les vents soufflaient de l'Ouest . . . . ; » mais l'amiral pouvait avoir eu ces renseignemens dans quelque port de Portugal ou d'Espagne, puisque nous savons positivement, par le manuscrit de la *Historia de Indias* de Las Casas, que c'est en Espagne, au couvent de la Rabida, que Colomb connut le voyage de Pedro Velasco, natif de Palos, qui, étant parti de Fayal, et, après avoir navigué vers l'ouest à la distance de 150 lieues, (ce qui devait l'avoir placé au-delà du bord oriental de la grande bande de fucus) reconnut l'île de Flores. Behaim, avant la découverte de l'Amérique, ne s'est trouvé à Fayal que pendant les années 1486 et 1490, et dans

[1] *Vida, cap.* 8.

cet intervalle Colomb n'a pas quitté l'Espagne ; mais les deux navigateurs ont séjourné l'un et l'autre à Lisbonne, de 1482 à 1484. Ce n'est que dans cette dernière année que Behaim partit, avec Diego Cam, pour son grand voyage d'Afrique ; et que Colomb, ennuyé des froideurs du gouvernement portugais, se rendit à Séville. La connaisance positive et synchronistique[1] des faits, peut seule lever les doutes

[1] Martin Behaim, né après l'an 1430, vraisemblablement en 1436 (c'est aussi d'après Navarrete, l'année la plus probable de la naissance de Cristophe Colomb). Voyage de Behaim pour le commerce des draps, en 1457, à Venise, de 1477 à 1479, à Malines, Anvers et Vienne. (Regiomontanus séjourna à Nuremberg, de 1471 à 1475, et partit en 1475, pour l'Ilalie ; déja dans un voyage antérieur, en 1461, il avait découvert, à Venise, le manuscrit des six premiers livres de Diophante). Séjour de Behaim en Portugal, de 1480 à 1484 (Colomb habita le même pays de 1470 à 1484, à moins que son séjour n'ait été interrompu par quelques navigations, entre 1471 et 1481). Behaim épouse, à Fayal, en 1486, la fille du gouverneur Iobst de Hürter, envoyé, avec une colonie Flamande, à Fayal et à Pico, à la suite de la donation que le roi Alphonse V de Portugal avait faite, en 1466, de la première de ces îles, à sa tante Isabelle de Bourgogne, mère de Charles le Téméraire. (Il y a erreur sur le globe de Behaim,

dont est enveloppée l'histoire de cette époque. Je ne nierai pas d'ailleurs que Colomb n'ait

dans ces paroles : « L'île a été donnée en 1466, par le roi de Portugal à sa *sœur*, madame Isabelle, duchesse de Bourgogne. » (Le roi, frère d'Isabelle, était Edouard, mort en 1438.) Séjour de Behaim à Fayal, de 1486 à 1490, à Nuremberg, de 1491 à 1493, en Flandre et en France en 1494, de nouveau à Fayal, de 1494 à 1506. Il retourne à Lisbonne et y meurt le 29 juillet 1506, selon l'opinion de M. de Murr. (Mort de Colomb à Valladolid, le 20 mai 1506). Le date de la mort de Martin Behaim n'est pas sans importance pour la discussion sur les connaissances acquises à cette époque relativement à la configuration de l'Amérique du Sud, et sur la possibilité que le cosmographe de Nuremberg aurait pu entrevoir l'existence d'un passage de l'océan Atlantique à la mer du Sud. Nous savons que le roi Catholique, dès son retour de Naples, en 1506, s'occupa d'une grande expédition destinée pour les Indes orientales et la recherche d'un détroit américain ; et que Vespucci fut consulté à ce sujet (Nav. t. II, *Cod. dipl.* n. 160, p. 317 ; t. III, p. 47 et 294). Deux années plus tard (1508) eut lieu l'expédition de Solis et de Yañez Pinzon, dans laquelle ces intrépides navigateurs parvinrent presque jusqu'au 40° de latitude méridionale, sans cependant avoir reconnu l'embouchure du Rio de la Plata. On voit que le commencement du 16e siècle, c'est-à-dire la vieillesse de Behaim, était une époque extrêmement fertile en pro-

relâché antérieurement à Fayal. Nous ignorons les dates de ses expéditions lointaines,

jets de grandes découvertes. Je me suis occupé récemment à éclaircir la date de la mort de notre cosmographe, et les renseignemens qu'à ma prière une personne digne de la plus haute confiance a bien voulu prendre dans la maison de M. le baron Sigismond-Frédéric-Charles de Behaim, chef actuel de la famille et propriétaire du globe de 1492, ne sont pas favorables au calcul de M. de Murr. Ce savant a regardé comme décisive la lettre d'un cousin de Martin Behaim, en date du 30 janvier 1507, qui exprime le désir de savoir « ce que sont devenus la femme, le fils et les parens de Martin, où ils sont et qui ils sont. » M. De Murr croit par conséquent erronée la date du 29 juillet 1507, indiquée sur un monument funéraire (*Scutum trifolinum*), dans l'église de Sainte-Catherine de Nuremberg, et prétend que le portrait du cosmographe, qui est aux archives de la famille Behaim, porte la date de 1506 (*Dipl. Gesch. p.* 117, 127, 136). Comme le monument funéraire a été érigé, en 1519, aux frais de son fils, il me paraît étrange que l'on se soit trompé de date dans l'inscription. Un vandalisme très commun au temps où nous vivons, a détruit toutes les inscriptions et tous les monumens de l'église de Sainte-Catherine, transformée, en 1806, en magasin de foin et de bois : mais sur le grand portrait conservé dans la maison où se trouve le globe, on lit : *Obiit a. MDVII Lisabonæ*, et non 1506, comme dit M. de Murr. Il y a plus encore : un

à Thyle (l'Islande ?), à San-Jorge de la Mina[1] et à la côte de Guinée, soit avant 1470, soit entre 1470 et 1482. Dans son mémoire « sur les cinq zônes habitables, » l'amiral dit positivement, ce qui cependant est peu croyable, « qu'il a été, au mois de *février* 1477, à cent lieues au-delà de Tyle, dont la partie australe est par 73° de latitude. » Dans une vie si aventureuse, il ne serait pas surprenant que Colomb ait touché aux Açores.

Quant aux rapports personnels entre Behaim et Colomb, ils sont assez probables, quoique rien ne les prouve directement. Ces deux hommes célèbres se sont trouvés à Lis-

album généalogique, qui ne date que de l'année 1732, mais qui remonte, pour les renseignemens sur la descendance des *Behaim de Schwarzbach*, jusqu'en 1207, offre les armes du chevalier Martin Behaim, et une notice biographique qui se termine en allemand, par ces mots : Il mourut le 29 juillet 1507.

[1] « Jo estuve en la Fortaleza de San-Jorge de la Mina, » dit l'amiral (*Vida*, cap. 4). Le sens de la phrase ne laisse aucune ambiguïté. Le fortin de Mina ou d'Elmina n'a été construit, d'après la chronique de Ruy de Pina, qu'en 1481 ; la date du voyage de Colomb à la côte d'Afrique doit par conséquent ne pas être antérieure à cette année.

bonne, dans les mêmes années, tous deux occupés de projets nautiques. Les mêmes médecins du roi Jean II, maestre Rodrigo, et maestre Josef, de nation juive, qui furent chargés par Diego Ortiz, évêque de Ceuta, d'examiner le projet de Colomb, concernant un voyage à Cipango, et en général vers l'ouest[1], travaillèrent avec Martin Behaim, comme je l'ai rapporté plus haut, à la construction d'un astrolabe adapté à l'usage de la navigation. Il parait assez naturel que des médecins du roi, « que l'on avait l'habitude de consulter sur toutes les affaires de cosmographie, » aient mis Colomb en rapport avec Behaim : aussi Herrera, sans que nous sachions sur quel autre motif il se fonde, dit que Colomb « fut fortifié dans ses idées sur la proximité de l'Asie, par son ami Martin de Bohemia. » Ces conseils, je dois le rappeler ici, ne peuvent avoir

[1] Barros, *Asia*, Dec. I, lib. 3, cap. 2; *Vida del Alm.* cap. 10; Herrera, Dec I, lib. 1, cap. 7. L'évêque de Ceuta, que les historiens du temps appellent le docteur Calcadilla, parce qu'il était né à Calcadilla, en Galice, conseilla au roi Jean II de profiter secrètement du projet de Colomb, que les deux médecins traitèrent de *negocio fabuloso*.

été que bien tardifs ; car nous voyons, par les lettres de Toscanelli, que, six ans avant l'arrivée de Behaim à Lisbonne, Colomb s'occupait avec ardeur de son expédition.

Un autre savant qui aurait pu lier Colomb et Toscanelli avec Behaim, était le plus célèbre astronome de l'époque, Regiomontanus (Camille-Jean Müller, natif de Kœnigsberg en Franconie), qui habita, de 1471 à 1475, la patrie de Behaim, et dédia, en 1463, à Toscanelli son traité de *Quadratura circuli*, c'est-à-dire sa réfutation de la prétendue résolution de ce problême par le cardinal Nicolas de Cusa. Mécontent des tables du roi Alphonse, que malignement il appelle *somnium Alphonsinum*, Regiomontanus publia à Nuremberg ses fameuses *Éphémérides astronomiques*, calculées d'avance pour les années 1475 à 1506, et qui ont servi sur les côtes d'Afrique, d'Amérique et de l'Inde, dans les premiers grands voyages de découvertes de Bartolomé Diaz, de Colomb, de Vespucci[1] et de Gama. Lors même qu'on

[1] Amoretti, dans l'introduction au *Trattato de Navigazione del Cav. Antonio Pigafetta* (Voyez *Primo*

admettrait que Behaim, pendant le temps de ses voyages de commerce à Venise, à Vienne et en Flandre, n'ait résidé qu'accidentellement dans sa ville natale, il n'en paraît pas moins probable qu'il ait pu profiter, sinon des leçons, du moins des écrits de son compatriote Regiomontanus. Nous avons déja rappelé le témoignage de Barros, qui dit, en parlant « de la nécessité que sentirent les Portugais de ne plus suivre timidement les côtes, mais de recourir à l'observation des astres, » que Behaim (vraisemblablement peu avant 1484) fit partie de la Junte qui, par ordre du roi Jean II, fut chargée de construire un astrolabe, de calculer les tables de la déclinaison du soleil, et d'enseigner aux marins une *maneira de navegar per altura do sol.* Barros désigne[1] le cosmographe par ces mots : « *Mar-*

Viaggio intorno al globo, 1800, p. 208). Je n'ai point trouvé dans les lettres de Vespucci la conjonction de Mars et de la lune, que ce navigateur doit avoir observée en 1499.

[1] Barros, *da Asia, nova edição* Lisboa 1778. *Dec. I,* liv. 4, c. 2, p. 282. M. de Murr (*Dipl. Gesch.* p. 94) prétend cependant qu'aucun écrivain portugais à l'exception de Manuel Tellez de Sylva, n'a connu le nom de

tin de Boemia, natural daquellas partes o qual se gloreava ser discipulo de Joanne de Monte Regio affamado astronomo. » C'est sans doute parce que Behaim se *vantait* d'être disciple de Regiomontanus, et parce qu'il venait de la ville même dans laquelle le pape Sixte IV avait fait proposer à Regiomontanus de venir à Rome pour travailler à la réforme du calendrier, que sa réputation de cosmographe s'établit promptement en Portugal, à côté de celle de tant d'hommes occupés du perfectionnement de l'art nautique [1]. Regio-

Martin Behaim. Voyez les savantes et judicieuses recherches de M. Lichtenstein, sur les premières découvertes portugaises dans le *Vaterländische Museum*, 1810, B. I, p. 376, 387.

[1] Barrow, *Voyages intho de Artic Regions*, 1818, p. 28. Des deux médecins portugais qui se trouvaient avec Behaim dans la « Junte de l'Astrolabe, » on n'indique, comme d'origine juive, que maestre Josepe (Joseph). L'autre, maestre Rodrigo, serait-il identique avec un personnage qui paraît plus tard, en 1517, comme astronome consultant de Magellan? Je veux parler du bachiller Ruy, ou Rodrigo Faleiro, « qui, disaient les Portugais, était un grand cosmographe, parce qu'il avait un *demonio familiar*, lui-même ne sachant rien. » (Herrera, *Dec. II, lib. II, cap.* 19,

montanus était célèbre alors par l'invention de son *météoroscope*, et l'*astrolabe* de Behaim, qui se fixait au grand mât du vaisseau, en était peut-être une imitation simplifiée. D'ailleurs, des instrumens d'astronomie nautique, « propres à trouver sur mer l'heure de la nuit par les étoiles », existaient, dès la fin du treizième siècle, dans la marine catalane et de Majorque. Tel était l'astrolabe inventé par Raimond Lulle et décrit en 1295, dans son *Arte de navegar*[1]. C'est à tort que Barros regarde l'époque des découvertes faites le long de la côte d'Afrique sous les auspices de l'infant Dom Henri de Portugal, comme celle où

t. I, p. 293.) Ce Faleiro, ou Falero, enseignait à Magellan des méthodes de longitudes; mais il ne voulut point s'embarquer avec lui, parce qu'il avait lu dans les astres que l'astronome périrait dans le cours de l'expédition (Amoretti, p. XXVIII), ce qui effectivement se vérifia dans la personne de l'astronome et célèbre *piloto mayor* de Séville, Andrès de San-Martin, qui le remplaça et fut assassiné dans l'île de Zebù (Ramusio, t. I, p. 361, b).

[1] Navarrete, *Diss. historica sobre las Cruzadas*, 1816, p. 100. L'astrolabe de Behaim a été étrangement confondu par M. Vincent, avec une carte marine.

l'on commença à sentir le besoin de se guider en pleine Mer par l'observation des astres. Il semble ignorer la découverte des Açores par les Normands, et les longues et courageuses traversées des navigateurs catalans aux côtes tropicales de l'Afrique et aux parties septentrionales de la Grande-Bretagne.

Le long séjour que Behaim a fait à deux reprises aux Açores de 1486 à 1490, et de 1494 à 1506, forme un puissant argument contre la prétendue découverte de la terre des Bacallaos (Terre-Neuve), par Joao Vas Corte-real, en 1463. Ce navigateur avait été nommé, selon Cordeyro, auteur de la *Historia insulana* de l'Océan occidental, gouverneur de Terceire le 12 avril 1464. Or, nous savons que le beau-père de Behaim, Iobst de Hürter, arriva peu d'années après aux Açores, avec le titre de gouverneur et feudataire de la colonie flamande de Fayal. Comment Behaim n'aurait-il pas eu connaissance, soit par son beau-père, soit par lui-même, d'un événement tel que la découverte des Bacallaos par les Portugais, qui aurait précédé de vingt-neuf ans l'arrivée de Colomb à Guanahani? Comment n'aurait-il pas placé ces terres oc-

cidentales sur le globe construit en 1492? Comment n'en aurait-il pas fait mention dans une de ces minutieuses notes qui accompagnent la mappemonde? Cette circonstance ajoute aux raisons que l'ingénieux et savant auteur du *Memoir of Sebastian Cabot*[1] a exposées récemment contre le voyage de Joao Vas Cortereal aux côtes de l'Amérique du Nord, et en faveur de la première découverte[2] de ce continent par John Cabot, le 24 juin 1497.

[1] London, 1831, p. 56, 78 et 288 (the Londe). Dans la célèbre patente royale du 3 février 1498, trouvée au *Rolls Chapel*, on distingue la terre ferme, et les îles découvertes par John Cabot. L'auteur du *Memoir of Seb. Cabot* cherche à prouver que *Prima Vista*, *Terra primum visa*, *First sight*, *Terra Nova* ou *Newland*, de John Cabot, ne désigne pas l'île qu'aujourd'hui nous appelons Terre-Neuve, mais que ce sont des dénominations générales embrassant une grande étendue de continent.

[2] Découverte continentale, antérieure, sans doute, à celle de la côte de Paria, par Colomb, mais non à celle des Normands-Scandinaves. Il paraît que Las Casas, en rapportant, dans son histoire manuscrite de l'Inde, la tradition recueillie parmi les naturels de l'île d'Haïti, « sur une apparition subite (mais antérieure

On peut être surpris que l'excellent historiographe portugais Barros, qui cite Martin Behaim comme membre de la commission nautique de l'astrolabe, semble ignorer [1] la part qu'il a prise à l'expédition de Diego Cam, en 1484, à l'embouchure du Rio Zaire ou Congo, appelé d'abord Rio Pedrao, à cause d'un pilier de pierre placé comme signe de prise de possession. On a voulu conclure de là que cette participation est aussi fabuleuse que son influence sur Colomb et sur Magellan. Je ne partage pas ce doute. Si Behaim s'est embarqué avec Cam comme pilote et cosmographe, pour faire usage de son astrolabe, à peu près comme Vespucci dans l'expédition d'Alonzo de Hojeda (décembre 1498 — Juin 1500), le silence de Barros n'a rien de bien extraordinaire. Dans les notes que Behaim a ajoutées à son globe en 1492, il parle,

à Colomb) d'hommes blancs et barbus, » avait aussi connaissance d'une ancienne découverte de la *Tierra de los Bacallaos*, qui aurait été vue par un marin de Galice, dans une traversée aux côtes d'Irlande (Nav. t. I, p. XLVIII).

[1] Dec. I, liv. 3, cap. 3, p. 173.

dans quatre endroits différens (dans le titre du globe, au cap Vert, près des îles du Principe et de Saint-Thomas, et au cap de Bonne-Espérance), des deux caravelles par lesquelles le roi Jean II fit explorer les côtes d'Afrique. Il ajoute, de la manière la plus précise, « qu'il a été envoyé dans cette expédition par son roi, et qu'elle a duré dix-neuf mois. » Behaim ne nomme pas Diego Cam; mais Hartmann Schedel, dans un *Liber Chronicarum*[1] imprimé à Nuremberg, en 1493, pendant que le cosmographe se trouvait encore dans la même ville, réunit les deux noms : « Præfecit galeis bene instructis Johannes II, Portugaliæ rex, anno 1483, patronos duos Jacobum (?) Canum Portugalensem, et Martinum Bohemum, hominem germanum ex Nuremberga, de bona Bohemorum familia natum, qui superato circulo equinoxiali in alterum orbem excepti sunt. » La candeur naïve avec laquelle Behaim parle des premières expéditions portugaises, de lui-même et de « ce cher beau-père, M. Iobst, résidant à Fayal, »

[1] Murr, *Dipl. Gesch.* p. 23, 25, 26, 78; Tozen, *Erste Entd.* p. 99.

donne un grand caractère de vérité aux commentaires de sa carte; et je ne pense pas qu'on doive opposer à ces témoignages la date du jour (18 février 1485) où, selon une note conservée dans les archives de la famille, Martin Behaim a été reçu chevalier de l'ordre du Christ dans la ville d'Albassauas (Alcobaca?). Cette pièce, dont on ignore l'âge, qui n'a aucun caractère officiel, n'est ni de la main de Behaim, ni rédigée en son nom. L'on sait à combien d'erreurs la manière d'écrire les chiffres arabes (hindous) a donné lieu jusqu'à la fin du quinzième siècle. S'il n'y a pas erreur dans l'année, et qu'il faille lire 1483 pour 1485, on pourrait y voir une simple erreur dans l'indication du mois de février; car le voyage de Cam, commencé en 1484, n'a duré que dix-neuf mois. Behaim se trouvait certainement encore sur les côtes d'Afrique le 18 février 1485; et il est moins probable que la nomination de chevalier ait été une récompense pour l'invention de l'astrolabe, qu'une grâce accordée au compagnon de Diego Cam, à la suite d'une expédition dans laquelle on avait dépassé l'équateur jusqu'au-delà de 6° de latitude australe, et re-

cueilli la graine de Paradis (*malagueta*) dans le climat qui la produit. L'époque du séjour de Colomb et de Behaim à Lisbonne, était cette époque de gloire et d'ardeur nationale où le fils d'Alphonse V, en montant sur le trône, poursuivit le cours des découvertes le long de la côte d'Afrique, interrompu par la mort (1460) de l'infant Dom Henri, duc de Visco, oncle d'Alphonse V. Mais il ne faut pas oublier que les travaux des marins catalans furent, pour l'Afrique occidentale, ce que ceux des marins normands-scandinaves avaient été pour le nord du Nouveau Continent. Les uns et les autres ont précédé les découvertes qui ont illustré les noms de Dom Henri et d'Isabelle de Castille. L'île de Majorque, depuis le treizième siècle, était devenue le foyer des connaissances scientifiques dans l'art difficile du navigateur. Nous savons, par le *Fenix de las Maravillas del Orbe* de Raimond Lulle, que les Majorquins et les Catalans[1] se servaient de *cartes de marear* bien

[1] CHRISTOBAL CLADERA, *Investigaciones historicas sobre los principales discubrimientos de los Españoles*, 1794, p. X.

avant 1286; qu'on fabriquait à Majorque des instrumens, grossiers sans doute, mais destinés à trouver le temps et la hauteur du pôle à bord des vaisseaux. De là des lumières, originairement puisées chez les Arabes, se répandirent dans tout le bassin de la Méditerranée. Les ordonnances royales d'Aragon prescrivirent, dès l'année 1359, que chaque galère devait être fournie, non-seulement d'une, mais de deux cartes marines [1]. Un navigateur catalan, Don Jayme Ferrer, était parvenu, dans le mois d'août 1346, à l'embouchure du Rio de Ouro [2], cinq degrés au sud de ce fameux Cabo de Non, que l'infant Dom Henri s'était flatté d'avoir fait doubler, pour la première fois, par des vaisseaux portugais, en 1419. Des navigateurs Dieppois étaient allés, en 1364, à Sierra Leone et à Rio Sestos (Sesters Ri-

[1] SALAZAR, *Discurso sobre los progressos de la Hydrografia.*

[2] D'après les savantes et curieuses recherches inédites de M. Buchon, sur un Atlas Catalan de 1374, conservé à la bibliothèque royale de Paris, rédigé trente-un ans avant la fondation de l'académie nautique de Sagres (MALTE-BRUN, *Géogr. univ.* éd. de M. Huot, 1831, t. I, p. 524).

ver), appelée alors Rivière du Petit Dieppe. En 1365, ils atteignirent la Côte-d'Or, d'après la relation de Villaut, sieur de Bellefonds [1]. Un Majorquin, maître Jacques, fut choisi par l'infant pour présider la célèbre académie de marine à Sagres. Il en a été des découvertes géographiques comme de celles dans les sciences physiques. Les tentatives couronnées de succès, mais long-temps isolées, sont restées inaperçues ou condamnées à l'oubli. Ce n'est que lorsque des découvertes se succèdent et se lient entre elles, que l'on place le premier chaînon de la série au point où elle commence à ne plus être interrompue. L'histoire de la géographie est remplie de ces erreurs systématiques, qui embrassent jusqu'au 16e siècle les navigations à la Nouvelle-Guinée, à la Nouvelle-Hollande, et à plu-

[1] Estanchelin, *Recherches sur les voyages des navigateurs normands en Afrique, aux Indes orientales et en Amérique*, 1832, p. 72. Cada Mosto, comme l'a déja observé M. de Rossel, ne trouva plus de traces de l'établissement français. Juan de Betancourt, long-temps avant les Portugais, longea aussi la côte africaine, depuis le cap Cantin jusqu'au Rio do Ouro (Viera, *Historia de Canarias*, lib. III, § 30; lib. IV, § 4).

sieurs des archipels de l'Océan-Pacifique [1]. On attribue la découverte des Açores, qui sont les Cassiterides de Pierre Martyr d'An-

[1] « Ilhas de Papuas quer dizer Negros, a que muitos por esta ida de D. Jorge (de Menezes), 1526, chamam *Ilhas de D. Jorge* que estam a leste das Ilhas de Maluco distancia de 200 leguas. » (Barros *da Asia*, Dec. IV, lib. I, c. 16. éd. Lisb. 1777; t. IV, P. 1, p. 101, 104.) Il y a moins de certitude à l'égard de l'expédition souvent citée d'Antonio Abreu et Francisco Serrão, « en outro Novo Mundo, » t. III, P. 1, p. 600. (Diego de Conto, lib. VII. cap. 3.) Les deux îles infortunées, *Isole Sfortunate* (lat. austr. 9° et 15°, et éloignées de 200 lieues l'une de l'autre), découvertes à l'est des îles de la Société, par Magellan, en janvier 1521, et non oubliées par Ortelius, dans l'Atlas de 1570 (Pigafetta, *Primo Viaggio intorno al globo*, éd. de Carlo Amoretti, 1800, p. 45), paraissent être las isletas pequeñas des habitadas, llamadas por Magellanes, *Islas desventuradas* (Herrera, Dec. II, lib. 9, cap. 15, J. 1, p. 453). Gaetano trouva, en 1542, les Iles Sandwich; Quiros et Mendaña découvrirent, en 1595 et 1605, l'archipel del Espiritu Santo (les Nouvelles Hebrides de Cook), Malicolo et probablement Otahiti (la Sagittaria de Quiros). Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 111, 113. Sur les premières découvertes des côtes de la Nouvelle-Hollande, reconnues par les Portugais, de 1530 à 1542, voyez les cartes du Musée Britannique, n° 5413, l'hydrographie de l'Atlas de Jean Rotz, ou

ghiera[1] et de Behaim, celle de l'île de Madère[2], des îles du Cap-Vert, et des côtes équinoxiales de l'Afrique occidentale aux na-

Roty, dédié au roi d'Angleterre, Henri VIII, l'Atlas de Guillaume le Testu, pilote provençal, et celui de Jean Valard, de Dieppe (1552), examiné par M. Coquebert Mombret. Lorsque la gloire du capitaine Cook, arrivée au comble de sa splendeur, eut fatigué la médiocrité et excité l'envie de ceux qui avaient cessé de naviguer, une justice tardive fut rendue aux portugais, à Gomez de Sequeira, à Mendaña, à Luis Vaez de Torres, et à Saavedra Cedron. D'autres motifs moins personnels et plus nobles ont fait suivre la même route et conduit à d'ingénieuses et savantes recherches.

[1] *Epist.* 769. (éd. Par. 1670, p. 447). Les Catherides du globe de Behaim (Murr, *Dipl. Gesch.* 1801, p. 27, et Binnet, *Verhandeling over de Nederld. Ontd.* 1829, p. 17) (Les Açores) paraissent sous le nom d'îles de Bracir, dès 1367, sur la célèbre mappemonde de Picigano.

[2] Une carte du Portulano Mediceo, de 1351, une autre de l'ancienne bibliothèque Pinelli, dressée en 1384 et conservée aujourd'hui dans la précieuse collection géographique de M. Walckenaer, à Paris, et Baldelli (Marco Polo, t. I, p. CLXVIII), l'indiquent déja, sous le nom également significatif d'*Isola di legname*, un demi-siècle avant l'expédition et la colonisation de Juan Gonzales Zarco, de Tristan Vas et de ce Bartholomé Muñiz Perestrelo (Barros, Dec. I, lib. 1; cap. 2), que Fernand Colomb appelle Pedro Moñes

vigations du 15e siècle ; on confond les marins qui ont retrouvé des terres, avec ceux qui les premiers les ont découvertes. Je ne me fonde point ici sur la relation si souvent débattue du voyage d'Hannon, que Rennell et M. Heeren (II. 1. p. 520) conduisent jusqu'au-delà de la Gambie, en plaçant la « région ardente de Thymiamata » au Cap-Vert, et en prenant pour le Sénégal, non le *Chretes*, que je crois très différent du *Chremetes*, « une des plus grandes rivières du monde, » selon Aristote (Met. lib. I, p. 350 Bekk.), mais la rivière sans nom, peuplée, selon Hannon, de crocodiles et d'hippopotames. Je me bornerai à des notions plus certaines et plus récentes. Longtemps avant les nobles efforts de l'infant Dom Henri, duc de Viseo, et la fondation de l'académie de Sagres (Tercanabal en Algarve ou villa do Infante), dirigée par un pilote cosmographe, Catalan, Mestre Iacomè de Majorque [1], les caps Non (Nam) et Bojador

Perestrelo, et que Spotorno croit Italien comme l'amiral célèbre de la famille Palastrello, de Plaisance (*Storia letter. de la Liguria*, t. II, p. 246).

[1] Barros, Dec. I, lib. 1, cap. 2 et 16 (t. I, P. I, p. 21 et 133).

avaient été dépassés [1]. (Le dernier est le cap Buzedor d'Andrea Bianco et de Livio Sanuto.) Le Portulano Mediceo, ouvrage d'un pilote

[1] Le cap Non, redouté alors plus que ne l'était le cap Horn, dans le siècle passé, se trouve cependant 23′ au nord du parallèle de Ténériffe, à quelques jours de navigation de Cadix. Le proverbe portugais : *Quem passa o cabo de Nam, ou Tornarà ou não,* devait être décrédité facilement par la volonté d'un prince qui, comme l'infant dom Henri, avait pris la belle devise française : *Talent de bien faire.* Barros, Dec. I, lib. I, cap. 2 et 4, cap. 16, lib. II, cap. 2 (tom. I, P. I, p. 19, 36, 134, 148). Sur le cap Buzedor, voyez Formaleoni, p. 20 et 24. Il me paraît, d'ailleurs, assez douteux que le nom du cap de Non soit originairement portugais. Ptolémée (lib. IV, cap. 6) indique déja, sur cette côte, le fleuve *Nuius* (Νουΐου ποταμοῦ ἐκβολαί); la traduction latine dit, Nunii ostia. C'est probablement le Bambotum de Polybe (Plin. v. 1). Voyez sur la latitude de ce point, Gosselin, *Rech.* t. I, p. 132. Edrisi connaît aussi un peu plus au sud, à trois journées dans l'intérieur, la ville de *Nul* ou *Wada Nun,* ce qui rappelle la côte de Nul ou *Belad de Non,* de Leo l'Africain (Edrisi, éd. de Hartmann, p. 131). La géographie des deux continens est remplie des ces tentatives des peuples de l'Europe latine pour adopter les dénominations indigènes, et leur supposer une étymologie tirée des langues romanes. Ces efforts et ces jeux d'esprit datent des Grecs et des Romains.

génois, que le comte Baldelli nous a fait connaître (Polo, T. I, p. CLV) indique, dès 1351, le *Cavo di Non*. Des navigateurs catalans, comme le prouve l'Atlas de 1374, examiné par M. Buchon, avaient été, *al jorn de Sant Lorens*, *qui es a X d'agost* 1346, quatre-vingt-six ans avant l'amiral portugais Gilianez[1], à la rivière d'Or (Rio do Ouro, lat. 23° 56′). Le valeureux Jean de Betancourt savait qu'avant l'expédition d'Alvaro Becerra, c'est-à-dire avant la fin du quatorzième siècle, des navigateurs normands avaient pénétré jusqu'à Sierra Leona (lat. 8° 30′), et cherchait à suivre leurs traces; mais avant les Portugais, aucune nation de l'Europe ne semble[2] être allée au-delà de l'équateur. La

[1] Il paraît que les Portugais, avant que Gilianez eut doublé, en 1435, les caps Non et Bojador (BARROS, Dec. I, liv. I, cap. 4 et 5, t. I, P. I, p. 42, 43), avaient fait des tentatives heureuses et dans le même but, en 1418, 1419 et 1423. NAV. t. I, p. XXVII. VINCENT, *Periple of the Erythr. sea*, P. I, p. 192.

[2] Il n'est aucunement probable que dans la mappemonde circulaire, qu'on attribue généralement à Andrea Bianco, et qui renferme peut-être, à la fois (FORMALEONI, p. 55) des notions du treizième siècle et

région au sud de la baie de Biafra, remarquable par la rencontre de deux courans op-

d'autres qui datent, comme les cartes côtières de Bianco, de l'année 1436, l'immense golfe désigné par le nom fantastique de *Nidus Abimalson* ou *Abimalion* (Abimelek?), soit le golfe de Guinée (*Chinoia* de Vivaldi, en 1281, *Ganuya* du Portulano Mediceo, attribué à un pilote génois; *Guinauha*, selon Barros, d'après la langue des indigènes). Comme avant le Portulan de Benincasa, les plus anciennes cartes catalanes et italiennes n'offrent pas de graduation en latitude, il serait très hazardé de prononcer sur les limites de ce golfe, mais l'orientation de la mappemonde de Bianco prouve plutôt que le *Nidus Adimalson* représente l'extrémité australe de l'Afrique. Aussi, une carte arabe conservée à Oxford, qui date de l'année 906 de l'Hégire, et qui accompagne la Géographie d'Edrisi (du 12e siècle de notre ère), offre dans le Belad Mufrada et Al Lamlam, le Sénégal communiquant à la fois avec le Niger et le Nil. Mais ces connaissances sur l'Afrique occidentale furent acquises par des rapports de commerce de terre, non par des navigations (Vincent, *Periple of the Erythr. sea*, P. I, App. p. 86). Dans le texte d'Edrisi, les notions sur le littoral de la Senegambie sont presque nulles (Hartmann, *Africa*, p. 4, 35, 37 et 114). Le golfe de Guinée, sous le nom de Sinus Æthiopicus, et le Sénégal, communiquant avec le Nil, comme dans la carte d'Edrisi, se retrouvent sur la mappemonde de Fra Mauro, de 1457 et 1459. Barros connaît même

posés (du N. O. et du S. E.), était devenue, de 1471 à 1474, huit ou onze ans après la mort de l'infant Dom Henri, le centre du *rescate* (échange) de l'or donné à ferme à un négociant très actif de Lisbonne, Fernand Gomez. C'est à cette époque que l'île Fernando Pô, appelée d'abord Ilha Formosa, comme celles de S. Thomas, do Principe et d'Anno-Bom, furent successivement découvertes[1]. Cette dernière île (lat. aust. 1° 24′ 18″) fut la première que les Portugais trouvèrent au sud de l'équateur; mais les deux expéditions, très rapprochées l'une de l'autre, qu'entreprit Diego Cam au royaume de Congo en 1484 et 1485, et à l'une desquelles participa Martin

Tungubutu (Tombouctou), la rivière et la ville de *Genna* ou *Janni* (Djenne, Jinnie), non le Dafour de Fra Mauro, mais l'hypotèse de la jonction du Sénégal (Çanaga ou Senhaga d'Edrisi) avec le Nil (t. I, P. I, p. 221).

[1] Barros, Dec. I, liv. II, cap. 2 (t. I, P. I, p. 143, 145 et 146). D'après un passage du même auteur, dont la chronologie est malheureusement moins liée aux événemens que chez Herrera, on pourrait croire la découverte de l'île Formosa plus rapprochée de l'an 1484 (Dec. I, lib. III, cap. 3, t. I, P. I, p. 178).

Behaim, firent découvrir (je ne m'arrête qu'aux latitudes assez correctes rapportées par Barros lui-même) un espace de côtes, renfermé entre les parallèles de 1° 50′ (cap Sainte-Catherine), et 22° lat. austr. (la *Marque de pierre* [1], Manga de Areas, au sud du cap Frio). C'est entre ces deux pointes extrêmes que se trouvent situés le signal (Padrâo de S. Jorge) de l'embouchure du Rio-Zaire ou « Rio do Padrâo do Reyno de Congo » (lat. austr. 6° 5′), et le signal du cap S. Augustin (Padrâo do Sancto Agostinho, lat. austr. 13°) [2]. Behaim ne nomme nullement Diego Cam, ni dans ses lettres, ni

[1] *Padrâo de pedra.* Jusqu'à l'expédition de Cam, les signaux portugais n'étaient que des croix de bois, et cette dénomination de Padrâo, donnée quelquefois à des caps ou des embouchures de rivières, sans y joindre une indication particulière du lieu, a jeté beaucoup de confusion dans la géographie de l'Afrique occidentale. Le cap Sainte-Catherine, auquel commencèrent les découvertes de Cam, était le dernier point qu'on eût atteint avant la mort du roi Alphonse V, par conséquent avant 1480. Barros, t. I, P. I, p. 172.

[2] Barros, Dec. I, lib. III, cap. 3 et 4 (t. I, p. 171, 173, 175, 176, 178, 185 et 192).

dans les éclaircissemens de son globe; mais (je le répète) il désigne assez clairement, et plusieurs fois[1], cette expédition, « à laquelle celui qui a construit ce globe prit part, et fut envoyé par le roi de Portugal pour découvrir ce que Ptolémée n'avait pas vu, » en la nommant l'expédition de deux caravelles de 1484 et 1485. Il indique le grand Rio-Zaïre par le nom que lui donna Diego Cam, à cause du signal de Pierre (Padrâo de S. Jorge); mais aussi peu correct dans l'ancienne orthographe portugaise que dans l'orthographe de sa propre langue, il nomme le Zaïre, non Rio de Padrâo, mais Rio de Patron. Toutes nos meilleures cartes modernes ont conservé l'habitude de nommer le cap au sud de l'embouchure du Zaïre *Cabo Padron*. La connaissance qu'a Behaim de la factorerie d'Angra de Gato[2], et de ce saint personnage[3] qui ne montrait que

[1] Murr, p. 4, 23, 24, 26, 80, 82, 104, 106, 108 et 111.

[2] Murr, p. 110; Barros, t. I, P. I, p. 178.

[3] Behaim l'appelle *Organ* (p. 112), mot que l'on pourrait rattacher à la province d'Organon de Rubriquis, mais le vrai nom du santon, d'après Barros (t. I, P. I, p. 181), est *Ogan*, peut-être O-Khan, en rémi-

le bout de son pied derrière un rideau de soie, et dont les missionnaires chrétiens envoyés en Asie et en Afrique, se sont servis pendant trois siècles pour mystifier les souverains de

niscence de l'Oung-ou Oum-Khan, de Marco Polo (cap. 42. Baldelli, t. II, p. 100). C'est le mythe du Prêtre-Jean, Nestorien Kéraïte, tué par Gengiskhan, en 1203, transporté, au 15e siècle, de l'est à l'ouest, à Caracorum en Abyssinie, d'après les renseignemens communiqués par Pedro da Covilham et Jean Alphonse d'Aveiro. Il ne faut d'ailleurs pas confondre avec Ogan (Uang-Khan), d'Afrique, un autre personnage mystérieux, dont les mœurs asiatiques, selon Marco-Polo (lib. I, cap. 21 ; Baldelli, t. II, p. 62, 65), étaient beaucoup moins sévères, et qui, comme *Vieux de la Montagne* (Alaodin ou Veglio de la Montagna), se trouve aussi figuré dans le midi de l'Afrique, sur la mappemonde de Bianco. M. Lichtenstein, dans un travail qui se distingue par une excellente critique historique, a prouvé qu'il y a erreur de date sur le globe de Nuremberg, lorsque Behaim place près du cap de Bonne-Espérance, qu'il nomme Terra Fragosa, la note suivante : « Ici les colonnes (signaux) du roi de Portugal furent érigées le 18 janvier 1485. » (Murr, p. 24 et 110). Cam n'est pas parvenu au sud du Padrâo de Manga de Areas par les 22° de lat. australe, et c'est Bartholomé Diaz qui découvrit, probablement en mai 1487, le cap de Bonne-Espérance (Cabo tormentoso), *en venant de l'est*, du signal de l'île Santa-Cruz, dans

l'Europe, semble prouver aussi les rapports intimes qui existaient entre Martin Behaim et Diego Cam. Comme ce dernier a fait deux voyages (« descubrio por duas vezes » dit

la baie d'Algoa (lat. aust. 33° 50′; long. 7° 15′, à l'est du cap de Bonne-Espérance), et qui plaça le signal de S. Filippe dans la baie de la Table (Lichtenstein, dans *Vaterl. Museum*, Hamb. 1810, p. 372-389; Vincent, *Periple of the Erytr. sea*, P. I, p. 208; Barros, t. I, P. I, p. 188, 190, 192 et 288). Behaim, en confondant, soit la date, soit le lieu, soit les voyages de Cam et de Bartholomé Diaz, ne dit pas : « nous plaçâmes, » mais, « les colonnes furent placées; » ce qui met sa véracité moins en danger. Ce n'était pas le célèbre Bartholomé Diaz qui avait *doublé* le cap de Bonne-Espérance et longé l'extrémité australe de l'Afrique, dirigée de l'est à l'ouest, mais le frère de Bartholomé, Diego Diaz, qui se trouvait dans l'expédition de Gama. Bartholomé périt dans un naufrage, en 1500, lorsque, avec Cabral, il vint de Brésil au cap de Bonne-Espérance. Il périt très près de ce signal (Padrâo) de l'île de Santa-Cruz dans la baie d'Algoa, dont, en février 1487, il avait pris congé « comme d'un fils à jamais abandonné » (como se leixara hum filho desterrado pera sempre). Il ne faut pas être surpris que ce naufrage fut attribué à une grande comète qu'on vit alors dans l'hémisphère austral, pendant onze jours, du 12 au 23 mai 1500 et « sans qu'elle changeât de lieu. » (Barros, t. I, P. I, p. 382 et 392.)

Barros), on pourrait supposer que Behaim ne l'accompagna que dans la premiere expédition de 1484; ce qui n'expliquerait cependant ni l'erreur d'un signal placé, selon le globe de Nuremberg, le 18 janvier 1485, dans la baie de la Table, ni la possibilité que Behaim soit allé, le 18 février 1485, au couvent d'Alcobaça, pour y être créé chevalier de l'ordre du Christ.

« Je ne parlerai pas, dit Voltaire dans l'*Essai sur les Mœurs*, de ce citoyen de Nuremberg qui, à ce que l'on avance fabuleusement, alla en 1460 au détroit de Magellan. » Une prétention si absurde, et cependant si souvent répétée, mériterait peu d'attention, s'il n'y avait pas dans la vie de Magellan, de même que dans le récit de l'expédition de ce navigateur, par Antonio Pigafetta, quelque chose de si extraordinaire, qu'il paraît du devoir de l'historien de soumettre ce problème à une discussion approfondie. Je pense qu'une notion, que j'ai puisée dans une très ancienne édition de la Géographie de Ptolémée, répandra une nouvelle lumière sur des faits qui, au premier abord, paraissent singulièrement énigmatiques. Deux ouvrages dont l'autorité

ne peut être révoquée en doute, les décades d'Antonio de Herrera et le manuscrit de Pigafetta, conservé à la bibliothèque Ambroisienne de Milan, et publié par M. Amoretti, en 1800, font connaître également l'influence exercée par Behaim sur la découverte du détroit Patagonique. On pourrait donner la préférence à l'autorité de Pigafetta, comme l'un des compagnons de Magellan, qui, au nombre de dix-huit, eurent le bonheur de revoir l'Europe le 6 septembre 1522. « Prætore Portugallico Fernando, ab insularibus bello exagitatis in regione aromatum æquatori vicinâ interfecto, quatuorque reliquis è classicula quinque navium deperditis, una tantum regressa est, dicta Victoria, *cribro terebratior*, » écrit dans le même mois Pierre Martyr D'anghiera à l'archevêque de Cosenza[1]. Mais le seul

[1] Petr. Mart. lib. 35, ep. 767 (ed. Par. 1670, p. 446). La lettre à l'archevêque est datée de Valladolid, III cal. sept. MDXXII. Il y a encore une erreur de chiffre dans cette indication. Le navire *Vittoria* n'a touché nulle part depuis les îles du cap Vert, et la date de l'arrivée à la baie de San-Lucar, le 6 septembre, est exacte. Pigafetta, *Primo viaggio intorno al globo*, p. 183; Herrera, Dec. III, lib. 4, cap. 1 (éd. d'Anvers,

ouvrage que nous possédons de Pigafetta n'est pas le journal même qu'il tint avec un tel soin, jour par jour, qu'arrivé le 9 juillet 1522 à l'île Saint-Jacques du cap Vert, il apprit que les Portugais, habitans de cette île, nommaient

1728, t. II, p. 95). Il ne faut pas être surpris du petit nombre des compagnons de Magellan (dix-huit) signalés par Pigafetta, tandis que Herrera nomme « les trente marins qui, sous le commandement du capitaine Juan Sébastien del Cano (natif de Guetaria, dans la province de Guipuzcoa, embarqué en 1519 comme maistre d'équipage de la Nave la Conception, homme intrépide, dont le nom ne doit jamais périr, et auquel l'antiquité et le moyen âge ne peuvent opposer aucun rival) revinrent dans la Nao Vittoria. » HERRERA Dec. II, lib. 4 c. 9 (t. I. p. 337); Dec. III, lib. 4, cap, 2 et 4 (t. II, p. 98 et 100). L'historiographe de l'Inde ne comprend pas Pigafetta, qui, comme chevalier de Rhodes et attaché à la légation apostolique de Mgr Francesco Chiericato, en Espagne, ne s'était embarqué que sous le double titre de volontaire et de curieux, dans le nombre des trente, « qui furent vétus aux frais de la cour, » et les dix-huit dont parle Pigafetta, forment, avec les treize retenus prisonniers aux îles du cap Vert, par les Portugais, et redemandés avec instance dès l'arrivée de Juan Sébastian del Cano à la baie de San-Lucar, « les trente personnes » sauvées dans le navire la *Vittoria*, en excluant Pigafetta.

jeudi le jour qui, dans son journal, était marqué mercredi. « Ma surprise, dit Pigafetta, fut d'autant plus grande [1], que ne m'étant jamais trouvé malade, j'avais sans discontinuer marqué tous les jours de la semaine : nous nous aperçûmes plus tard qu'il n'y avait eu aucune erreur, et que voyageant toujours vers l'occident et suivant la route du soleil, nous devions au retour dans le même lieu avoir *gagné* vingt-quatre heures. « Le véritable journal de Pigafetta fut présenté à l'empereur Charles-

[1] Pigafetta, *Primo viaggio*, p. 182. Les marins de la Vittoria découvrirent avec frayeur « que pendant le voyage autour du globe ils avaient fait gras le vendredi et célébré les pâques le lundi. » (Herrera, t. II, p. 95). Anghiera, un peu enclin à la moquerie, fait sentir, dans sa correspondance, que le problême du *jour perdu*, comme on le nomme avec plus de raison, a long-temps tourmenté les compagnons de Magellan, « quonam vero pacto classicula, de qua puto vos non ignorare, parallellum circuerit integrum, proras ad occidentem solem vertens semper, donec ad orientem illarum una, garyophyllis onusta, redierit et in eo discursu unum sibi defuisse repererit, quæ stomachis exilibus impossibilia videbuntur, per ejus rei ad unguem discussam narrationem in Decade mea quarta videbitis. Pet. Mart. ep. 770, p. 448.

Quint ; ce qui nous reste dans l'original Ambroisien n'est que l'extrait d'un autre journal envoyé au pape Clément VII et au grand-maître de Rhodes, Philippe de Villiers de Lisle-Adam. On ne peut douter que Lopez de Castanheda, Barros et Herrera n'aient eu sous les yeux les notes originales du pilote le plus instruit de l'expédition, Andrès de San Martin. Herrera, qui eut un libre usage des archives de Philippe II dès 1596, et qui avait publié déja, en 1601, les quatre premières décades de son histoire, aura trouvé le journal du pilote parmi le grand nombre de documens qui ont été égarés depuis. Il a donné, et malheureusement sans les comprendre, de longs détails d'observations astronomiques, tant pour les latitudes que pour les tentatives assez infructueuses d'appliquer les préceptes que Ruy Faler ou Faleiro (ou le *démon familier* de cet astronome) lui avait enseignés, pour trouver les longitudes par la déclinaison[1] de la lune, les occultations d'étoiles, la

[1] « La longitudine s'argomenta de la latitudine de la luna. » PIGAFETTA, *Transunto, del Trattato di Navigazione*, p. 219.

différence de hauteur de la lune et de Jupiter[1] et les oppositions de la lune et de Vénus[2].

[1] Herrera offre le type de ce calcul. Dec. II, lib. IV, c. 10 (t. I, p. 338). En comparant avec soin Herrera et Pigafetta, je me suis convaincu que les matériaux employés par eux n'étaient pas identiques. Je ne citerai que le 13 et le 17 décembre 1519, le 7 février et le 11 octobre 1520, l'histoire tragique de la trahison au Rio de Saint-Julien. Pigafetta donne au cap des Vierges la latitude de 52° 35′, tandis que des élémens numériques de l'observation du 28 octobre 1520, rapportés par Herrera, résultent 52° 56′ (voy. Pigaf. p. 16, 24, 33, 35, et Herr. t. I, p. 339, 447, 449 et 451). Sur la coïncidence de l'arrivée de la *Vittoria* et de Contarini, voy. Ranke, *Päpste*, t. I, p. 153.

[2] Barros, Dec. III, lib. V, cap. 10 (t. III, P. I, p. 657). L'historiographe portugais ne cite pas comme Herrera les élémens numériques, mais il donne, avec des plaintes améres et bien injustes sur les Ephémerides de Regiomontanus, les dates de quatre observations de longitude, tirées d'un livre que Duarte de Rezende (Feitor de Maluco) s'était furtivement procuré dans l'Inde et lui avait envoyé à Lisbonne. Barros possédait aussi de la même source le quatrième chapitre des trente qui formaient un traité de longitudes (« vulgairement appelées distances de méridien fixées par l'*altura de leste oeste* »), composé par Ruy Faleiro pour l'usage particulier de Magellan (t. III, P. I, p. 660 et 661). Barros, né en 1496, se trouvait, vers le temps où les

Les notions publiées par Herrera sur la première expédition autour du monde, sont les plus circonstanciées; celles des auteurs portugais, d'ailleurs très recommandables, ne pouvaient être également détaillées puisqu'on les devait à des communications partielles et clandestines venues de l'Inde. L'Ambassadeur vénitien Contarini parla aussi, dès l'année 1522, du jour perdu.

Examinons d'abord les témoignages allégués en faveur de Martin Behaim, et qui sont antérieurs au départ de Magellan. Lorsque celui-ci, dix ans après la mort du géographe allemand, irrité par l'ingratitude du gouvernement portugais dans l'Inde, estropié d'une jambe par un coup de lance [1], téméraire dans ses projets, inflexible dans leur exécution, se présenta la première fois à la cour d'Espagne, à Valladolid, il montra à Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, « un globe peint » (*globo bien pintado*) sur lequel il avait mar-

débris de l'expédition de Magellan revinrent en Espagne (1522), sur les côtes d'Afrique, au fortin de la Mina (t. III, P. I, p. 235).

[1] Barros, t. III, P. I, p. 624.

qué la route qu'il comptait prendre. Il laissa, comme de raison, en blanc le *détroit*, afin qu'on ne pût lui voler son secret. Comme les ministres du roi (sans doute le cardinal Ximenès et Mr de Gebres) le pressaient de questions, Magellan leur confia qu'il irait d'abord attérer au cap Sainte-Marie, c'est-à-dire à l'embouchure du Rio de la Plata (Rio de Solis), et que de là il remonterait la côte (au sud) jusqu'à ce qu'il trouvât le détroit; s'il ne trouvait pas de passage à l'autre mer (ce furent les ministres qui lui objectèrent la possibilité de la non réussite), il irait aux Moluques par le chemin des Portugais, c'est-à-dire en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il ajouta qu'il était d'autant plus sûr de rencontrer un détroit, qu'il l'avait vu (sans indiquer le lieu) « sur une carte marine construite par Martin de Bohemia, Portugais, natif de l'île de Fayal, cosmographe de grande réputation, et que cette carte lui avait fourni beaucoup de lumières (*mucha luz*) sur le détroit. » Tel est le rapport que fait Herrera[1] de la première

[1] Dec. II, lib. II, cap. 20 et 21; lib. IV, cap. 10 (t. I, p. 193, 195 et 338).

entrevue de Magellan avec les Espagnols, en 1517. Deux ans s'écoulèrent avant que l'expédition pût mettre à la voile (le 10 août 1519). Les diplomates portugais travaillaient ardemment, pendant le séjour de la cour à Barcelonne, à discréditer le chef de l'expédition « comme un aventurier léger, bavard et indigne de toute confiance[1]. »

Voici le témoignage de Pigafetta[2], ami personnel de Magellan, et (comme on le voit par le récit de la scène atroce qui eut lieu au Rio S.-Julien, et dans laquelle le trésorier Luys de Mendoza fut écartelé,) enclin à relever la réputation de son chef. « Le 21 octobre 1520 nous trouvâmes *un détroit*, au-

[1] « Hombre hablador y de poca sustancia. » Il paraît que la diplomatie fut plus active lorsque, à Saragosse, un ambassadeur de Portugal vint négocier le mariage de la sœur de Charles-Quint (« madama Leonor ») avec le roi Emanuel. « On donna avis à Magellan que lui et son ami, l'astronome Ruy Falero, devaient être assassinés (diplomatiquement), ce qui engagea l'évêque de Burgos à les cacher toutes les nuits dans son hôtel. »

[2] *Primo viaggio*, p. 36, et l'*Introduzione* de M. Amoretti, p. XX-XXVI.

quel nous donnâmes le nom *des onze mille Vierges*, parce que ce jour là leur est consacré. Sans le savoir de notre capitaine général, on n'aurait certainement pu débouquer ce détroit, car nous crûmes tous qu'il était fermé; mais notre capitaine était informé qu'il devait passer par un détroit singulièrement caché, l'ayant vu sur une carte conservée dans les archives (*tesoreria*) du roi de Portugal, et dressée par un excellent cosmographe, Martino di Boemia. »

Ces témoignages, tirés d'écrits contemporains (car il est clair qu'Herrera possédait le journal de San Martin), prouvent deux choses: 1° que Magellan avait vu sur une carte, en Portugal[1], le détroit qu'il cherchait au sud de

[1] Nous avons vu plus haut que ces témoignages contemporains ne nous apprennent rien sur le lieu où la carte se trouvait. Pigafetta nomme simplement les archives (le *trésor*) du roi de Portugal. Une carte vénitienne rapportée d'Italie, en 1428, par l'infant dom Pedro, duc de Coimbre, frère du fameux infant dom Henri, duc de Viseo, et placée dans le couvent d'Alcobaça, jouissait d'une si grande réputation, que François de Souza Tavarez voulait y avoir vu indiqué, comme queue du dragon occidental des Hespérides, le détroit de Ma-

l'embouchure du Rio de la Plata; 2° qu'il attribuait cette carte à Behaim, mort depuis dix ans, dans les Açores. Il est assez surprenant que dans son aversion toute nationale contre l'Espagne, l'historiographe malin et spirituel de l'Inde Portugaise, Barros, n'ait pas cherché à rabaisser le mérite du *traître* en rappelant que la découverte du détroit n'était pas due à sa sagacité mais à l'inspection d'une carte marine conservée dans les archives du roi Emanuel. Le silence de Barros paraît prouver que

gellan (Antonio Galvano, *Trat. dos descubr.* p. XV; Manuel di Faria y Sousa, *Europa ortuguesa*, t. III, cap. 1, p. 554; Zurla, *il Mappamondo di Fra Mauro*, p. 7, 86, 87, 143; Vincent, *Periplus of the Erythr.* p. 197, 199). En outre, on imagina que c'était au couvent d'Alcobaça que Magellan devait avoir vu une carte de Behaim (Stuven, *De vero Nov. Orbis inv.* p. 41; Tosen, *Der wahre Entd.* p. 14). Quoique Behaim ne fut né qu'en 1430, et que jusqu'en 1479 il ne s'occupa que d'objets de commerce en Allemagne, on ne craignit pas de lui attribuer, soit la carte vénitienne de 1428, soit la copie de la grande mappemonde du couvent des Camaldules de San-Michele de Murano, que le roi Alphonse V avait fait dessiner en 1459, dans l'atelier des cartes de Fra Mauro et d'Andrea Bianco (Zurla, p. 85).

la tradition de la prétendue prévision de Behaim ne lui était pas parvenue des Moluques. On conçoit en effet que Magellan avait plus d'intérêt de parler de l'existence du détroit comme d'une chose indubitable et connue des cosmographes célèbres, avant de l'avoir atteint, et lorsqu'il ne s'agissait que d'inspirer de la confiance dans ses projets, que plus tard, lorsqu'il fut parvenu à l'Océan Pacifique. Les traductions du voyage de Benzoni et les nombreux ouvrages de l'orientaliste Guillaume Postel [1], contribuèrent beaucoup à répandre l'idée que Magellan n'avait fait que suivre une route indiquée par Behaim. Aussi Postel, comme je l'ai déja rappelé plus haut, ne parle que de « Fretum Martini Bohemi a Magaglianesio Lusitano alias nuncu-

[1] *Cosmographica disciplina*, cap. 2, p. 22; *De Universitate liber*, p. 37. Cet homme bizarre et persécuté par les théologiens, né en 1510, mourut en 1581. Il est du petit nombre de ceux qui, avant Bochart, s'occupèrent avec quelque succès de la linguistique comparée, science qui, grace à la philosophie et aux connaissances plus étendues de notre siècle, est devenue si importante pour l'histoire des peuples et leur filiation mutuelle.

patum, quodque terram incognitam australem ab Atlantide (America) separat. »

Je développerai d'abord la suite des découvertes faites sur la côte orientale de l'Amérique du sud jusqu'à l'époque où Magellan vint parler du détroit à l'évêque de Burgos. C'est sur l'étude soignée des documens récemment publiés que se fondent les données partielles que je vais rapporter :

Christophe Colomb [1], parti pour son troi-

[1] Les changemens qu'a subis la nomenclature des différens caps de l'île de la Trinité, et l'identité supposée des parties du continent américain que Colomb, dans son troisième voyage, désigna par le nom de *Isla Santa* et de *Tierra* ou *Isla de Gracia*, ont jeté de la confusion sur la question de savoir quelle partie de la Terre-Ferme a été vue la première. J'ai discuté ce problême avant la publication des documens de M. Navarrete, dans la *Relation historique*, t. II, p. 702, note. 3. C'est la côte orientale de la province de Cumana, à l'est du Caño Macareo, près de Punta Redonda, partie basse appelée Isla-Santa, et non la partie montagneuse de la côte de Paria, formant la côte N.-O. du Golfo de las Perlas, ou de la Ballena, contrée que Colomb désignait par le nom de Isla de Gracia, qui fut découverte la première. L'amiral, dans son premier voyage, en novembre 1492, sur les côtes de Cuba, était per-

sième voyage le 30 mai 1498, de San-Lucar, découvrit le 1er août 1498 la Terre-Ferme du delta de l'Orénoque (Isla Santa), et fit débar-

suadé qu'il se trouvait sur un continent (« es cierto, dice el Almirante, questa est la Tierra-Firme ; *journal du 1 nov.*). Cette opinion, confirmée dans le second voyage et solennisée par le serment de tout l'équipage, le 12 juin 1494, Colomb la conserva lorsqu'il revint de Paria, en 1498, à Haïti. Il dit clairement : « Dans le voyage *que yo fui a descubrir la Tierra-Firme*, je veillai 36 jours ; cependant je ne souffris pas autant alors de mes pauvres yeux que dans ce troisième voyage. » (Lettre aux monarques Catholiques, de la main de Las Casas, conservée dans les archives du duc d'Infantado. Nav. t. I, p. 46 et 252). Cette persuasion de Colomb, de n'avoir découvert, en 1498, qu'un autre point plus méridional et plus oriental du continent d'Asie, vu en 1492 et 1494, a contribué, peut-être, à nous priver d'une relation plus circonstanciée, dictée par l'amiral même. Mardi 31 juillet 1498, un matelot de Huelva, Alonzo Perez, découvrit du haut du mât une terre à trois mamelons (*mogotes*). C'était le cap S.-E. de l'île de la Trinité, aujourd'hui Punta Galeota, alors appelée Punta Galea, selon la lettre de l'amiral, Punta Galera selon son fils. Quant à la Punta Galera des hydrographes modernes, le cap N.-E. de la Trinité, l'amiral ne l'a jamais vue. Mercredi 1er août, après avoir fait de l'eau à la Punta de la Playa, sur la côte méridionale de l'île de la Trinité, à l'est de Punta del Arenal (cap S.-E.

quer son équipage quatre jours plus tard, pour la première fois, sur le continent américain équinoxial, dans le golfe de Paria (sur

de l'île), peut-être à l'embouchure des petites rivières Erin ou Moruga, « vieron sobre la mano izquierda (la proue à l'ouest) la Tierra-Firme a 25 leguas de distancia (évaluation comme celles qui suivent, de moitié trop grandes), aunque pensaron que era otra isla y creiendolo asi el Almirante la puso por nombre Isla Santa. » Ce sont les paroles du fils de Colomb (*Vida*, cap. 67. Herrera, Dec. I, lib. III, cap. 10, t. I, p. 67. Voyez aussi les témoignages, dans le procès du fisc, contre les héritiers de Colomb, Nav. Doc. LXIX, t. III, p. 539-551 et 579-583, parmi lesquels on découvre l'existence d'un manuscrit, dans lequel un matelot, Pedro Mateos, de la ville de Higuey, marqua, en 1498, toutes les montagnes et les rivières, et que Christophe Colomb lui ôta). Dans sa lettre aux monarques Catholiques, Colomb ne parle pas de cette vue de Terre-Ferme, vers le sud ; le mot Isla Santa ne s'y trouve même pas, sans doute parce que, dans le voyage de la Marguerite à Haïti, il avait eu le temps de réfléchir sur la liaison et l'identité des côtes continentales de la terre basse plus méridionale d'Isla Santa, et de la terre montagneuse et plus septentrionale de l'Isla de Gracia. « Crejendo que era otra isla (dit Herrera, d'après Las Casas) distincta de Isla Santa la puso nombre de Gracia y le parecio altissima tierra. » Le 2 août, on passa par *la Boca de la Sierpe* (aujourd'hui canal del Sol-

la côte de la Isla de Gracia), La découverte que fit Sébastien Cabot, de l'Amérique septentrionale, depuis la baie de Hudson jus-

dado), ouverture par laquelle le petit golfe de Paria ou de la Ballena communique, au sud, avec la mer. Ce n'est que le 5 août que, pour la première fois, on mit le pied sur le continent de l'Amérique, à 5 lieues de distance de Cabo de Lapa, où Pedro de Terreros fit la cérémonie risible, et souvent répétée de nos jours, d'une prise de possession. L'amiral ne pouvait débarquer à cause de son ophtalmie, qui, cependant, ne l'empêcha pas de tracer cette « pintura de la tierra, » qu'il envoya aux monarques, et qui, plus tard, a guidé Alonzo de Hojeda, lorsque des côtes de Surinam il vint au golfe de Paria (*Segunda Pregunta del Pleyto del Fiscal*, 1513-1515. Nav. t. III, p. 5 et 539). On peut croire que cette circonstance de n'avoir pas débarqué porta le pilote de l'expédition, Pedro de Ledesma, 15 années plus tard, à dire dans le procès, malignement, et en opposition avec tous les autres témoignages, « que Colomb découvrit bien la Punta de la Galea de la Trinité, mais non la Terre-Ferme qu'on dit être l'Asie. » L'expédition ne sortit que le 15 août, par l'ouverture septentrionale du golfe de Paria ; c'est elle seule que Colomb appelle *Boca del Dragon*. J'ai cru devoir éclaircir ces faits, ayant obtenu, pendant mon séjour à la montagne de Paria, et aux missions de Caripe, une connaissance plus détaillée des localités.

qu'au sud de la Virginie, dans un navire de Bristol (*the Matthew*), date de l'été 1497.

Alonzo de Hojeda, accompagné de Juan la Cosa et d'Amerigo Vespucci (Hojeda désigne ce dernier sous le nom de Morigo Vespuche, dans le procès du Fiscal contre les héritiers de Colomb, selon la 5ta *pregunta del pleyto*), partit le 19 mai 1499, et attéra, à la fin de Juin de la même année, sur les côtes de Surinam, par les 6° de latitude boréale. A son retour, il vit les embouchures du Rio Esequibo et de l'Orénoque.

Vicente Yañez Pinzon, le même qui avait commandé la *Nina* dans le premier voyage de Colomb, sortit de Palos au commencement de décembre 1499, coupa, le premier, l'équateur dans la région américaine de l'Océan Atlantique, et découvrit, le 20 janvier 1500, le cap S. Augustin, appelé par Pinzon (*Pleyto*, *preg.* 7ma Nav. t. III, p. 547-552) Cabo Santa Maria de la Consolacion, lat. 8° 19′ austr. Il vit parconséquent une partie du Brésil, la province de Fernambouc, 48 jours avant le départ de Cabral, auquel on attribue généralement la découverte du Brésil. Favorisé par les courans de l'E. S. E.

à l'O. N. O. (car vers la partie la plus convexe et la plus orientale de l'Amérique méridionale, comme vers la partie concave de l'Afrique à la baie de Biafra, qui semble y correspondre, les courans se divisent et changent de direction), Vicente Yañez Pinzon longea la côte à l'ouest du cap S. Roque (lat. 5° 28′ austr.), et découvrit l'embouchure de l'Amazone, qu'il appela *Paricura*. Du même port de Palos, et peu après le départ de Vicente Yañez Pinzon, vraisemblablement dans les derniers jours de l'année 1499, sortit Diego de Lepe. Il suivit la même route, et toucha aussi au cap S. Augustin (cabo Sta Maria de la Consolacion; plus tard, Cabo de Sta Cruz, selon Manuel de Valdovinos). Il fut le premier qui, à l'embouchure de l'Yviapari ou Orénoque, au moyen d'un *artifice* improvisé, un coquemar (escalfador de barbero), qui ne pouvait s'ouvrir qu'au fond de l'eau, reconnut que par une profondeur de huit brasses et demie, les premières deux brasses du fond étaient de l'eau salée, couverte vers la surface d'eau douce (témoignage du médecin Garcia Hernandez, dans le procès : Nav. t. III, p. 549). De l'embouchure

de la rivière des Amazones il retourna à la côte de Paria. L'expédition de Lepe a cela de remarquable, qu'il doubla le cap S. Augustin, appelé par lui *Rostro Hermoso* (Procès du Fiscal, 8va Pregunta, Nav. t. III, p. 319, 553), et observa qu'au-delà de ce cap, la côte du Brésil continue dans la direction du sud-ouest, comme cela est effectivement (voyez les belles cartes hydrographiques de l'amiral Roussin) entre les 8° et 13° de latitude australe. Cette observation a pu répandre, dès l'année 1500, l'idée de la configuration pyramidale de l'Amérique du sud. Je ne cite pas après Lepe, ou, comme faisant partie de son expédition, le commandeur Alonzo Velez de Mendoza, dont le voyage, malgré le témoignage officiel du pilote Juan Rodriguez Serrano, reste assez douteux. (Nav. t. III, p. 319, 594.)

Pedro Alvarez Cabral, que, sur les traces de Vasco de Gama, le roi Emanuel de Portugal envoya aux Indes Orientales (à Calicut), voulant éviter (Barros, Dec. I, lib. V, cap. 1, t. I, p. 386) les calmes du golfe de Guinée et les vents de S. O. qui souflent entre les caps Palma et Lopez, attéra inopinément, le 24

avril 1500, sur les côtes du Brésil, par les 10° de latitude australe; parconséquent entre le Porto Francez et l'embouchure du Rio San Francisco (probablement près du Rio liquia), à l'extrémité méridionale de la province de Fernambouc, à 15 ou 20 lieues marines des parages que, *trois mois auparavant*, les navigateurs espagnols Vicente Yañez Pinzon et Diego de Lepe avaient reconnus. On voit, par la lettre curieuse que le roi Emanuel écrivit aux monarques Catholiques, le 29 juillet 1501 (Nav. T. III, Doc. n° 13, p. 94), qu'on ne devina pas, en Portugal, que cette nouvelle terre, appelée *Terra Sancta Cruz*, et habitée par une race cuivrée à cheveux non crépus, pouvait être liée à la terre de Paria, dont la découverte était connue en Espagne dès le mois de décembre 1498; mais (ce qui est très remarquable) on prévoyait, dès-lors, de quelle importance une terre située, pour ainsi dire, sur la route du cap de Bonne-Espérance, devait être pour la navigation de l'Inde. (« Laqual tierra parece que milagrosamente quiso nuestro señor que se hallase, porque es muy conveniente y necesaria para la navegacion de la India, porque alli Pedro

Alvarez reparò sus navios y tomò agua. ») La connaissance intime que nous avons aujourd'hui de la multiplicité de ces courans, ou fleuves pélagiques, de différentes températures, qui traversent la grande vallée longitudinale de l'Atlantique, offre une explication facile de la dérive extraordinaire, vers l'ouest, qu'éprouvait la petite escadre de Cabral. On a eu l'imprudence de couper l'équateur dans une longitude trop occidentale, et par l'effet du *courant équatorial moyen* (je me sers de la nomenclature du major Rennell) on est entré dans le courant du Brésil, qui n'est qu'une continuation du courant équinoxial, modifié par la configuration du continent américain. Depuis les 10° de latitude australe, Cabral longea encore, pendant quelques jours, la côte américaine vers le sud, jusqu'à Puerto Seguro, et fit route de là, favorisé peut-être par le courant (*southern connecting current*) qui porte à l'E. S. E. vers le banc Lagullas, au cap de Bonne-Espérance, où Bartholomé Diaz périt, dans un naufrage, au sud de la baie d'Algoa, comme j'ai déja eu occasion de le rappeler plus haut.

Pendant les années 1505 à 1507, la cour d'Espagne s'occupa vivement du projet de tenter une route directe vers l'ouest, pour arriver « al nacimiento da la especeria » et pour découvrir à cet effet quelque détroit sur les côtes méridionales du Brésil. Vespucci, qui fut fortement recommandé par Colomb (lettre de Séville, du 15 février 1505), Vicente Yañez Pinzon, Juan de la Cosa et Solis, furent consultés sur une grande expédition qui devait partir en février 1507, mais que des influences portugaises, et le peu d'harmonie qui régnait entre Ferdinand le Catholique, revenu de Naples, et son gendre le roi Philippe Ier, firent échouer. Cette époque est celle de la faveur de Vespucci (Herrera, Dec. I, lib. 6, cap. 16, lib 7, cap. 1, t. I, p. 142 et 148; Nav. t. III, p. 47, 294, 302, 321).

Vicente Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis partirent, le 29 juin 1508, de San Lucar, et reconnurent la côte depuis le cap S. Augustin jusqu'au parallèle de 40° sud, à peu près jusqu'au Rio Colorado, et cependant sans avoir vu l'embouchure du Rio de la Plata, qui est de 5 degrés plus septentrionale.

Vasco Nuñez de Balboa vit la Mer du Sud, le 25 septembre 1513, du haut de la Sierra de Quarequa (Petr. Mart. Ep. 540, p. 296). Ce n'est que lorsque, quelques jours plus tard, Alonzo Martin de Don Benito eut trouvé une descente au golfe de San Miguel, et navigué, le premier, dans un canot sur la Mer du Sud, que Balboa, en suivant la route frayée par les indigènes, entra, l'épée à la main, dans l'eau jusqu'aux genoux, pour prendre possession de l'Océan nouvellement découvert. Les succès de Balboa ne durèrent que quatre années; il fut décapité, en 1517, par ordre de son ennemi mortel Pedrarias Davila (ou plus exactement Pedro Arias de Avila), et du *licencié* Espinosa, après avoir écrit, quelque temps auparavant, au roi Ferdinand, dans une lettre trouvée dans les archives de Séville, « que Votre Altesse n'envoie plus dans ce pays du Darien de personne graduée, si ce n'est en médecine, surtout pas de *bachilleres en leges* (avocats), qui sont tous de grands diables et mènent *una vida de diablos.* » (Nav. III, Doc. 4 de la seccion tercera.)

Juan Diaz de Solis fut chargé « de passer à

la Mer du Sud derrière (a espaldas) la Castilla de Oro (partie N. O. de l'Amérique méridionale); d'avancer 1700 lieues au de-là de la ligne de démarcation; de reconnaître si la Castilla de Oro est un île, et d'envoyer à l'île de Cuba le tracé de la côte (*la figura de la costa*), si quelque détroit ou *ouverture* (abertura) rendait cet envoi possible. » (Nav. t. III, Docum. 35 et 36.) Rien ne fut accompli de ces vastes projets de la découverte d'un détroit ou de la circumnavigation de l'Amérique du sud, pour arriver à la côte occidentale du gouvernement de Pedro Arias de Avila, partie de la Terre-Ferme placée entre le Veragua (governacion de Diego de Nicuesa[1]) et le golfe d'Uraba, où commençait la governacion de

[1] Les historiens du temps caractérisent d'une manière vive et piquante cet homme valeureux. « Il jouissait de la faveur à la cour, parce qu'il était courtisan, flatteur, et à saillies heureuses, modeste et doux en apparence, excellent cavalier et habile joueur de guitare. » (*Tenia fabor por ser gran cortesano y de buenos dichos, hombre hijo dalgo, modesto y de blanda condicion, hombre de a cavallo, tañedor de vihuela y trinchante a Don Enrique Enriquez tio del Rey Catolico.*) HERRERA, Dec. I, lib. 7, cap. 7 et 16.

Hojeda, et embellie officiellement, dans les cédules royales des 27 juillet et 2 août 1513, du beau nom de Castilla del Oro[1] et Castilla Aurifia (sans doute *aurifera*). Juan Diaz de Solis trouva la mort au milieu de ses succès, après avoir poussé la reconnaissance des côtes orientales de l'Amérique jusqu'aux 36° de latitude australe. Sorti du port de Lepe le 8 octobre 1515, il atterra au cap Saint-Roque du

[1] Je donne ici les véritables limites de la Castilla del Oro, dans un temps où la Terre-Ferme fut exploitée par bail ou entreprise au profit des Conquistadores, qui en avaient fait la découverte (NAVARRETE, t. III, *Doc.* n° 1, 2 et 28, p. 116, 170, 337, 343; HUMBOLDT, *Relat. hist.* t. III, p. 538). Dans la mappemonde de Ribero, de 1529, la dénomination Castilla del Oro, qui n'appartient qu'à Uraba et au Darien, est appliquée à toute la partie septentrionale de la Terre-Ferme, tandis que jusqu'en 1508, comme je l'ai prouvé ailleurs, la dénomination de Nueva Andalusia (province de Cumana) était étendue du cap de la Vela au golfe d'Uraba. Lorsque le roi Ferdinand chargea, en 1513, son ambassadeur à Rome, M. Mosen Geronimo de Vich, de négocier avec le pape sur l'érection d'un nouvel évêché à Nuestra Señora de Antigua (de la province du Darien), la Castilla del Oro fut appelée, dans la hiérarchie ecclésiastique, *Bætica aurea*.

Brésil (lat. 5° 28′ 17″ S.); il releva le gisement de la côte, en doublant, comme avaient fait Vicente Yañez Pinzon et Diego de Lepe, le cap Saint-Augustin (Cabo Santa-Maria de la Consolacion ou de Rostro Hermoso) jusqu'à la baie de Rio Janeiro, mouilla, toujours favorisé par les courans qui portent au S. S. O. au cap de la Cananea (lat. 25° 10′), à l'île de la Plata (aujourd'hui Santa-Catalina, milieu lat. 27° 36), aux îles des Lobos, près de Maldonado, et enfin dans le port de Nuestra-Señora de la Candelaria, que l'on crut par les 35° de latitude australe, probablement entre Maldonado (lat. 34° 53′ 27″) et Montevideo (lat. 34° 54′ 8″). C'est là que les Espagnols découvrirent cette grande ouverture de la *mar dulce*, qu'ils nommèrent *Rio de Solis*. Après avoir jeté l'ancre dans l'intérieur de la rivière près d'un îlot (Islote de Martin Garcia), dont on fixait la latitude australe par 34° 40′, Solis et huit personnes de sa suite furent massacrés par les indigènes, probablement en août 1516. Herrera (Dec. II, lib. 1, cap. 7. Dec. IV, lib. 1, cap 1; *Mem. of Seb. Cabot*, 1831, p. 104) nous a conservé une partie du journal de l'expédition, du moins

les détails des positions, qui prouvent, depuis Colomb, un progrès très marqué dans la précision des observations des hauteurs méridiennes du soleil. Il paraît, quoique Gomara le nie, que la dénomination de Rio de Solis n'a été échangée avec celle de *Rio de la Plata*, que lors de l'expédition de Diego Garcia en 1527, qui trouva des planches d'argent, provenant vraisemblablement des mines de Potosi, entre les mains des Indiens Guaranis. « C'était le premier échantillon américain de ce métal qu'on reçut en Espagne, » assure Herrera. Je doute de la justesse de cette observation. Les rois aztèques faisaient exploiter des mines argentifères de Tasco (Tlachco, dans la province mexicaine de Cohuixco) que j'ai visitées (*Essai pol.* t. III, p. 115, seconde édition). Des vases d'argent, dit Cortès, dans ses lettres à Charles V, étaient communs à Tenochtitlan. Herrera oublie que le conquérant du Mexique débarqua, en 1519, sur la plage de la Vera-Cruz (Chalchicuecan), et qu'arrivé dans la capitale, il fit fabriquer par les orfèvres indigènes (aztèques), dès les premiers jours, d'après des modèles espagnols, non-seulement des couteaux et des

cuillers d'argent, mais aussi des figurines de saints, pour les envoyer en Europe. Par conséquent, des échantillons d'argent américain avaient été vus sept ou huit ans avant que Diego Garcia et Sébastien Cabot se fussent rencontrés, dans le Rio de Solis, sur des côtes qui appartiennent aujourd'hui à la république *Argentine*. D'après les données chronologiques, exposées dans ce résumé des découvertes, il serait superflu de réfuter l'opinion de ceux qui attribuent à Cabot même la première connaissance du Rio de la Plata.

Ce fut à Valladolid, en 1517, que Magellan exposa ses projets et porta la notion d'un détroit, qu'il prétendait avoir vu consigné sur une carte de Behaim.

Dans cette longue série de découvertes, qui nous conduit de l'embouchure de l'Orénoque à celle du Rio de la Plata, l'époque de la mort de Martin Behaim coïncide avec les grands armemens que préparait la cour d'Espagne pour chercher, vers le sud, le passage à la Terre des Epices, et dont l'expédition de

Pinzon et de Solis au Rio Colorado par les 40° de latitude australe (en 1508) fut une des suites les plus importantes. En géographie comme en histoire, les faits et les opinions réagissent mutuellement, et finissent souvent par se confondre. Cette réaction ou influence réciproque est modifiée par le caractère du siècle, par les intérêts qui dominent et par l'autorité de quelques hommes distingués. Le Cours du Niger et l'emplacement de cette ville africaine [1], dont la misère actuelle contraste avec son ancienne splendeur commerciale, nous offre, dans les études géographiques, un exemple remarquable de ces fluctuations d'hypothèses et de faits imparfaitement constatés. Une découverte qui frappe les esprits, modifie les opinions, et l'opinion momentanément dominante donne une direction particulière aux entreprises maritimes. Lors même que les résultats de nouvelles explorations ne confirment pas les hypothèses forgées d'avance, on ne s'en hâte pas moins de consigner celles-ci sur les cartes, où quelquefois elles restent stéréotypées pendant des siècles. Pour

[1] Tombouctou.

réunir deux époques bien éloignées, je citerai comme exemples : 1° la carte d'Amérique, de Ruysch, publiée dans l'édition romaine de Ptolémée, en 1508 (deux ans après la mort de Colomb), carte qui rattache, d'après des opinions systématiques, simultanément le Groenland (Gruentland), Terre-Neuve (Insula Bacalauras), aux Gog et Magog de l'Asie orientale, et des parties de l'ouest de l'île de Cuba à la Floride; 2° un ouvrage très moderne et très estimable sous beaucoup de rapports, la quatrième édition de la grande mappemonde de Purdy, dans laquelle, malgré tout ce que l'on sait aujourd'hui [1] tant sur l'origine et la migration de l'ouest à l'est du mythe du Dorado, que sur le terrain compris entre les sources du Carony et du Rio-Branco au sud de la cordillère de Pacaraina, le lac Parima est figuré comme un bassin de trente lieues de diamètre, presque tel que le représente Joducus Hondius. Les cartes géographiques expriment les opinions et les connaissances, plus ou moins limitées, de celui qui les a construites; mais elles ne retracent

[1] Voy. ma *Rel. hist.* t. II, p. 699-713, et t. III, p. 224.

pas l'état des découvertes. Ce que l'on trouve figuré sur les cartes (et c'est surtout le cas de celles des 14e, 15e et 16e siècles), est un mélange de faits avérés et de conjectures présentées comme des faits. Ce serait sans doute méconnaître les progrès de la géographie et les causes qui les ont hâtés, que de jeter de la défaveur sur les procédés ingénieux de l'art qui combine; les résultats de ces procédés ne sont à craindre que là où, dans le tracé des cartes, on n'offre pas les moyens de reconnaître ce qui a été vu et ce que l'on a simplement supposé pouvoir exister. Dans le problème qui nous occupe, il ne faut pas perdre de vue l'influence qu'ont exercée, sur la représentation du tracé des côtés et de la configuration générale des continens, les opinions, les conjectures, les vœux dictés par de grands intérêts politiques et commerciaux. C'est de cette anticipation des conjectures sur les découvertes réelles, et des motifs plus ou moins solides de cette anticipation, que nous verrons se répandre quelque lueur sur la conviction qu'avait Magellan, dès 1517, de l'existence d'un détroit qu'il ne découvrit qu'à la fin d'octobre 1520.

Depuis l'expédition de Diego de Lepe (1500), et l'observation que fit ce navigateur, qu'en doublant le cap Saint-Augustin, la côte commence à se diriger au sud-ouest, on pouvait conjecturer en Europe la forme pyramidale de l'Amérique du sud. Les rapports de position cosmographique de cette moitié du Nouveau Monde et de l'Afrique, sont tels (et ce fait remarquable a influé probablement aussi dans l'origine des choses sur le prolongement inégal des terres vers le pôle austral), que la grande convexité du continent américain (le vaste promontoire brésilien), correspondant à la sinuosité opposée de l'Afrique, loin d'être sous le même parallèle avec le golfe de Guinée, est de 13° $\frac{1}{2}$ plus méridional. Dès le Cap-Vert et l'embouchure de la Gambia, l'Afrique occidentale se dirige déja au sud-est, à 15° de distance de l'équateur, tandis que l'Amérique du sud, jusqu'au parallèle de 5° de latitude australe, continue à se prolonger du nord-ouest au sud-est. La persuasion de la possibilité d'une circumnavigation de l'Afrique, s'est conservée, depuis la plus haute antiquité, à travers tout le moyen-âge. Elle se fondait, je ne dirai pas sur des faits suffisam-

ment avérés (les débris de vaisseaux espagnols trouvés sur les côtes de la Mer-Rouge n'y appartiennent certainement pas), mais sur la croyance à ces faits, et sur la connaissance plus ou moins exacte de la forme trapézoïde ou pyramidale du continent. Aussi long-temps qu'on ne longeait les côtes occidentales qu'au nord du cap Bojador, et les côtes orientales qu'au nord du cap Aromata (Guardafui), on pouvait supposer que l'Afrique, loin de se rétrécir vers le sud, continuait à s'élargir. Cette dernière opinion fut en effet celle de Marin de Tyr et de Ptolémée [1], qui, depuis le promon-

[1] *Géogr.* lib. IV, cap. 9, lib. VII, c. 5, où « la terre inconnue » qui environne la Mer de l'Inde, au midi, est nommée deux fois, tandis que vers le milieu du cinquième chapitre la Mer de l'Inde même est comparée, comme bassin fermé, à la Caspienne. M. Gossellin (*Rech.* t. I, p. 45) fait remonter à Hipparque cette hypothèse d'une division de l'Océan en plusieurs bassins et du prolongement oriental de l'Afrique; il a même publié deux cartes du *système d'Hipparque*, présentant la terre inconnue qui lie l'Afrique et l'Asie. Le seul passage qu'on peut alléguer pour justifier cette identité de la géographie systématique de Ptolémée et d'Hipparque (l'ère du premier de ces géographes étant séparée de l'ère du second par Strabon et Posi-

toire Prasum au sud du cap Raptum, prolongeaient l'Afrique orientale vers l'est, pour la rattacher, par une *terre inconnue* (espèce de *terre australe*), à Cattigara et à l'est de l'Asie. Si l'on admet qu'une telle fiction remonte à Hipparque, par conséquent à l'école d'Alexandrie, un siècle et demi avant notre ère, et que l'on compare l'état des découvertes géographiques correspondant aux temps d'Ératosthènes, de Cratès de Malles (confondu par M. Gossellin dans ses *Rech. géogr.* t. I,

donius qui, comme Eratosthènes, étaient d'une opinion contraire) se trouve dans STRABON, lib. I, p. 10, Alm. p. 5, Cas. Il y est question de la division de l'Océan en plusieurs bassins séparés par des isthmes, et de l'influence probable de ces isthmes sur l'inégalité des phénomènes des marées. Hipparque n'y est nommé que pour avoir combattu, d'après le témoignage de Séleucus le Babylonien, l'identité générale des phénomènes du flux et du reflux, et quoique par induction cette opinion mette Hipparque en opposition avec Cratès, qui admet la possibilité d'une circumnavigation, j'avoue pourtant que le passage cité ne me laisse pas une conviction bien complète de l'inégalité de configuration, qu'à l'étendue près de la Mer Erythrée, en latitude, Ptolémée et Hipparque doivent avoir donnée à l'Afrique.

p. 194 avec Cratès le Cynique, en le faisant contemporain d'Alexandre), de Posidonius et de Strabon, qui admettent la possibilité de la circumnavigation de l'Afrique, avec l'état des découvertes du temps d'Hipparque, de Marin de Tyr et de Ptolémée, on en vient au triste résultat, que chez les anciens les opinions récentes sont souvent moins justes que plusieurs de celles qui les avaient précédées (trois siècles se sont écoulés entre Cratès, le commentateur d'Homère, et Ptolémée). En effet, les systèmes, fruit de certaines prédilections ou de déférence pour une autorité d'un homme célèbre, restèrent indépendans des progrès des découvertes et de l'étendue croissante de la navigation. Malgré ces variations d'opinions, l'idée vraie d'une mer libre et contiguë, baignant l'extrémité australe de l'Afrique, l'emporta. Le grand crédit dont Mela et Solin [1], deux

[1] J'ai exposé plus haut quelle influence puissante les passages de Strabon, répétés par le cardinal d'Ailly, ont exercée sur la direction des idées de Christophe Colomb. Voici un passage de Solin (cap. 56) qui, par le ton positif qui y règne, a produit beaucoup d'effet dans le moyen-âge. « Omne illud mare ab India ad usque Gades voluit (Juba) intelligi navigabile, cori tantum fla-

écrivains médiocres jouissaient en Espagne, dans la patrie de saint Isidore, dans ce même pays, qui devint, dans le moyen âge, le centre de la littérature géographique des Arabes, contribuait beaucoup à rectifier les inductions, qu'en faveur de la circumnavigation de l'Afrique, on pouvait tirer du commerce de l'Inde, du golfe Persique et du Yemen avec les côtes d'Azania, du Zanzibar (Zanguebar), de Soffala, et de l'île San Lorenzo, le Magastar (Madagascar) de Marco-Polo, dont le littoral était

tibus. » On nomme aussi fastueusement « loca stationum et spatiorum modum. » (Salm. Ex. Plin. p. 874-879.) St. Isidore partageait l'opinion de Cratès, d'Eratosthènes et de Solin (*Origines*, lib. XIV, cap. 5). Le passage de Solin (c. 56) est tiré de Pline (VI, 29), qui commence l'Atlantique au cap Mosylon d'Ethiopie, et réunit dans un même chapitre (II, 67) tout ce qui pouvait exciter l'ardeur des navigateurs portugais du 15e siècle. Le vent nord-ouest (*caurus* ou *argestes* des Grecs) n'est pas heureusement choisi pour expliquer une navigation de l'Inde ou de la Mer Rouge à Gades. C'est sans doute une réminiscence de l'expédition d'Eudoxe, dans laquelle Posidonius (Strab. lib. II. p. 157, Alm. p. 99, Cas.) fait figurer des « vents d'ouest continus » : mais aussi Euxode cherchait à faire le tour de l'Afrique de l'Ouest à l'Est.

très anciennement habité par des tribus arabes. Long-temps avant Bartholomé Diaz et Vasco de Gama, nous voyons l'extrémité triangulaire de l'Afrique, représentée dans le planisphère de Sanuto, de 1306, annexé au *Secreta fidelium Crucis*, et publié par Bongars [1]; dans le *Portulano della Mediceo Laurenziana*, de 1351, ouvrage génois, que le comte Bal-

[1] *Gesta Dei per Francos*, éd. 1611, t. II, p. 281, 296; Marino Sanuto, qu'il ne faut pas confondre avec Livio Sanuto, géographe du 16e siècle, et qui s'appelle lui-même, dans un manuscrit de la Bibliothèque Laurentinienne de 1321, « Marinus Sanuto dictus Torxellus de Venetiis, » prêcha adroitement une croisade dans l'intérêt du commerce, voulant détruire la prospérité de l'Egypte et diriger toutes les marchandises de l'Inde par Bagdad, Bassora et Tauris (Tebriz), à Kaffa, Tana (Azow), et aux côtes asiatiques de la Méditerranée. Né en 1260, compatriote et contemporain de Marco-Polo, le voyageur de l'Orient, Sanuto, n'a pas connu le *Milione* mais probablement la *Géographie* d'Abu Rihan (Albiruni), dans laquelle Abulfeda a puisé. Ardent de caractère, il s'élève à de grandes vues de politique commerciale (Ant. de Capmany, *Mem. historicas sobre la marina de Barcel.* 1779, t. I, p. 40). C'est le Raynal du moyen-âge, moins l'incrédulité d'un abbé philosophe du 18e siècle.

delli a fait connaître [1]; dans le *Planisferio de la Palatina* de Florence, de 1417, discuté par le cardinal Zurla [2], et surtout dans la fameuse mappemonde de Fra Mauro, tracée [3] dans les années 1457 et 1459. C'est cette dernière carte surtout, antérieure de quarante ans à la circumnavigation de Vasco de Gama, qui offre, avec la plus grande clarté, le promontoire de l'Afrique australe sous le nom de *Capo di Diab*. La configuration de cette extrémité du continent mérite une attention particulière. Elle présente l'aspect d'une île triangulaire, dans laquelle, au nord-est du Capo de Diab (notre cap de Bonne-Espérance), on trouve inscrits les noms de Soffala et de Xengibar, et qui est séparée (ce sont les expressions de l'auteur de la mappemonde) de l'Abassia (l'Abyssinie) « par un canal environné de hautes montagnes et de forêts épaisses. » Ce canal dirigé du N. N. E. au S. S. O. est si étroit, « qu'il y règne une obscurité perpétuelle, et

[1] *Il Milione*, 1827, t. I, p. CLV.

[2] *Dissert.* t. II, p. 397.

[3] *Il Mappamondo di Fra Mauro Camaldolese*, descritto de lacido Zurla, 1806, § 54.

que les vaisseaux y seraient en danger, à cause du remous de l'eau. » Ces indications et l'aspect de la carte prouvent que l'extrémité du continent est figurée comme séparée de la grande masse plus boréale, par un *détroit* qui rappelle involontairement celui de Magellan. Une inscription, placée à côté du cap Diab, indique qu'en 1420 un vaisseau indien, *Zoncho de India* (Giunco, jonque), venant de l'est, a doublé le cap pour chercher les *îles des Hommes et des Femmes* (habitées séparément par les uns et par les autres), qui sont au-delà; qu'après quarante journées, ayant parcouru plus de 2,000 milles, et n'ayant trouvé que de l'air et de l'eau, le navire indien retourna, en soixante-dix journées de navigation, au cap Diab, où les marins trouvèrent, sur la plage, un œuf grand comme un tonneau, et qu'on reconnut être de l'oiseau Crocho[1]. Je ferai observer d'abord que cette direction de la route du navire vers l'ouest, pour chercher des Amazones, est contraire à l'opinion généralement répandue que ces femmes, auxquelles Marco Polo donne un évêque chrétien, et qui ne

[1] Zurla, § 38, 39, 116-118.

communiquait avec l'île des Hommes que pendant le printemps, étaient situées très près de Socotara (Scara de quelques manuscrits de Polo, Scoria de Behaim). Marsden [1], dans son savant commentaire du voyageur vénitien, place l'*Isola Mascola e Femina des Milione* (lib. III, cap. 33), à l'entrée du golfe d'Aden, entre Socotora, célèbre par un mythe arabe, sur une colonisation conseillée à Alexandre par Aristote, et le Cap Guardafui. Il croit ces îles de Marco-Polo les îlots des Sœurs (*Abd al Curia*). La fiction des Amazones a parcouru toutes les zones; elle appartient au cercle uniforme et étroit de rêveries et d'idées, dans lequel l'imagination poétique ou religieuse de toutes les races d'hommes et de toutes les époques, se meut presque instinctivement. A peine Cristophe Colomb eut-il découvert les Petites Antilles à la fin de son premier

[1] Ed. de Marco-Polo, note 1419. Behaim aussi a figuré ces îlots sur le globe de Nuremberg, et prétend qu'on n'a commencé à les habiter qu'en 1285 (Murr. p. 34). La position près du cap Guardafui cadre d'ailleurs assez mal avec l'expression de Polo, « verso mezzodi di Chesmacoran, » partie la plus occidentale de *l'India maggiore*, à 500 milles de distance.

voyage, qu'il se crut déja dans le voisinage d'une île (Matinino) habitée par des femmes [1] seules, « dont il aurait voulu enlever quelques-unes pour les présenter à la reine Isabelle. »

Le navire indien, dont parle Fra Mauro, cherchait, en 1420 (« verso ponente, fuara del Cavo de Diab »), à travers les *Isole verde* et les bancs de brume du *mare tenebrosum*, les îles *de hi Homeni e de le Done*. Ces expressions, que je cite textuellement, indiquent pour le moins que le mythe arabe des Amazones n'avait pas de localité bien fixe. Il n'est pas question ici d'une de ces îles placées dans le vaste archipel [2] qu'Edrisi figure dirigé de l'ouest

[1] *Journal du premier voyage*, 13 et 15 janvier (NAVARRETE, t. I, p. 134 et 138), et *quatrième voyage* (NAV. t. I, p. 282). Matinino est Ste.-Lucie; BORDONI, *Isolario*, éd. de 1547, p. 15. L'île de Matitina de *Procacchi*, *Isole piu famose*, 1576, p. 106, et de la carte des Antilles de Wytfliet, dans *Descriptionis Ptolemaicæ argumentum sive Occidentis notitia* (1597), me paraît plutôt coïncider avec la position de la Martinique.

[2] Cet archipel renferme Socotra (Socotora), Serendiv (Ceylan) et Kemr (Madagascar) placée à l'est de Ceylan, d'après la carte arabe qui accompagne le beau

à l'est, depuis la côte méridionale du Yemen jusqu'à l'extrémité orientale de la mer de Sind, opposée à une côte d'Afrique, qui, par Bar-

manuscrit d'Edrisi, de la bibliothèque Bodleyenne, à Oxford. D'après cette configuration extraordinaire donnée à l'Afrique orientale, à la côte de Zengis et de Sofala, l'Asie et l'Afrique forment un immense golfe (Mer de Sind ou Hind), qui dirigé, comme l'archipel, de l'ouest à l'est, s'étend de l'embouchure de la Mer Rouge jusqu'aux extrémités orientales du monde connu.

Le globe de Behaim nous présente la partie de cette chaîne d'îles qui dépasse le méridien du Cathay, de Gog et de Magog, et qui est la plus rapprochée des côtes d'Espagne. Socotora et Zipangu sont les chaînons extrêmes de cet archipel, du côté de l'Inde; vers l'est on le croit (avant 1492) continué comme par des jalons épars, par l'île Antilia, San-Borondon et les Açores. Telle était l'opinion de Toscanelli et de Colomb, et l'on ne peut se former une idée précise de l'espérance de ces grands hommes d'entrer par l'Atlantique dans cette zone continue d'îlots, si l'on ne connaît le type imaginaire de la géographie arabe et italienne du 15e siècle. Dans la carte d'Edrisi on laisse ouverte la Mer de Hind, vers l'est, mais en réminiscence du système de Ptolémée, on prolonge la côte de Sofala jusqu'au méridien du Cathay. Il est bien extraordinaire qu'en opposition directe avec la carte du manuscrit d'Oxford et de plusieurs textes d'Edrisi, le savant Maronite Gabriel Sio-

bara (Cafrorum terra, Edrisi, ed. Hartm. p. 98), Alzung (Terra Zengitana, Hartm. p. 100), et Sefala (Zofala, Hartm. p. 103-108

nita, dans son commentaire marginal du géographe nubien, ait attribué à celui-ci l'opinion même de Ptolémée, d'après laquelle la Mer de l'Inde serait un bassin fermé (Edrisi, éd. 1619, p. 3, note b). Cette fausse interprétation, à laquelle un autre passage un peu obscur d'Edrisi (p. 37), sur une terre qui se lie à la côte de Zengis (ou en approche?) peut avoir contribué, a passé dans d'autres ouvrages d'ailleurs très estimables (Sprengel, *Gesch. der geogr. Entd.* p. 156). Il y a sept mers, dit le Nubien, dont six sont comme des golfes de l'Océan (Homerique, *mare ambiens*), et une entièrement séparée, *nulli parti prædictorum marium juncta.* Or, comme cette seule Mer, séparée des autres (Edrisi, p. 243, répète les mêmes expressions), est la Caspienne, ou mer de Tabarestan, et que, comparée à l'ancien état de la Méditerranée, elle est même appelée (p. 147) *Stagnum undique clausum,* il ne peut rester aucun doute qu'Edrisi croyait la mer de l'Inde ouverte vers l'est et en communication libre avec l'Océan. Il le dit clairement, p. 36, où il parle de la liaison du Mare piceum, partie la plus orientale de la Mer de l'Inde avec la mer des Ténèbres, ou l'Océan Atlantique, qui baigne (p. 6, 39) les côtes occidentales de l'Afrique, comme l'extrémité orientale (Ouac-Ouac) du même continent et les terres septentrionales de Gog et de Magog.

et 113), se prolonge également de l'ouest à l'est, jusqu'au promontoire africain Ouac-Ouac (Vakvak); car il existe une partie continentale et des îles de ce nom (comparez le texte d'Edrisi, p. 34, « de terra Sofalæ confini et de propinqua insula Ouac-Ouac »). La terre que le *zoncho de India* cherche est au-delà du cap austral de l'Afrique, et ce ne serait que dans le cas où on l'aurait crue à un immense éloignement à l'est du promontoire d'Ouac-Ouac, et d'après la connaissance de la sphéricité de la terre, généralement admise par les géographes arabes, qu'on aurait pu l'atteindre en parcourant vers l'ouest, *la mer ténébreuse* (l'Atlantique), celle qui renferme les *isole verde*, dont on n'avait qu'une notion très vague. Mais ce qui importe bien plus que la position d'une de ces îles fabuleuses des Arabes, que les navigateurs chrétiens ont peuplée d'évêques et de moines, c'est le tracé du cap de Bonne-Espérance, dans une mappemonde de 1459. Ceux même qui soupçonnent quelques additions postérieures [1], ne les étendent pas au-

[1] Baldelli, *Milione*, t. I, p. XXXIII. Le soupçon des additions se fonde sur des notions qui paraissent

delà de l'année 1470 : de sorte que les expéditions de Diaz et de Gama sont indubitablement, pour le moins, de dix-sept et ving-sept ans postérieures à la rédaction de la carte qui nous offre le *Capo di Diab*. La connaissance de

dues aux courses d'un moine, Talian, qui avait parcouru l'Ethiopie. La conjecture de Ramusio et de tant de géographes modernes, que Fra Mauro aurait copié une carte rapportée par Marco-Paulo du Catay, me paraît avoir été victorieusement réfutée par le cardinal Zurla (§ 136-143). L'orientation de la mappemonde de Mauro, dans laquelle le midi, comme dans le planisphère de Veletri (du 15e siècle), publié par le neveu du cardinal Borgia, est placé dans le haut de la carte (l'orient étant par conséquent à gauche), frappe sans doute lorsqu'on se rappelle qu'en Chine, où d'après de nouvelles et ingénieuses recherches de M. Klaproth, les marins se dirigeaient par la boussole dès le troisième siècle de notre ère, l'aiguille émantée porte le nom d'*aiguille qui montre le sud*, Tchinantchin. La direction du commerce du nord au sud et au sud-ouest donnait une importance particulière à la région méridionale, mais les orientations des cartes paraissent avoir été long-temps assez arbitraires. Dans la mappemonde circulaire d'Andrea Bianco, beaucoup plus ancienne que son Portulan de 1436, et peut-être même copiée d'une carte du 13e siècle, le sud est à droite, ainsi que dans la mappemonde de la bibliothèque de Turin,

l'existence de ce promontoire est d'autant plus remarquable, que son nom même semble indiquer à quel peuple cette connaissance est due, et qu'en général les courans pélagiques, qui, selon des notions très exactes, recueillies dès

annexée à un commentaire de l'Apocalypse composé en 787 et transcrit au 12e siècle (*Cod. manuscripti. Bibl. Taurin.* 1749, t. II, p. 29, Cod. XCIII). La carte fragmentaire du moine Cosmas Indicopleustes, de même que la carte générale d'Edrisi, de la bibliothèque Bodleyenne, que j'ai souvent citée, est orientée comme nous avons coutume d'orienter nos cartes, l'orient à droite. L'antiquité a généralement suivi l'exemple d'Homère (Il. XII, 239; Strab. lib. I, p. 34, Cas.), qui fait voler l'aigle à droite, vers l'aurore; à gauche, vers le séjour de la nuit (le coucher). Il n'y a qu'Empedocle qui renversait, pour ainsi dire, les points cardinaux dans un sens diamétralement opposé à la méthode de Bianco, en nommant « la droite du monde le nord, et la gauche le sud (Plut. *Plac. phil. II*, 10; Stob. *Ecl. phys.* XVI, p. 358). C'est, comme M. Lommatzsch l'observe, un reflet de la doctrine égyptienne (Plut. *de Isid.* c. 32), qui regardait l'orient « comme la face du monde, » ce qui, non pour celui qui regarde l'orient, mais pour une face tournée vers l'occident, place (comme dit Empedocle) le tropique de l'hiver, ou le sud, à gauche (Lomm. *Weish. des Emp.* 1830, p. 200).

le 13e siècle par Marco-Polo aux Indes, portent avec une extrême violence vers le S. O. et le S. S. O., empêchaient les Arabes, stationnés en comptoirs, dès le 12e siècle, sur toute la ligne occidentale de l'Afrique, depuis le cap Guardafui, jusqu'à Quilloa et Sofala, de pousser leur navigation au-delà du promontoire que, plus tard, les Portugais ont appelé le *cap des Courans* (lat. 23° 58′ austr.). On craignait de dépasser l'embouchure méridionale du canal de Mozambique, parce qu'on savait qu'on ne pourrait pas revenir en remontant contre le courant. « Il mare corre si forte a mezzodi, che a pena se potrebbe tornare » (Marco-Polo, lib. III, c. 35). Ce n'est donc que par des communications avec les indigènes, et par quelque expédition hardie, semblable à celle que Fra Mauro place en 1420, que l'on a pu connaître la configuration de l'extrémité de l'Afrique. Peut-être le navire indien, qui avait passé le cap Diab à la faveur du *courant* du Banc des Aiguilles (le *great Lagullas stream* de Rennell), est-il revenu après avoir été, comme dit Fra Mauro, quarante jours dans l'Océan Atlantique, à la faveur du contre-courant (*southern connecting cur-*

rent), qui, renforcé par les vents O. sous des latitudes plus méridionales, entre les parallèles des 37° et 40°, ramène une partie des eaux de l'Atlantique vers l'est dans l'Océan Indien [1], et forme un des traits les plus frappans du grand tableau des fleuves pélagiques.

Le nom donné par Mauro au promontoire austral d'Afrique mérite quelque développement basé sur des connaissances linguistiques plus précises. Le cardinal Zurla voit dans le cap Diab le cap des *Loups*. En arabe, *dsiâb* (le collectif ou *pluralis fractus* de *dsib*) signifie sans doute des loups; mais M. Walckenaer [2], dans un intéressant article sur la mappemonde de Fra Mauro, a déja remarqué que cette étymologie est moins probable qu'une dérivation du mot malais *dib* ou *div*, île. Les parages du Zanguebar et de Mozambique ont été fréquentés, avant les Portugais, par des navires arabes, persans et hindoux.

[1] Rennell, *Inv. on Currents*, p. 98, 138.

[2] *Vies de personnages célèbres*, t. I, p. 336. Je rappelerais qu'une espèce particulière de loup, le *chacal mesomelas*, est fréquente, sans doute, à la pointe australe de l'Afrique, mais il est peu probable que le *giunco de India* ait atterré au cap Diab.

Le nom donné au cap peut, par conséquent, appartenir à deux familles de langues originairement très différentes, aux langues sémitiques (araméennes) ou aux langues indo-germaniques. Le mot communément usité en persan, pour île, est *bendâb* (ligature d'eau, en allemand *das Wasserband*); mais *duab* (deux eaux en persan, pays entre le Jumna et le Gange), formé très régulièrement à l'analogie de *pendjab* (la Pentapotamide), se confond, en remontant au sanscrit, avec *dvípa* (*dvi*, deux, et *ápa*, eau), qui signifie à la fois île et presqu'île [1]. Ferdinand Colomb, qui

[1] *Dvípa* (raccourci en *dip* et *dib*) est, en sanscrit, selon M. Bopp, à proprement parler, un composé possessif, *ayant deux eaux*, environné d'eau de deux côtés. *Dvis* perd facilement le *v*, comme le prouve l'adverbe numéral grec δις, dans lequel l'épisème *vau* est supprimé. C'est dans l'explication du nom grec de Socotora (Dioscoridis Insula) que Bochard a essayé le premier, il y a deux cents ans, de trouver les mots sanscrits Diu Socotra. Il y était conduit peut-être par le *Iabadiu* (île d'Orge) de Ptolémée (VII, 2). Je n'insisterai pas sur la justesse de cette transformation de Diu Socotra en Dioscoridis Insula, conforme d'ailleurs à la tendance des Hellènes à composer des mythes historiques par l'altération de noms géographiques, mais j'ai de la

aime les traits d'érudition, dit que le nom de cap de Bonne-Espérance « a été substitué à celui d'*Agesingua*. » C'est, à n'en pas douter, une corruption d'Agisymba : elle rappelle

peine à admettre, avec un savant illustre dont les opinions laissent généralement une conviction profonde dans l'esprit du lecteur, que Socotora soit une corruption par apocope de *Dioscoride* (Lasnoux, *Matériaux pour l'histoire du Christianisme en Abyssinie*, 1832, p. 138). L'île de Socotora, très anciennement habitée par des colons arabes et indiens, n'étaient pas seulement importante pour le commerce par sa position à l'entrée de la Mer Érythrée ; on l'a cru aussi féconde en aloès, dont l'espèce, jadis la plus recherchée dans les pharmacies porte encore la dénomination de Socotrina, ce qui est l'adjectif de Socotra, comme on le voit clairement dans Garcia ab Horto (*Aromata*, t. I, 2, p. 14, éd. de 1567). « Insula Socotra (dit le géographe de Nubie, p. 23) nitida tellure, ferax arborum et pleraque ipsius germina sunt arbores aloës. Atque hæc aloë superat bonitate reliquas omnes, ut illam quæ colligitur in Hadhramut terræ Yemen. » Cette description amène la fable arabe de l'injonction faite par Aristote à Alexandre, de découvrir l'île d'Aloès, et le conseil, quand le roi macédonien se serait rendu lui-même à Socotora, « telluris præstantiam et aëris temperiem approbans, » d'expulser les anciens colons et de les remplacer par des Grecs, qui soigneraient les

l'expédition problématique de Julius Maternus vers la limite extrême de l'Ethiopie, que Marin de Tyr (Ptol. lib, I, cap. 7 et 9) voulait placer au-delà du tropique d'hiver, et qui a donné

plantations d'aloës. Une île qui jouissait d'une telle célébrité, long-temps conservée, pouvait bien, ce me semble, mériter le nom (sanscrit) de *Sukhadhara*, siége de bonheur ou d'île très heureuse, *dvipa Sukhatara*, que MM. Bopp et Bohlen reconnaissent presque sans aucune altération dans Socotora (*Das alte Indien*, t. II, p. 139; Pott. *Etym. Forsch. aus dem Gebiete der Indo-German. Sprachen*, 1833, p. 80). L'aloès (le suc purgatif) est appelé, en sanscrit, *tarunî* (Wilson, *Lex.* et Ainslie, *Mat. med. Indica*, t. I, p. 10), et je crois retrouver ce mot dans le *tarum* de Pline (XII, 20), substance aromatique qu'on recevait par le commerce des Nabathéens. Garcia, ab Horto (lib. I, cap. 16), sans avoir connu cette analogie avec un nom sanscrit, conjecture déja que le *tarum* de Pline est le bois odoriférant d'aloès, l'*agallochon* de Dioscoride, que le botaniste d'Anazarbe ne confond plus avec ἀλόη. Mon savant ami, M. Letronne, rappelle « que près de Souaken, en Abyssinie, se trouve une montagne *Dyab*, et il fait dériver ce nom comme celui de l'île *Diabus* et de *Dibus* (probablement l'île Dahlak), patrie de Théophile l'Arien, selon Philostorge, d'une même racine arabe qui signifie *or* (*Christ. d'Abyssinie*, p. 139). Cette racine est *dseheb*.

lieu à Ptolémée d'entrer dans de curieuses discussions de géographie zoologique. Au grand siècle des découvertes maritimes, ce mot d'Agisymba revint souvent à la mémoire des Portugais; et Barros (Dec. I, lib. 10, cap. 1) semble indiquer que le nom de Symbáoé (*corte*) que les indigènes donnent à d'antiques fortifications à l'ouest de Sofala (lat. austr. 20° ou 21°), pourrrait bien être un reflet d'*Agisymba* de Marin de Tyr, dénomination éthiopienne que Julius Maternus et Septimius Flaccus avaient fait connaître aux Romains.

Nous venons de voir que la circumnavigation de l'Afrique australe a été amenée par la connaissance de la forme triangulaire de ce continent, par les traditions vraies ou fausses, mais religieusement conservées d'anciennes expéditions; par les notions que, depuis les douzième et treizième siècles, les Arabes d'Espagne, de Mauritanie et d'Egypte répandirent sur le commerce arabe, persan et hindou avec la côte orientale d'Afrique; enfin, par des mappemondes, qui, fondées sur ces mêmes notions, presque un demi-siècle avant Vasco de Gama, offraient la configuration de ce cap vers lequel portait le courant de la Mozambi-

que, et qui était baigné à la fois par l'Océan Indien et par l'Océan Atlantique. L'analogie de forme entre l'Afrique et l'Amérique du sud aurait pu porter à ce même espoir de circumnavigation, lorsqu'en 1508, Vicente Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis étaient déja parvenus au 40e degré de latitude australe; ils avaient vu fuir les côtes d'Amérique vers le sud-ouest, depuis le cap Saint-Augustin, sur une longueur de plus de neuf cents lieues marines. Balboa n'avait point encore découvert l'Océan Pacifique; cependant Colomb savait en mourant (1506) que cet océan existait, et qu'il était voisin des côtes orientales de Veragua. Il le savait, non d'après des combinaisons hypothétiques sur la configuration de l'Asie orientale, mais par le témoignage des indigènes, qui, dans son quatrième voyage, lui avaient dit que près de Rio de Belem l'autre mer tourne (*boxa*) vers Ciguare et les bouches du Gange, et que ces terres occidentales (de la *Aurea*, c'est-à-dire de la Chersonèse d'Or de Ptolémée) sont dans le même rapport de position [1] avec les côtes (orientales) de

[1] « Parece que estas tierras de Ciguare que son a

Veragua, que l'est Tortose (à l'embouchure de l'Ebre) avec Fontarabie (en Biscaye), ou Venise avec Pise. Colomb cherchait, comme dit son fils (*Vida*, cap. 90), le *détroit de terre ferme;* mais ce mot d'*estrecho* donne lieu, dans toutes les langues, à des méprises, « pouvant être d'*eau* ou de *terre* », par conséquent une *passe* ou un *isthme*. L'amiral fut souvent trompé par les interprètes, qui prenaient en son nom des informations sur la configuration des terres. On doit être surpris de voir que l'analogie de l'Afrique n'ait pas fait naître plutôt l'espoir d'une circunmavigation (le projet de faire le tour de la partie australe du Nouveau Continent) que la conviction de l'existence d'un détroit. Dans les pièces officielles, surtout dans celles qui datent des années 1505 et 1507, la voie par laquelle on arrivait *aux épices* n'est pas, il est vrai, indiquée avec clarté;

diez jornadas del Rio Gangues, estan con Veragua como Tortosa con Fuenterabia. » Ces paroles, bien expressives pour peindre deux mers qui sont opposées l'une à l'autre, ne se trouvent que dans la *carta rarissima* du 7 juillet 1503 (Morelli, p. 11 et 30; Navarrete, t. I, p. 299 et 309), et non dans la biographie rédigée par le fils de Colomb.

cependant, le plus souvent, il y est[1] question de l'*estrecho*, « par lequel les Portugais même voulaient chercher, vers l'ouest, un chemin plus court pour arriver aux îles des épices. » Lorsque plus tard (deux ans après l'expédition de Balboa et la découverte de la Mer du Sud) Solis est chargé de naviguer « derrière (*a espaldas*) la Castille d'or », c'est-à-dire de visiter les côtes occidentales de cette province, on lui prescrit d'aller d'abord au sud, sans articuler s'il contournera le cap, qui formerait l'extrémité australe du continent. Le mot ouverture (*abertura*) de la terre n'est signalé dans l'*instruction* du 24 novembre 1514 (ainsi que je l'ai fait voir plus haut dans l'énumération des expéditions faites de 1498 à 1517), que comme moyen de communiquer avec l'île de Cuba. « Luego que llegáredes à lás espaldas de donde estuviere Pedrarias, enviar leeis un mensagero con cartas vuestras para mí con la figura de la costa, e continuareis vuestro camino; *é si la dicha Castilla del Oro quedare isla é hobiere abertura* pordonde podais enviar otras cartas vuestras a la isla de Cuba,

[1] Herrera, Dec. I, lib. VI, cap. 16.

enviadme otro hombre por allí haciendome saber lo que hobieredes hallado *despues que me hobieredes escrito por via de Pedrarias*, é la figura de lo que hobieredes descubierto. » Voici comment je conçois le sens de cette instruction remarquable : Dès que vous serez arrivé au dos (sur le revers, à la côte occidentale) du gouvernement de Pedrarias, vous communiquerez avec lui (par terre), et vous continuerez votre route (vers le nord, pour arriver au parrallèle de Cuba). Si alors vous découvrez que ce gouvernement de Pedrarias (Pedro Arias de Avila), ou la Castille d'Or, est une île, et qu'il existe quelque ouverture (de la côte) par laquelle vous pouvez envoyer d'autres dépêches à l'île de Cuba, vous ferez passer un messager par ce détroit afin que j'apprenne ce que vous avez fait depuis la première lettre confiée à Pedrarias. Le détroit est donc supposé vers le nord du Darien, « après avoir communiqué avec Pedrarias. » Toute cette expédition est appelée un voyage *à la parte del sur* (Real nombramiento de contador de la armada de Solis del 22 de julio 1515), et comme par le sud l'expédition doit arriver au *revers* de la Castille d'Or, et que l'*instruction* de 1514 ne

porte pas « si vous trouvez un *autre détroit* (*otra abertura*) pour envoyer une dépêche à Cuba, » on pourrait croire que Solis comptait contourner l'extrémité australe de l'Amérique pour pénétrer dans la mer découverte par Balboa. Cette induction me paraît naturelle; cependant Herrera [1], qui pourrait bien n'avoir pas vu les mêmes documens, est d'une opinion contraire. Il dit simplement « que Solis devait être envoyé (en 1515) vers le sud parce que, d'après l'opinion des cosmographes, il pourrait y avoir par là un passage (*passo*) pour arriver aux îles des épices. »

Les mêmes doutes ne restent pas sur les intentions et les espérances de Magellan. Ce navigateur portugais ne parle pas de circum-

[1] Dec. II, lib. I, cap. 7. Dans les dépêches diplomatiques de l'ambassadeur de Portugal, Juan Mendez de Vasconcelos, des mois d'août et de septembre 1512, trouvées aux archives de Lisbonne (à la tour de Tombo), les îles des épices, *Melucos*, examinées dès 1511 par Antoine Abreu, sont toujours confondues avec la Péninsule de *Malaca*. Il y est parlé de l'hérésie de Solis « que mostrara que Malaca esta na demarcaçao de Castela. »

navigation, d'un cap semblable au cap que doublèrent Diaz et Gama; il n'indique qu'un seul moyen de réussite, celui de longer la côte au-delà du cap Sta.-Maria, à l'embouchure du Rio de Solis (Rio de la Plata) jusqu'à ce qu'il trouve le détroit qu'il avait vu marqué sur la carte de Behaim. Nous avons rapporté plus haut les témoignages de ce fait puisés dans les documens du temps, dans le journal de Pigafetta et dans les journaux des pilotes qu'Herrera a eus à sa disposition. Magellan peut avoir faussement attribué au cosmographe de Nuremberg, dont le nom jouissait d'une grande célébrité, ce qui n'était pas son ouvrage (des méprises de ce genre sont très communes même aujourd'hui); il s'agit d'abord ici moins de l'auteur d'une mappemonde que de l'influence qu'elle a exercée et de la prévision d'une découverte réelle. Nous avons développé plus haut comment le cap austral d'Afrique a pu être figuré sur la carte de Fra Mauro trente ans avant que Diaz l'eût doublé, mais comment expliquer l'indication d'un détroit américain sur une carte portugaise avant le voyage de Magellan? Je vais rappeler les

circonstances qui peuvent avoir fait conjecturer l'existence d'un passage; et dans le moyen-âge les conjectures étaient inscrites religieusement sur les cartes, comme le prouve l'Antilia, S.-Brandon ou Borondon, la Main de Satan, l'île Verte, l'île Maida, et la configuration de vastes terres australes. A côté des expéditions autorisées par le gouvernement espagnol et dont la liste complète a été donnée plus haut, il y a eu des voyages clandestins entrepris par d'autres nations ou par des sujets espagnols qui voulaient tromper le fisc. Lorsque Alonzo de Hojeda, en 1501, partit pour reconnaître une seconde fois la côte de Venezuela, après avoir été nommé gouverneur de Coquivacoa, on savait que des Anglais s'étaient introduits dans la partie occidentale de cette côte [1]. D'après le témoignage d'un cer-

[1] *Reales cedulas de* 28 *jul.* 1500, *y de* 8 *juin.* 1501 (Nav. t. III, p. 41, 86, 88, 543, 545, 590). Il paraît prouvé que ces Anglais qui fixaient l'attention de la cour d'Espagne, ne faisaient point partie d'une expédition à Maracaïbo, que l'on croit de 1499 et que l'on attribue à Sébastien Cabot (*Mem. of Seb. Cabot*, 1831, p. 91-96 et 307-310). La péninsule de Chichivacoa,

tain Rodriguez Serrano de Séville, qui se vantait d'avoir été au cap Saint-Augustin avec le commandeur Mendoza, il paraît que déja à l'époque du voyage de Diego de Lepe, dont j'ai parlé plus haut, il y avait de « ces expéditions obscures et furtives. » C'est à ce genre d'expéditions qu'appartiennent peut-être aussi celles que Vespucci doit avoir faites pour le roi de

que dans le procès des héritiers de Colomb on nommait généralement Coquibacoa, même Quinquibacoa, est opposée à la Péninsule de S.-Roman, à l'entrée du golfe (non du lac) de Macaraibo. C'est un terrain aujourd'hui presque entièrement dépeuplé, qui, par sa position, jouissait d'une certaine célébrité politique au commencement du 16e siècle. L'évêque Fonseca recommande surtout à Hojeda de lui porter « autant qu'il pourra » de ces pierres vertes, dont le prélat a déja eu quelques échantillons. Comme je sais par ma propre expérience à quelle grande distance les Indiens de l'Orénoque et de l'Amazone font passer de mains en mains des productions auxquelles ils mettent du prix, je ne déciderai pas si ces pierres vertes étaient les émeraudes de Muzo (du plateau de la Nouvelle-Grenade) ou les saussurites (pierres des Amazones), que Diego de Ordaz appelle « des émeraudes grosses comme le poing. » (*Rel. hist.* t. II, p. 481-485, 571-et 689.)

Portugal, de 1501 à 1504, sur les côtes du Brésil, quoique le pilote Nuño Garcia, qui dessinait des cartes de l'Amérique occidentale, et apprit de Vespucci la vraie latitude du cap Saint-Augustin, remarque que si ce voyageur florentin y était allé « clandestinement et malicieusement » pour les Portugais, il n'aurait pas osé s'en vanter en Espagne [1]. Quelque doute que l'on puisse élever sur Vespucci et la série si problématique de ses navigations, il n'en est pas moins certain que les expéditions furtives devenaient fréquentes depuis que Colomb avait découvert la terre ferme de Paria, et que les courans avaient jeté Cabral sur les côtes du Brésil. En septembre 1501, on trouva indispensable de publier une ordonnance [2] particulière à Séville, à l'île de Grand Canaria et à Haïti (la Española); elle condamnait aux peines les plus graves les personnes qui, sans une permission particulière, essaieraient « des découvertes dans la Mer-Océan et la terre ferme des Indes. » Vasco Nuñez de Bal-

[1] NAVARRETE, t. III, p. 24, 320.

[2] *Docum. dipl.* n. 139 (NAV. t. II, p. 257).

boa [1], dans les rapports curieux qu'il fait à la cour sur les résultats de la découverte des côtes de la Mer du Sud, où il trouve « des perles en forme de poire d'un pouce de long, et des Indiens doux de caractère et de bonne conversation (*buena gente y de buena conversacion*), » signale des incursions faites à la côte de Veragua et de Nombre de Dios par des capitaines « qui vont découvrir, et qui ont été envoyés on ne sait par qui et de quelle autorité. » Ces exemples, que je pourrais multiplier, prouvent que les documens officiels, ceux qui n'ont enregistré que les expéditions faites aux frais du gouvernement espagnol, ne nous offrent pas une certitude absolue qu'à une époque donnée les découvertes n'aient été poussées que jusqu'à telle ou telle limite. Il existait à Séville et à Lisbonne des notions répandues par des voyageurs clandestins; et les auteurs des cartes que l'on construisait alors, avec une ardeur extrême, dans toutes les villes

[1] *Informes del* 20 *de enero* 1513 *y del* 16 *de oct.* 1515 (Nav. t. III, p. 367, 379 et 380).

maritimes, profitaient de ces notions, vraies ou fausses, en les dénaturant d'après des combinaisons conjecturales. Dans les premiers temps de la conquête de l'Amérique, on avait coutume de considérer chaque partie nouvellement découverte comme une île plus ou moins grande. Peu à peu on reconnaissait la contiguité de ces parties, et lorsque les observations manquaient, on hasardait sur les cartes de réunir et de prolonger les côtes d'après de vagues indications. Christophe Colomb, avant de partir pour son quatrième voyage, annonce déja qu'il trouvera un détroit sur la côte de Veragua, dans la région sud-ouest de la Mer des Antilles[1]. Lorsqu'il arrive, le 26 novembre 1502, au terme le plus oriental de sa navigation, au Puerto del Retrete (P^to^ Escribanos), dans l'isthme de Panama, il a sous les yeux (ce sont ses propres expressions) « certaines cartes marines[2] qui réunissaient la terre

[1] *Vida del Almir.* cap. 88, p. 101. HERRERA, t. I, p. 104.

[2] « *Algunas cartas de navegar de algunos marineros.* » (NAV. t. I, p. 285). Colomb fait allusion au premier voyage qu'exécuta Hojeda avec le savant pilote

qu'il venait de découvrir à la côte des perles, que Hojeda et Bastidas avaient parcourue. » En comparant avec soin les dates de toutes ces expéditions (et nous ne les connaissons [1] que

Juan de la Cosa et avec Vespucci (20 mai 1499-juin 1500), depuis le Rio Essequibo jusqu'au cap de la Vela, parcourant, par conséquent, toute la côte de Venezulea, en-deçà du méridien du lac de Maracaybo. C'est l'expédition de Rodrigo de Bastidas et de Juan de la Cosa qui continua ces découvertes vers l'ouest jusqu'au Puerto de Retrete. Les deux navigateurs étaient partis de Cadix en octobre 1500; l'expédition ne retourna à Haïti qu'à la fin de 1501 ou au commencement de 1502, et à Cadix (après bien des accidens) qu'en septembre 1502, quatre mois après que Colomb eut entrepris son quatrième voyage (Nav. t. III, p. 26, 28 et 592).

[1] Herrera (Dec. I, lib. 4, cap. 11), et après lui Muñoz, se sont trompés d'une année dans l'époque du second voyage de Hojeda, celui qu'il fit avec Vergara, sans Juan de la Cosa et sans Vespucci, et qui eut lieu de janvier à mai 1502 (Nav. t. III, p. 29-37, 68-170 et 593). Avant le premier voyage dans lequel Hojeda commandait seul (1499-1500), il avait servi, conjointement avec Juan de la Cosa, dans la seconde expédition de Colomb (1493-1496) et par conséquent sous les ordres de l'amiral.

depuis quatre ans, par la publication des documens que renferme le troisième volume de la *Coleccion de Navarrette*), on voit que Bastidas avait été au Puerto del Retrete un an avant Colomb, mais que son retour à Cadix n'a eu lieu qu'en septembre 1502. Or Colomb partit pour son quatrième voyage le 11 mai 1502; et ne pouvait par conséquent pas avoir acquis, en Espagne, les cartes qui prolongeaient les côtes si loin vers l'ouest au-delà du golfe d'Uraba. Il n'a pu les trouver qu'à Haïti, où il s'arrêta pendant quelques jours, en juillet 1502, un an après que Bastidas y était arrivé, de retour de son voyage de la côte nord-ouest de Venezuela. Cet exemple prouve combien on se hâtait alors de tracer sur des cartes tout ce que l'on pouvait apprendre sur les progrès des découvertes les plus récentes. On connaissait l'importance de ces documens graphiques; et Hojeda même, dans le premier voyage qu'il fit avec Amerigo Vespucci, avait été guidé (son propre témoignage en fait foi pendant le procès du fiscal contre Diego Colomb) par un fragment de carte (pintura de la tierra) tracé de la main de Colomb et com-

muniqué indiscrètement par l'évêque Juan Rodriguez de Fonseca, ennemi de l'amiral, et protecteur de son rival Alonzo de Hojeda[1].

[1] Segunda Preg. del Fiscal. Colomb avait écrit aux monarques Catholiques en 1498 : « Enviarè à Vuestras Altezas la *pintura* de la tierra (de Paria) y tengo asentendo en el anima que alli es el Paraiso terrenal. » C'est, d'après colomb, *l'extrémité de l'est* où la carte et la cosmographie chrétienne de Cosmas placent, dans un continent séparé du nôtre par l'Océan, l'origine du genre humain.

FIN DU PREMIER VOLUME.

13
25

3 2044 009 756 784

ed to
t date
the Library on or before
stamped below.
A fine of five cents a day is incurred

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

WIDENER
APR 1 6 1993
BOOK DUE

WIDENER
FEB 5 1995
BOOK DUE

WIDENER
JUN 15 2 1995
BOOK DUE

WIDENER
APR 0 5 1995
BOOK DUE

JUN 1 2 1995
BOOK DUE

WIDENER
AUG 3 1 1999
BOOK DUE

WIDENER
JAN 3 1 1999
BOOK DUE